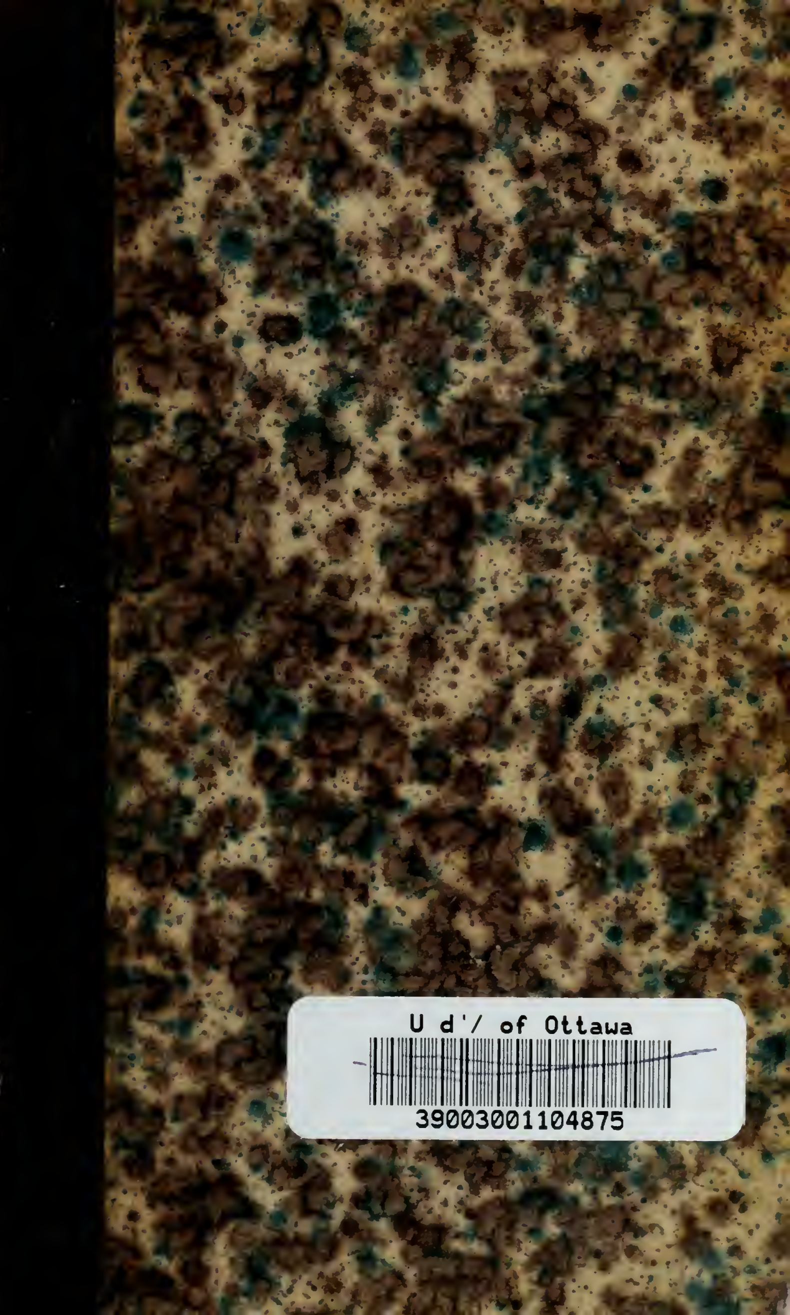
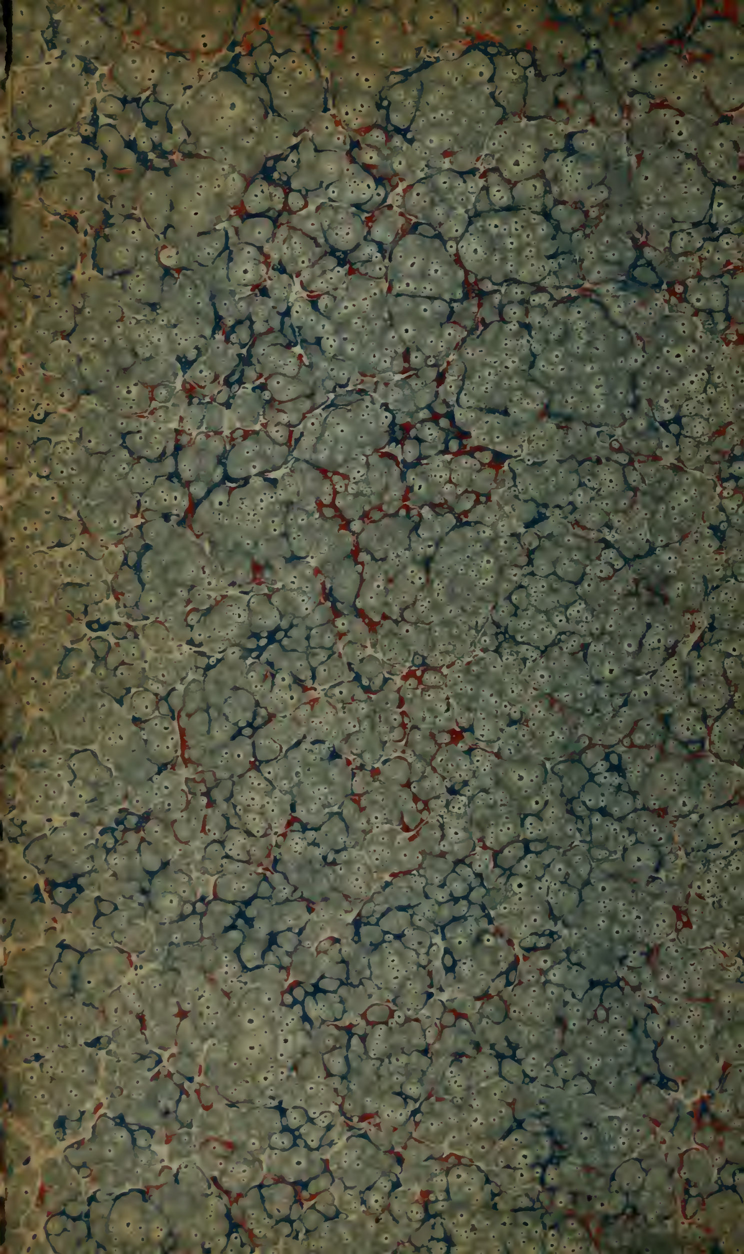
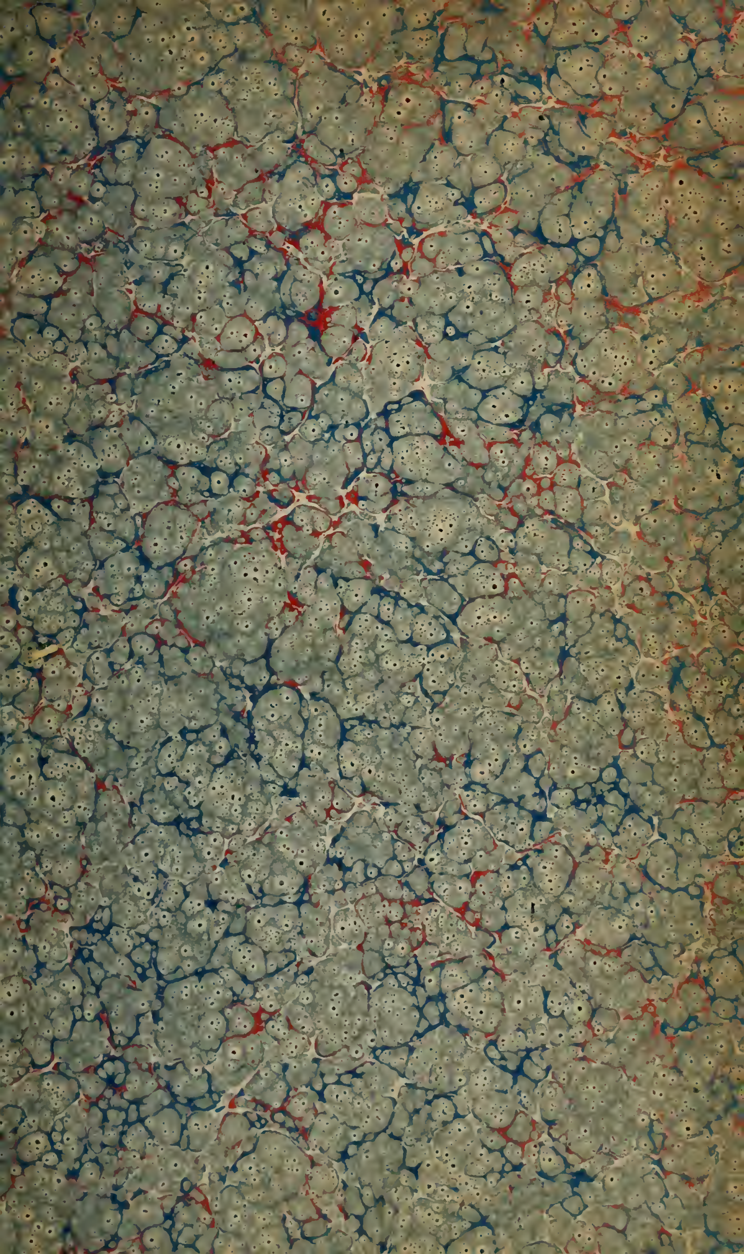

U d'/ of Ottawa
39003001104875





MÉMOIRES

D'UNE ENFANT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MÉMOIRES

D'UNE

ENFANT

PAR

Mme J. MICHELET

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

—

1867





A MON MARI

Voilà ce récit que tu m'as souvent demandé, et que pour toi j'ai trouvé doux d'écrire.

De mon enfance, déjà loin, *l'Oiseau* n'a pris que les sourires, et tu veux avoir tout : aspirations, rêves et tristesses.

Reçois-le donc ce passé, parfois voilé de pleurs. Mais, prends surtout une chose meilleure, vraiment digne de toi. Avec mon cœur d'enfant, prends le cœur de mon père que je mets ici, dans ce petit livre.

En celui que j'ai tant aimé, déjà c'était toi que j'aimais.

Octobre 1866.

LIVRE PREMIER

I

NAISSANCE — RETOUR DE LA NOURRICE

I

NAISSANCE — RETOUR DE LA NOURRICE

Dans mon plus lointain souvenir, qui remonte, si je ne me trompe, à mon âge de quatre ou cinq ans, je me vois assise auprès d'une jeune dame, sérieuse, assidue au travail, et qui me surveillait de près. Sa figure, belle et sévère, imposait par des yeux pâles, d'un bleu tout particulier, qu'on voit peu dans notre midi, le regard de ceux qui jeunes ont vu de vastes pays, les savanes ou les grands fleuves. — Cette dame, c'était ma mère, Anglaise de la Louisiane, que le mariage avait transplantée à Montauban des bords du Missisipi.

Je n'avais pas eu l'avantage d'être allaitée par elle. La panique d'un incendie lui ayant fait perdre son lait, j'avais été mise en nourrice chez

une bonne paysanne des bords de l'Aveyron. Deux aînés m'avaient précédée, tous deux nés en Amérique et d'autant plus chers. Ma sœur avait six ans de plus que moi, mon frère trois. Ces jolis enfants admirés, qui paraient si bien ma mère, auraient peut-être suffi à son bonheur. Je naquis peu désirée; on ne se pressa pas de me retirer de nourrice. J'y restai jusqu'à quatre ans, et dans ce long intervalle, deux garçons s'avisèrent de naître, eurent de mauvaises nourrices et revinrent à la maison. Elle était pleine cette maison quand on se souvint de moi et qu'on m'y fit rentrer.

Assise sur ma petite chaise, j'avais déjà ma tâche. Le travail fut à peu près tout le jeu de mon enfance; j'appris à coudre, à tricoter; de bonne heure j'ourlais mes chemises. La couture me retenait forcément sous l'œil de ma mère. J'étais toute maladroite de me sentir observée. Les points de mes ourlets ne venaient pas se placer tout uniment à la suite; il me fallait souvent défaire. Ma récréation y passait. J'aimais mieux le tricot qui me laissait libre et me semblait un amusement par le jeu rapide des aiguilles. Du moins avec mon petit bas à la

main, je marchais, je me promenais. Pas bien loin. Le bout d'une allée faisait l'étendue permise. La vue même était resserrée. Notre maison, au milieu d'une campagne assez boisée d'arbres fruitiers, était ombreuse, et des haies limitaient l'horizon. Les libertés de la ferme que j'avais en nourrice, la gaieté de ma sœur de lait Suzette, la bonté surtout de l'excellente paysanne me manquaient. J'y étais trop bien, traitée comme une *princesse* (chez nous on me laissa ce nom). Ma nourrice me retrouvant grande, et fière de sa chère pouponne, me rappelait ce temps-là, disant avec vivacité : « Il n'y avait pas assez de soleil pour toi ! »

Grand changement ! Sans parler des bonnes bêtes, de la vache, seconde nourrice, de l'âne complaisant et docile, ces amis que j'avais perdus, — j'avais un travail continu, très-suivi pour ce jeune âge. A six ans, je faisais mes bas, peu à peu ceux de mes frères. Tout cela allant et venant, dans la belle allée un peu sombre. Je n'avais garde d'aller plus loin. J'étais troublée, si, me retournant, je ne voyais plus les volets verts de la maison.

La maison, peu élevée, regardait surtout le levant. Ma mère et son petit monde travaillaient au côté nord-est. A l'autre coin, vers le midi, mon père avait son cabinet.

Je commençai avec lui à assembler les grosses lettres de mon alphabet; car je cumulais double tâche. C'était dans les intervalles de la couture, du tricot, que j'étudiais; mes frères, leurs devoirs finis, s'en allaient heureux, courir. Moi, je revenais à ma mère.

J'aimais assez cependant à tracer sur une ardoise de grandes barres qu'on appelait des jambages. Il me semblait que je tirais de moi quelque chose qui venait ensuite se placer au bout de mon crayon. Dès que mes barres étaient plus régulières, je m'interrompais pour les contempler. Si mon père me disait en se penchant sur moi : « Allons, *Princesse*, voilà qui est bien, » je me redressais toute fière.

Mon père avait la voix douce et vibrante. C'était un homme brun, d'un œil tout méridional, noir, avec des sourcils noirs dont les cils en pinceaux adoucissaient l'effet. Chaudement électrique, son regard n'en avait pas moins par moments je ne sais quoi de bon, de tendre et de

moelleux. A soixante ans, après avoir traversé d'étranges épreuves, des tragédies (que je dirai), il était resté jeune et gai, plein de bienveillance, de confiance, trop facile peut-être, en la nature humaine. Il était toujours plein d'élan, d'idées, de paroles aimables, d'espérances et de projets. — Malheureusement cette gaieté et cette flamme dans les yeux n'empêchait pas sa poitrine d'être très-faible. Parfois, il était suffoqué. Ayant vécu vingt-cinq ans dans la chaleur de l'Amérique, il avait voulu pourtant quitter les pays de l'esclavage, revoir la France et sa ville natale. L'air sec et vif de Montauban lui était peu favorable. Il n'était pas sans inquiétude, se voyant avec six enfants.

Je n'avais trouvé en revenant de nourrice, ni bras ouverts, ni coussins, pour affermir mes pas. Aucune de ces jouissances qu'a l'enfant des villes. Encore moins la gaieté d'esprit que donne à ces petits dieux l'admiration maternelle pour tout ce qui sort de leur bouche. Ma mère fut la nature, qui me fit bon accueil. Mes premières

années, sérieuses, ne furent pas tristes cependant; la contrée était charmante. Autour, ce n'étaient que vergers. Ajoutez la douceur des molles prairies veloutées, des allées sablées du jardin, d'un petit bois de chênes, plein d'ombres mouvantes, après lesquelles je courais, croyant les saisir.

Mes souvenirs de nourrice me reportaient vers la ferme. Quand ce n'était pas jour de grand travail, je voyais se divertir sur l'herbe verte les bœufs, les juments, les ânesses qui amenaient leurs petits. Le jeune pâtre criait après, bien qu'ils fussent sûrement plus sages que lui. La mère assise au pied d'un arbre le grondait à son tour, puis reprenait sa chanson dans notre jolie langue, chaude et sonore du midi. Sa voix vibrante remplissait tout le pré.

Au delà commençaient nos champs de blé peu étendus, mais qui alors me semblaient infinis. Quand Marianne, vaniteuse pour ses maîtres, me disait : « Voyez-vous, mademoiselle? là bas! là bas!... Tout est à vous »... cette grande mer, vague, onduleuse, qui s'en allait toujours, toujours, m'effrayait. J'aimais mieux croire que tout finissait au pré. J'avais vu parfois mon père s'é-

loigner à travers les blés pour surveiller les travaux. Je criais : « Non, Marianne (me cachant dans son tablier)... non pas si loin ! pas si loin !... Papa pourrait se perdre ! »

Je n'avais que cinq ans. Ce cri qui m'échappa, fut le signe naïf du sentiment qui, d'année en année, m'envahit comme une ombre, l'idée que je perdrais mon père.

Mon père, qui sentait tout le prix du sacrifice que lui avait fait ma mère en quittant son pays, sa famille, la grandiose nature américaine, eût voulu trouver pour elle un lieu de prédilection et lui donner sinon l'oubli, du moins l'apaisement des regrets. Une chose le tentait fort. Il y avait, à l'un des bouts de la ville, un vaste et magnifique jardin assis en terrasse et planté d'arbres séculaires. Sous ces grands ombrages il eût bâti la maison. Sa femme, de ses fenêtres, par quelques échappées ménagées dans le feuillage, eût dominé la plaine de Languedoc, riche et féconde, sur cinquante lieues d'étendue. Dans les beaux jours elle eût entrevu au loin la

cime neigeuse des Pyrénées. Cette vue dispose à la rêverie, mais n'attriste jamais. Elle aurait rendu à ma mère quelque chose des horizons immenses, solennels du Mississipi.

Ma tante, craintive et timorée, objecta que ce jardin avait été bien d'Église avant la Révolution, qu'il avait appartenu à l'évêque, que c'était chose sacrée. Si bien elle parla, pria, que mon père se rendit, porta plus loin ses pénates.

De toute façon nous devions vivre en lieu saint. La petite propriété dont mon père se fit l'acquéreur, avait été pendant plusieurs siècles fief d'abbaye. Plus tard, à la Réforme, elle servit d'asile aux persécutés. La grande forêt de Tulmon qui s'étendait derrière, dans ses fourrés profonds, offrait un abri sûr.

La forêt dévastée peu à peu disparut. La terre demeura inculte, et les abords de la ville devinrent une lande sauvage. Mais, à côté de la lande, notre vallon arrosé de clairs ruisseaux, ayant en dessous des eaux vives, offrant des prairies, des vergers, avec nombre d'arbres à fruits où se plaisaient les oiseaux, s'appelait d'un joli nom le Ramier.

Notre domaine, sans murs, entouré de haies

vives, était entre ces vergers un vrai nid de verdure, d'une aimable fraîcheur. Quand tout ailleurs était brûlé, nous seuls, nous fleurissions encore. Les verts buissons d'églantiers, d'aubépine, nous fermaient sans nous étouffer. La maison n'avait de vue que le jardin. Mon père n'avait pas profité de l'ancienne, qui était élevée sur un perron. Il en avait bâti une, basse, à l'américaine, un simple rez-de-chaussée, vaste et commode, adossée à la ferme. Une petite véranda l'entourait gracieusement et son mur à hauteur d'appui, utile à mille usages, rendait cette galerie agréable et commode. A côté, maintes dépendances, que demande la vie de campagne. Au-dessus, grenier d'abondance pour nous, nos animaux. Tous étaient bien logés : les poules en bas, au plus haut les pigeons et les colombes de ma mère dans leur tour, où j'aurais monté si volontiers. Les moineaux sans façon s'y étaient fait un gîte.

L'ensemble était fort clos. Nulle échappée qu'en face sur un coteau de vignes que le soleil dorait chaque matin. Le jour tout était ombre. De très-hautes charmilles, des acacias, des ormes, des cyprès, des lauriers roses, et les

doyens antiques du lieu, des poiriers vénérables, nous défendaient de la vive lumière. Au midi, sous une triple voûte d'ombrages, dormait un étang. Ce nid semblait tout fait pour mon père qui, revenu de loin, ayant vu tant de choses, aimait à ne plus voir que son enclos paisible, ses enfants et sa sérieuse miss Emma, comme il l'appelait. En marchant et lisant, à chaque tour d'allée, il la regardait au travail, encadrée toujours dans la même fenêtre.

Beau lieu, mélancolique. A gauche, il y avait vers le nord un petit bois de chênes et au delà les collines qui à deux lieues plus loin bordent l'Aveyron. Au-dessus, par moments, flottent de bleuâtres vapeurs, d'effet calme, un peu froid. Le Cantal lointain donne par là sa bise glacée. Sous le bois, et le verger même, plus d'un deuil se cachait. Les protestants, qui l'avaient possédé, y enterraient leurs morts, mais sans pierre, ni inscription. Mon père n'en fut instruit qu'en retrouvant les tombes. Plein de respect, il y mit

du gazon, il planta des rosiers, il émonda les chênes pour que ces tombes vissent un peu de soleil. Les roses s'y effeuillaient, et de faibles parfums erraient sous ces légers ombrages. Cette jeunesse de végétation parlait de mort moins que de vie. L'impression pour nous n'était que douce. De bonne heure cependant elle avertit mon cœur.



PREMIÈRES IMPRESSIONS

II

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Tant qu'on bâtit autour de la maison pour achever les dépendances, ce mouvement d'ouvriers fut pour nous une fête. Nous travaillions aussi. Quand on sait le bonheur qu'ont les enfants de remuer la terre, de bâtir dans le sable, de creuser des bassins, de faire courir de l'eau, d'élever des barrages, on peut juger de tout ce que nous faisions d'admirable avec les matériaux. Quel dommage pour nos parents que nous fussions si petits !

Mais cela dura peu. Je me souviens très-bien du vide que je sentis lorsque tout fut fini et que la maison fut tranquille. Je montais à chaque instant sur le bord de la galerie pour regarder vers le chemin si je ne verrais pas les maçons revenir.

La vie fut dès lors sédentaire, laborieuse. Après l'étude et la petite classe finie, mon travail commençait. Mes frères couraient, moi, je restais près de ma mère et je devais fournir ma tâche de tricot, de couture.

Je n'étais pas une enfant turbulente, malgré ma libre nourriture de quatre années qui, par le lait sans doute, m'avait donné le sang vif et fort de l'Aveyron. Loin de désobéir, j'avais envie de plaire, de satisfaire et d'être aimée; j'avais des élans vers ma mère qui m'enlevaient de ma petite chaise pour l'embrásser. Mais je rencontrais son regard, son œil d'un bleu pâle comme l'eau. Je reculais et revenais m'asseoir.

Les années ont passé, et je regrette encore de n'avoir pas eu ces bonheurs de l'enfance, les caresses maternelles. Elles auraient tant fait pour mon éducation ! ma mère m'aurait connue. Qui ne se livre dans un baiser ? Tous les matins en m'embrassant, elle aurait vu mon âme, et combien vraiment je l'aimais.

Nous n'avions pas de telles licences. — Ces familiarités (d'embrasser au réveil et de tutoyer ses parents) sont permises dans le nord, moins dans notre midi. L'autorité y plane de haut

sur la famille. Mon père, facile et causeur, aurait pu l'oublier. Mais ma mère, quoique jeune, nous imposait, nous tenait à distance. A la voir aller et venir, noble, sévère, silencieuse, cela faisait songer, rentrer en soi. On devait s'observer, ne pas être pris en défaut. Elle-même était la règle et l'ordre, et si laborieuse ! Elle avait la tenue anglaise, une belle prestance, aucun laisser-aller. Restée de bonne heure orpheline et dès huit ans maîtresse de maison, elle en avait le commandement exact et précis. — Elle aimait le travail continu, la docilité muette. — Nos races du midi, vives, spontanées, se plient moins à l'ordre inflexible. J'en étais, de ces races, par mon père, et non moins par ma bonne nourrice. — Ma mère ne se doutait pas que cette enfant, née d'elle, eût tant de la montagne, du torrent du midi, fût un peu la sauvage créature de l'Aveyron. De là un malentendu. Mes irrégularités de travail m'attiraient des paroles sévères, mêlées parfois d'arguments plus vifs, qui n'étaient pas de mon goût. — Ma petite personne déjà fière, était crispée, en vraie révolte. Mais point de pleurs ; j'y mettais mon effort.

Nous ne mangions pas à la table de famille. Cet honneur n'était réservé qu'aux deux aînés. Pour nous, une domestique nous faisait asseoir en cercle autour d'elle, sur des tabourets, puis nous distribuait la becquée. Je voyais bien que cette grosse Janille favorisait mes frères, leur donnait davantage. « Dame, disait-elle, les garçons, ça doit manger plus que les filles. » J'étais outrée et indignée contre elle. Je le payai en mangeant moins encore.

Marianne était plus faible pour moi ; à ses heures de bonne humeur, elle me pelotonnait dans son giron, me mangeait de baisers, mais ses gâteries quotidiennes étaient pour mon frère aîné, sans lequel elle ne pouvait vivre. Renvoyée par deux fois, deux fois elle revint, supplia, trop triste au réveil de ne plus entendre la voix de son cher tyran.

Un mot fort imprudent de ces filles légères, dans leurs conversations avec leurs amies de la ville, me troubla, me fit bien songer.

Le sujet favori sur lequel leur babil était intarissable, c'était l'arrivée de ma mère, quand d'Amérique mon père l'amena dans notre ville, le très-grand effet qu'elle y produisit, lorsqu'au

soir de la Saint-Jean on la vit s'avancer pour la première fois toute en blanc sur la promenade. La mode était alors aux robes traînantes. Ma mère, rapportait d'Amérique les mousselines légères, vaporeuses, qu'impose le climat. Elle parut au bras de son mari comme enveloppée d'un nuage, laissant courir derrière elle, sur le gazon, les flots de sa blanche toilette. Ce fut une admiration générale, tous voulaient l'avoir vue. Ma mère, au milieu des femmes du midi, vives et mouvantes, faisait contraste par je ne sais quel air de timidité fière qui tourna la tête à nos méridionaux. Pour mon père, il était tout simplement ravi de montrer sa belle conquête.

A ce point du discours, notre patois de Languedoc, riche et coloré, peignant parfois d'un mot, toute une situation, reprenait tous ses droits. Je traduis à regret. — « Jésus! qu'elle était belle! on aurait dit la sainte Vierge. Et son mari! il l'enlevait de terre en la promenant. Qu'elle était heureuse en ce temps! Ah! s'ils n'avaient pas eu d'autres enfants que leurs *deux agneaux* (ma sœur et mon frère), ils n'auraient pas quitté la ville, et madame promènerait encore

dans sa robe blanche. — Mais la petite vint et tout fut fini. »

Je n'entendais que trop, je me troublais, je rougissais, chaque fois que leur récit en venait à ce mot amer. — J'aurais volontiers demandé pardon de ma naissance. Mon assurance en fut diminuée. Je fus et je restai timide. La supériorité des deux enfants nés les premiers en Amérique, au pays de ma mère, s'établit sans conteste, comme une chose sûre en mon esprit.

Mais comment s'était-il fait que j'eusse fini le bonheur de ma mère? Je n'arrivais pas à le comprendre. J'avais des tentations de tout conter à mon père pour savoir la vérité. — Je n'osai, et gardai mon secret. Ma mère n'a su ma peine, ma crainte de n'être pas aimée qu'à ses derniers moments. Nous avons pleuré, mais trop tard.

Je n'avais encore aucune part au ménage. Ma sœur, qui n'eut jamais de goût pour la vie rustique, se donna tout entière à l'intérieur. Elle naquit maîtresse de maison. Il est juste de dire

qu'elle mettait à tout un ordre admirable. Il n'y avait qu'un défaut, c'est qu'une fois les choses mises en place, et les effets enveloppés, nul n'y pouvait toucher. La garde-robe de tous était dans les mains de l'austère gardienne. Mon petit luxe des grands jours, où la parenté et les amis se priaient à dîner, restait sous clef. Une heure d'avance j'ignorais encore quelle toilette sortirait pour moi de l'armoire.

N'ayant rien à soigner pour mon compte, je ne savais que faire de mes instincts de ménagère. N'étant réclamée pour rien, je semblais un être inutile ou tout au moins bon à peu de chose. J'avais fini par croire moi-même à ma nullité.

Ma mère filait comme une fée. Tout l'hiver à son rouet, elle apaisait peut-être ses pensées au bruit monotone et doux de la roue en mouvement. Son fil fin, délié, soyeux, nous donnait nos mouchoirs et nos chemises. Mon père, la voyant si belle à ce travail, fit sculpter pour elle, en secret, un rouet léger, tout aérien, digne de Berthe, la bonne reine. Ma mère le trouvant un matin au pied de son lit, rougit de surprise et de plaisir, mais n'osa d'abord y toucher. Il semblait si frêle ! le moindre choc pourrait le briser. « Allez, ma

chère Emma, ne craignez rien, lui dit mon père; sous son apparence fragile, il a l'âme forte : il est du buis de notre jardin. Il a crû lentement, comme toute chose de durée; votre pied et votre main ne sauraient le blesser. »

Ma mère, pour l'étrenner, prit son plus beau lin de Flandre. Un ruban cerise, d'un merveilleux effet sur l'argenté du lin, s'enroula autour de la chevelure végétale, et le rouet se mit au travail. Nous étions tous en cercle pour jouir de la fête. Mon père, silencieux, mais ému, regardait sa chère femme presser l'élastique et résistante quenouillée d'une main légère; le fil courait invisible, la bobine se gonflait, et ma mère eût voulu des jours de vingt-quatre heures pour ne point quitter son rouet.

Restait son frère, le rouet de la veille, lourd et rustique. Ma sœur s'en empara, prit pour elle le chanvre et voulut faire les draps; on ne parlait pas des serviettes. J'y rêvais, mais les deux rouets étaient pris. Cependant on me laissa tenter l'épreuve, avec des étoupes, s'il vous plaît. Courtes et dures, elles se présentaient toutes en masse, voulaient passer à la fois. La roue qui

tournait, la bobine qui engrenait, ne me laissaient pas le temps d'affiner le tirage. On déclara que je serais cordier.

Ma sœur ne cherchait jamais à se rapprocher de mes frères; toute son âme était dans une armoire où vivait sa poupée. Aux récréations, elle s'en allait seule essayer les robes et les chapeaux qu'elle avait faits près de ma mère. C'était avec le ménage toute sa passion. L'armoire perdue dans le mur me faisait ouvrir de grands yeux; j'aurais voulu y pénétrer, voir les belles choses qui dormaient là dans le mystère. Ma sœur n'en laissait rien paraître. Je devinais cependant que sa poupée de peau rose était une grande dame; elle avait près d'elle des costumes pour toutes les situations : la maladie, la convalescence, la promenade, les négligés du matin, toutes les élégances des fêtes. Cette beauté ne daignait se montrer, elle attendait les petites amies qui venaient de la ville et mettaient tout en mouvement. Après les baisers, les joies de se revoir, quelques ébats dans les allées, on s'enfermait dans la chambre

enchantée pour le reste du jour. Je m'en trouvais exclue par mon jeune âge, mais j'en voyais assez par les allées et venues continuelles pour me mourir d'envie. Au passage des jeunes amies, je leur jetais des regards suppliants ; cela ne les touchait guère; elles allaient, venaient, disant comme étonnées : « Que nous veut cette enfant? »

Autant que je pouvais saisir, cette intéressante poupée, objet d'un si grand culte, passait par tous les états dramatiques. Elle tombait malade, on courait au médecin; le médecin sorti, on se précipitait chez le pharmacien. La mère de la petite personne pleurait sur elle, croyant la perdre. Plus tard, lentement, silencieusement, on promenait la convalescente; on faisait l'ombre, parce que le jour trop vif fatiguait sa faiblesse. La crise douloureuse passée, il semblait qu'on voulût se remettre par des émotions plus douces. On songeait au mariage, on parait de blanc la poupée, on la voilait; un cousin ou un frère servait de mari. Tout cela dans un grand détail, avec de longues heures qui me semblaient mortelles.

Parfois, dans une chambre voisine, je me met-

tais en face des portraits de famille, je les regardais l'un après l'autre, mes petites mains jointes, comme pour leur demander un peu de pitié; mais ils continuaient à sourire, et je voyais que leurs yeux distraits ne tombaient pas sur moi. Je retournais à cette porte toujours fermée, je m'asseyais et finissais par m'endormir de lassitude. Enfin, le soir venu, il fallait bien se séparer; ma sœur pleurait, demandait à suivre ses amies de la ville. Moi, je ne pleurais pas : c'était ma délivrance. Toute mon agitation tombait. Le sommeil, ce bienfait de l'enfance, venait me faire tout oublier.

III

LE PETIT FRÈRE — LE RUISSEAU — L'ÉTANG

III

LE PETIT FRÈRE — LE RUISSEAU — L'ÉTANG

Un événement dans la famille fut le retour de nourrice de mon plus jeune frère, dont on me constitua garde et maman. Une chose devait nous lier fort, le lait de cette femme excellente qui nous avait nourris tous deux, notre goût de la vie des champs.

Mon frère, quittant les paysans, ne savait d'autres mots que ceux de notre charmante langue du midi que j'aimais tant. Nous conservions tous deux une occasion de la parler. — Regrettant sa nourrice, il n'essuyait ses pleurs qu'aux bras de notre vieille fermière; occasion naturelle d'aller le rechercher et de causer avec ces bonnes gens. Nos parents justement trouvaient que ma rus-

ticité était bien suffisante, craignaient surtout mon aptitude à parler trop bien le patois.

Il s'adoucit en bas vers Agen aux molles tiédeurs d'un climat plus humide. Chez nous, au bord de ce Rouergue, pays de rocs et de cavernes où dorment tant de sombres légendes, la langue est grave, un peu rude et vibrante; elle a sa plus verte saveur. Nous tenons le milieu entre la région ondoyante et fertile, la longue plaine et la terre hardiment sauvage qui s'élève du Lot à l'Auvergne.

On avait cru d'abord que nous nous trouverions punis si on nous faisait paysans. Quand nous n'étions pas sages et que, dans l'ennui que nous donnaient les rois mérovingiens de notre Ragois, nous maltraitions ces rois, nous leur faisions de grands trous dans les yeux, mon père perdait l'espoir de nous civiliser jamais. Il nous envoyait à la ferme, nous louait à ses paysans. Nous sentions-nous humiliés? Point du tout. Tout le jour près de la fermière, nous travaillions comme des lions. Nous rentrions contents et prêts à repartir. Mais hélas! le lendemain, il fallait revenir au triste Pharamond.

Mon petit frère, et moi surtout, nous trouvions

excellente la soupe de nos fermières, la Mélette ou la Raouline. Elle nous rendait nos souvenirs. Elle avait le parfum de notre vie rustique et de nos premières libertés.

J'étais nourrice de mon frère et chargée de l'alimenter. Aux repas mon assiette recevait double part. J'allais me placer devant lui, faisant une table de mes genoux. S'il faisait beau, c'était sur la terrasse. De la même cuillère, j'alternais équitablement, d'abord ma bouchée, puis la sienne. Il m'amusait beaucoup, ouvrant immensément la bouche pour un petit morceau. Cela éveillait la malice. Quand il béait ainsi, je prenais une belle bouchée, si lourde qu'il en tressaillait d'aise, fermait presque les yeux; je tournais vivement la cuillère, lui en donnais le manche. Qu'on juge de la colère, des cris... On l'entendait de la salle à manger. On était indigné. On croyait, bien à tort, que j'affamais mon nourrisson. J'en étais incapable. Quoique le merveilleux appétit de notre âge nous fît croire que le tout n'était pas de trop pour un seul, jamais, je le proteste, il ne m'est arrivé de me faire ma part plus belle. Mais j'étais née un peu maligne, et son avidité me donnait même tentation. Je me

corrigeais peu de ce péché dont je n'ai pas assez (même aujourd'hui) contrition.

Après la comédie, la tragédie. Quelque soin que je prisse de bien remplir mon rôle de gouvernante et surveillante, il m'échappait toujours. Il avait la mobilité de ce jeune âge, certain instinct de liberté, qui sait? confusément cette idée de garçon que, pas plus que mes frères, il ne devait obéir à une fille.

Il y avait sur un des côtés du jardin un petit étang alimenté d'eaux vives. En automne, les grandes pluies y ajoutaient. Il se remplissait à pleins bords, devenait profond, dangereux. — Il était rare de passer un hiver assez doux pour que cette nappe ne fût prise, au moins quelques jours, par la glace. Si la saison était rude, la couche se formait épaisse, résistante; il fallait, à la hache, pratiquer des ouvertures pour faire boire les bestiaux. A la nuit, il se faisait une légère reprise, perfide pour qui n'était pas averti.

J'ai toujours redouté ces eaux immobiles, unies comme un miroir, gouffre si l'on y tombe. Dans

ma plus tendre enfance, j'aurais cru volontiers qu'un méchant esprit était caché dessous pour attirer au passage les petits enfants.

Tout autre était pour moi notre ruisseau capricieux, variable en ses crues, brusque en ses accès. Ni son impétuosité, ni ses colères, ne m'ont jamais fait peur. Après les lourdes pluies d'orage, fréquentes l'été, nous courions au bout du pré le voir à l'œuvre. Gros, gonflé, palpitant, il n'avait pas assez de sa voie naturelle pour dérouler la pente qui le menait à la rivière. Il mordait de l'une à l'autre rive, ici un coin du pré, plus loin un bout de chaume. L'arbuste mal affermi ne lui résistait pas. Mais l'herbe, la paille et la plante s'en allaient avec lui d'un tel entrain qu'on les eût dit heureuses de quitter leur immobilité pour faire en compagnie du torrent ce rapide voyage.

Nous les suivions, courant, bondissant, jusqu'à l'arche du pont qui leur faisait obstacle. Là, se formaient souvent des barrages dont l'eau n'était pas toujours maîtresse. Il fallait lutter, accumuler ses forces, se grossir encore, pour donner une vive poussée, enlever la barrière. Ce combat de la masse inerte et du flot vivant,

pressé, agité, parlant, nous rendait nous-mêmes tout frémissants. Nous battions des mains à chaque victoire de notre cher ruisseau et volontiers nous lui eussions fait assistance pour empêcher ses mauvaises humeurs.

Il ne m'est point arrivé de songer que, si j'y tombais, je serais bel et bien emportée comme l'herbe. Ce mouvement en pleine lumière, cette gaieté de l'eau qui marche, m'ôtait toute appréhension.

Il n'en était pas de même de l'étang ; je savais que tout ce qu'il prenait, il le gardait en lui et pour toujours. — Plus d'une fois le jardinier, y jetant de gros cailloux, m'avait avertie que l'eau se refermerait sur moi comme sur ces pierres et que jamais plus on n'entendrait parler de la petite fille, dont les carpes feraient leur dîner.

Vers Noël, où décidément notre hiver commence, la glace durcie ne pouvait me rassurer. Tous les paysans, après le prêche, venaient y prendre leurs ébats. Mes frères suivaient ; la scène devenait des plus animées. Le petit me tirait par la robe, réclamait aussi son plaisir ; mais, pour lui, pour moi, je résistais. Tout au plus, s'il y avait du givre, j'osais m'aventurer sur les bords.

Les petites aiguilles de glace, que le moindre vent détachait des arbres, rendaient la surface moins glissante. Je me retenais aux saules, lui s'attachait à moi, tout joyeux, ignorant le danger. Notre marche lente, incertaine, ne nous réchauffait pas; nos petits doigts roidis laissaient aller les branches et la jupe; nous perdions tout appui. Si quelque bonne âme nous aidait à gagner la terre ferme, mon nourrisson perçait le ciel de ses cris.

Il imagina donc, un matin, d'aller tout seul faire son tour de glace. A dix pas, il rencontra l'une de ces ouvertures mal fermées, la creva et tomba. Que fit-il là? essaya-t-il de s'en tirer, appela-t-il à son secours? Personne ne l'a su. Lorsque par un hasard tout providentiel j'allai le chercher de ce côté, je le trouvai encore debout dans sa fosse, mais la tête penchée et déjà demi-mort. Sans compter avec mes terreurs, je me précipitai, je le pris de mes deux bras pour l'enlever; mais il était trop lourd, et de son poids et de celui que l'eau ajoutait à ses vêtements. mes efforts inutiles faisaient rompre la glace sous mes pieds, je sentais que j'allais enfoncer. Dans ma cruelle angoisse, je laissai échapper un cri si

déchirant que la fermière vint sur nous toute épouvantée. D'un tour de main elle nous tira de là; mais mon pauvre *Pichou* ne donnait plus signe de vie. Cette brave femme, très-bonne pour nous, me dit : « Mademoiselle, n'allez pas à la maison, vous seriez trop punie; venez plutôt avec moi, nous allons le faire revenir. » Il fallut d'abord le déshabiller, lui faire avaler un peu de vin chaud, chose difficile; il était tout roidi. Nous chauffâmes un grand lit, si haut que, pour voir dessus, je devais monter sur un coffre. Quand la fermière l'eut mis dedans, je me sentis plus triste; je me figurais qu'il n'en sortirait plus. J'allais sans cesse de la cheminée au lit pour interroger son visage; mais dans la chambre obscure, sous le reflet livide des rideaux de serge verte, vieux et fanés, il ne disait rien de bon. J'aurais voulu le reprendre, le tenir sur mes genoux, l'agiter, lui faire rouvrir les yeux et sentir qu'il était vivant. La fermière ne l'entendait pas ainsi. Elle me permettait seulement de le regarder; j'étais au supplice.

Enfin il respira, ouvrit les yeux, nous parla. Ses habits étaient bien secs et tout chauds, il put les reprendre. La fermière, revenue de ses alar-

mes, riait, nous caressait, nous grondait. Je ne goûtais pas ma joie; l'inquiétude m'avait trop brisée. Mon cœur revenait de sa dure étreinte par des palpitations brusques et violentes qui finirent par un flot de larmes. Je ne m'en remis de longtemps. Je restai inquiète, me sentant responsable, songeant à mille événements qui pouvaient compromettre ma petite maternité.

Si nous n'avions eu d'autres frères, il m'eût été fidèle, il eût pris mes habitudes, et volontiers serait resté près de moi. Plus tard, j'ai réfléchi et j'ai dit : « C'eût été dommage; il n'eût point été homme. Il eût eu moins de force, d'élan, de courage. C'est à la sœur plutôt de céder, de pâtir. »

Mais à six, sept ans, j'étais moins résignée. Je souffrais de voir cet enfant encore dans ses habits de fille, fuir sa maman nourrice, échapper constamment du côté des garçons, suivre décidément la bande terrible, travailler avec elle dans ses plus rudes entreprises, les brusques jardinages qui parfois rasaient mon jardin, démolissant, creusant, les aidant, apportant des pierres et des cailloux aussi lourds, aussi gros que lui.

IV

MA PREMIÈRE POUPÉE

IV

MA PREMIÈRE POUPÉE

Au matin, dès le réveil, nous nous agenouillions. Mon père, debout, tête nue, nous enseignait la prière dans une douce gravité.

Quelle joie d'aller saisir le premier rayon du soleil par-dessus la colline! d'entendre nos oiseaux qui chantaient la lumière! Du jardin, des vergers, des charmilles, plus loin, des champs de blé partaient leurs voix. Et dans le cœur, j'avais plus de chants qu'eux.

Je n'étais pas née triste. J'avais les gaietés de l'alouette et son élan. Si je ne pouvais m'enlever, voler comme elle, du moins j'aurais aimé à me perdre dans les chanvrières ou les hautes herbes. Jeanne la pastoure y était dès l'aube, et filant sa

quenouillée, chantait de sa voix la plus touchante, l'adorable chanson de l'*Agnel*. Je me la redis encore émue, en écrivant ceci [1].

Un de mes grands bonheurs était de m'élancer à la rencontre des grands vents du sud qui nous viennent de la mer. J'allais, je luttais contre leur résistance. Rien de plus délicieux que de les sentir, à la fois terribles et doux, passer dans mes cheveux, les soulever, et les emporter derrière moi.

Je faisais aussi ma visite à mes petites herbes

[1] Malgré moi reviendront parfois les chants de mon pays. Je les retrouve trop vivants dans les souvenirs de mon enfance, pour savoir en faire le sacrifice. Mieux que moi, d'ailleurs, ils diront ce que nous fûmes, ce que nous sommes encore au fond de notre midi, gardé du passage de l'étranger. Ils ont tous les accents depuis le haut lyrisme de l'alouette, perdue dans les nuages, jusqu'aux soupirs du pauvre rossignol, qui a son nid si bas, si aventuré aux buissons. Ces mélodies rustiques, on les a prises partout, comme l'on fait du nid du rossignol. Beaucoup sont entrées aux chants de l'Église, qui n'a cru mieux faire que de répéter les voix du sillon. Inaperçu s'y mêle un retentissement de tant d'événements qui ont écrasé nos pays. Il va s'affaiblissant. J'aurais moins regret à ces antiques chants, s'ils ne faisaient rien que se perdre. Mais hélas! on les travestit. Qu'il me soit permis de les donner tels que je les eus, — vrais et purs.

Ce qui nous reste de ces chants est une portion de notre âme. Je la mets ici avec la mienne.

L'AGNEL



TRADUCTION LITTÉRALE

L'agneau que m'as donné
S'en est allé paître la prairie.
L'agneau que m'as donné
S'en est allé paître dans le pré.
S'en est allé sur l'herbe, le pauvre,
S'en est allé pour chercher sa mère
L'agneau que m'as donné
S'en est allé paître dans le pré.

sauvages que tous auraient arrachées, et qui étaient mes favorites.

Près de l'eau, aux petits bassins qu'avaient creusés les pluies d'orages, à la lisière du bois, naissaient, vivaient, mouraient, des forêts de plantes naines, délicates et blanches étoiles, clochettes d'odeur suave. Tout cela, mystérieux, éphémère, d'autant plus aimé, regretté.

Ma mère dormait encore, nous étions seules entre nous... mais voilà la cloche qui sonne, il faut aller reprendre le travail surveillé.

Si j'étais comme l'alouette, vive et gaie, j'avais ainsi qu'elle, certaines timidités craintives, qui parfois, tout à coup, font qu'elle se blottit au sillon. Un mot, un regard, une ombre, c'était assez. Le sourire s'effaçait, je rentrais toute en moi, et je n'osais bouger.

« Pourquoi ma mère a-t-elle préféré se donner, après moi, trois garçons plutôt que trois filles ? » Cette question singulière me revenait souvent. « Les garçons ne lui servent à rien qu'à déchirer des blouses qu'ils ne savent pas raccommoder... Si elle avait songé à moi, au plaisir que m'eût fait une sœur, une petite sœur ! Que je l'aurais aimée ! grondée peut-être par mo-

ments, mais surtout tant caressée! Nous aurions travaillé, joué ensemble, sans penser à messieurs nos frères. »

Ma sœur aînée était trop loin de mon âge. Entre nous, c'était tout un siècle. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vue enfant à la table d'étude. C'était une jeune créole, toute au ménage ou à l'aiguille. Elle languissait sur les livres. Mon père, non sans tristesse, la laissait à ma mère. Tout la séparait de moi. Elle allait à la ville, moi jamais. Au retour, elle s'enfermait avec ma mère. Sans entendre, je sentais bien qu'elle en rapportait tout un monde qui m'était étranger.

J'avais bien un ami (mon chat Zizi), mais si volage! ce n'était pas un compagnon, je le tenais à peine. La gouttière le charmait bien plus que mes genoux.

Je cherchai en moi. Je me disais : Comment me faire une compagne? et comment crée-t-on les poupées?

Je n'imaginais pas dans ma solitude qu'on les achetât toutes faites. Je croyais bien plutôt que les mamans aidaient leurs filles à les faire, qu'elles en fabriquaient elles-mêmes. Je ne doutais pas que ce ne fût en faisant et refaisant des

poupées, que ma mère en était venue à avoir des enfants comme nous. Mais d'où commença-t-elle? et que fut sa première poupée? J'aurais bien voulu le savoir. Comment oser le demander?

Tourmentée et presque malade de ces idées, je sentais la difficulté de sortir d'embarras. Le menton dans la main, je songeais, je réfléchissais aux moyens de créer seule mon petit enfant. — La passion domina la crainte, et j'entrepris de tirer tout de moi

---

Le bois m'eût semblé dur. La froide argile m'aurait glacée. Je pris un beau petit linge blanc, bien net et j'y plaçai une poignée de son, net aussi.

Là j'étais comme les sauvages qui veulent avoir un petit dieu à aimer et à adorer. Ils lui font une tète pour penser et entendre ce qu'ils diront, un buste, comme un cœur pour sentir. Le reste importe moins et flotte aux limbes de la vie à venir. C'est ce que je fis, arrondissant d'abord la tête et liant fortement. Le cou vint, un peu roide, une bonne poitrine suffisamment bombée. Pour le

bas, mon étoffe, qui flottait décemment, me dispensa d'y trop songer.

Les bras (deux petites branchettes bien ouatées) avaient peut-être peu de grâce. Mais ils étaient mobiles, ils remuaient comme d'eux-mêmes... Je fus saisie d'admiration. Et pourquoi ma petite tout entière ne remuerait-elle? J'avais appris déjà qu'au premier jour Dieu souffla sur Adam et Ève. De mon cœur ému, de toute ma vie de six ans, je voulus lui donner la mienne, je soufflai... Et je regardai... Elle ne bougea pas. — N'importe, j'étais sa mère, elle m'aimait... C'était assez.

Le danger ajouta à nos sentiments mutuels. Elle naissait à peine qu'elle me remplit d'inquiétude. Comment la garderais-je?

Entourée de garçons malins, les ennemis jurés des poupées de leur sœur, je cachai bien vite la mienne, dans un coin obscur, au fond d'une remise. Nous étions en hiver; nos visites étaient difficiles et rares. Cet isolement d'elle à moi me la rendait encore plus chère. — Je jouissais presque de cette privation. Ne la voir qu'à la dérobée, dans le mystère, me faisait une joie à part d'autant plus vive. Parfois cependant, il me la

fallait absolument près de moi. C'était dans les soirées tristes qui suivaient un jour de pénitence. Je ne concevais d'autre consolation que de coucher avec elle. Quand je la retirais toute froide de son pauvre réduit, je m'oubliais, m'attendrissais sur elle, la couvrais de baisers. Pour la réchauffer, je la plongeais dans mon petit lit près du chat frileux qui tenait ma place. A l'heure du coucher, je la mettais sur mon cœur encore gros de soupirs, et elle soupirait avec moi. Si dans la nuit je ne la sentais plus, je m'éveillais tout à fait, je la cherchais, le cœur me battait fort. Souvent elle était au fond du lit, je la ramenais, je croisais mes bras sur elle, et je me rendormais heureuse.

Tout cela vous fait rire. Eh bien, vous avez tort. Si j'avais eu une autre amie, celle-ci eût été moins pour moi. Je l'aurais caressée, bercée, mais sachant très-bien ce qu'elle était. — Ma solitude en fit une âme. — Même les grands parents ignoraient sa naissance. Eût-elle été aussi mienne si mon père et ma mère l'avaient connue? J'aimais mieux la soustraire à tous les regards. Au jardin, quand nous étions seules, c'étaient des dialogues sans fin. Je la grondais bien un peu,

mais ne la punissais jamais. L'envoyer coucher avant l'heure, la mettre au pain sec, frapper son petit corps à peine formé, m'eût semblé trop cruel. J'aurais trop souffert, je me serais punie moi-même. Si j'avais quelque peine, je ne lui parlais pas de moi, je préférais lui conter des histoires de petites filles malheureuses qui s'en allaient se perdre dans les chemins, bien loin. Le soir, on cherchait avec des lumières, on appelait... C'était fini, l'enfant était perdue et pour toujours.

Une chose me manquait. Ma poupée avait une tête, pas de figure encore. Je lui aurais voulu des yeux pour s'attacher aux miens, un petit sourire, une physionomie, quelque ressemblance avec moi.

Le dimanche était le grand jour où chacun, ayant vacances, se livrait à son occupation favorite. Celle de l'enluminure faisait fureur chez nous. En hiver, autour du feu, les plus jeunes peignaient des soldats. Deux coups de pinceau dans la verticale formaient le pantalon, deux coups dans l'horizontale donnaient les bras. Quelques pâtés marquaient le reste. Mon frère aîné, véritable artiste, et qui avait de fines couleurs,

enluminait des jupes, des corsages de jeunes filles. Nous regardions d'un œil ébloui et charmé les merveilles qui naissaient sous ses doigts.

Ce fut dans ce jour de préoccupation générale que ma fille bien cachée sous mon tablier arriva invisible au milieu de ses oncles trop absorbés pour rien voir autour d'eux. Le difficile était de saisir les pinceaux, de tracer les premiers traits. J'en vins à bout, mais ne fis rien de bon ; ma main trembla, tout alla de travers.

Alors, je pris un parti héroïque, ce fut vaillamment de parler, de demander le secours de mon frère. Il fallait que la tentation fût forte pour oser braver les malices de tant d'espiègles.

J'avançai, et d'une voix que j'essayais d'assurer (quoique au fond très-émue), je lui dis : « Voudrais-tu faire une figure à ma poupée? » Et lui, d'un grand sérieux, sans montrer nulle surprise de cette exhibition imprévue, la prit, l'examina, parut choisir les pinceaux qui convenaient le mieux, puis, d'un coup de main rapide, il traça deux larges raies en croix rouge et noire et me rendit ma poupée en éclatant de rire. L'étoffe n'était pas gommée, elle but avidement; les couleurs se mêlèrent, c'était pitié...

Exclamation de tous, on se jette vers moi, pour voir comment est faite cette merveille. Un cousin, qui faisait avec nous son dimanche, la prit, l'envoya au plafond. Elle retomba durement, s'aplatit sous le choc. Je m'élancai la relever, et le mauvais garçon l'eût payé sans sa fuite.

De ce jour commencèrent nos épreuves. Épiées dans nos tête-à-tête inquiets, nous n'eûmes plus cet heureux abandon des premiers temps. Que de fois la pauvre poupée cachée, mais découverte dans le buis, dans les herbes, fut malmenée! Tout le monde lui faisait la guerre, jusqu'à mon chat Zizi, qui pourtant couchait avec elle. Si d'aventure elle tombait sous sa patte, si mes frères, par un malicieux plaisir, la lui livraient en mon absence au beau milieu des allées poudreuses, c'était un jeu pour lui. Prise, reprise, lancée, rattrapée, lancée encore, ce n'était bientôt plus qu'une masse grise, informe et souillée de poussière.

Avec la persistance du grand amour, je refaisais sans cesse ce cher être toujours détruit, et chaque fois je rêvais de mieux faire. Ce désir de me rapprocher de la réalité calmait un peu le chagrin de mes pertes. J'en vins à façonner la

taille, à la faire suivre de jambes assez bien modelées. Une fois, sans trop savoir comment, la jambe prit au bout forme de pied ; je fus émerveillée. Mais plus je faisais de progrès, plus les railleries étaient amères. C'était à me décourager.

Une circonstance réveilla mon espoir. J'entendis dire à nos cousines que le bonhomme Noël descendait la nuit de la fête par la cheminée et mettait un souvenir dans les souliers des petits enfants. Je ne l'oubliai pas. A Noël, je mis mon sabot dans le foyer d'une chambre solitaire, et dedans ma poupée, pour que le bonhomme Noël comprît mon souhait. J'aurais voulu qu'il la douât, la fît belle, semblable à l'enfant de mes rêves.

Le lendemain, malgré le froid très-vif, je ne fus nullement paresseuse, je courus à la cheminée. Je n'y trouvai que ma fille, non transformée, mais glacée et transie, qui m'en fit ses reproches et reprit un moment chaleur dans le petit lit de sa mère.

V

LE CAMARADE

V

LE CAMARADE

Mon frère aîné avait déjà près de neuf ans. Sur lui se concentrait l'attention de la famille. Mon père, qui avait enseigné et qui s'entendait en éducation, ne voulait ni l'éloigner de lui, ni le tenir seul sans émulation, avec des frères si jeunes. L'enfant restait distrait sur ses livres ; il eût mieux aimé peindre ou sculpter, comme il le fit plus tard assez adroitement. Pour l'animer, mon père crut devoir lui chercher un camarade de son âge. Il en fit son compagnon spécial, l'asseyant près de lui à la table d'étude, et ne les séparant ni de jour ni de nuit.

Mes petits frères, d'abord tenus à distance par leur sauvagerie et parce que notre aîné voulait avoir son ami à lui seul, se reportèrent un peu

vers moi, jardinèrent un peu avec moi, ce qui me semblait fort doux. Mais bientôt aux récréations, assez habilement, par de petits services, ils se firent accepter du couple souverain. L'association ne tarda pas à être complète. Les jeux en furent plus vifs. On ne regarda pas en arrière. La sœur n'eut plus personne.

Mon travail assidu près de ma mère, mon naturel timide (quoique vif et ardent au fond) me tenait séparée de ce monde bruyant, espiègle, sans gêne. Et pourtant dans mon *a parte*, toute petite que j'étais, sans me l'avouer nettement, j'entrevoyais comme en rêve un ami possible qui m'aurait appuyée, gardée par moments de la turbulence de mes frères, de ces taquineries qu'entre enfants les garçons n'épargnent guère aux filles.

Mais ma dignité de six ans me commandait d'attendre; même parfois appelée par mes frères, je restais sur mon petit banc. J'étais peu rassurée. Le sans-façon des miens pouvait être imité du camarade, assez doux, mais rieur. Et alors tout serait fini. Au total, un sens assez fin me faisait bien comprendre qu'on a tout à gagner à ne pas faire les premiers pas.

Jacques ne se tourna pas vers moi. Grand garçon de neuf ans, il tenait bien plus compte de ma sœur qui en avait douze. Elle l'occupait visiblement. Il semblait fort content quand, par hasard, il se trouvait près d'elle à table.

Pour la première fois je regardai ma sœur, son visage, ses jolis cheveux, sa taille, qui était d'un roseau. Je dis tristement : « Elle est belle. »

Moi je touchais à l'âge ingrat où rien encore ne perce de la beauté future, où l'âme même ne peut se trahir. Elle entrait dans l'adolescence, à son premier moment, délicat, onduleux, charmant. J'admirai, n'étant point jalouse. Volontiers mon petit cœur blessé n'eût cherché d'abri qu'elle.

Solitaire, je retournai vers ma solitaire, ma poupée. Je m'épanchais avec ma chère petite confidente. Près de celle-ci du moins certainement j'étais plus jolie.

Tout en la chérissant, je n'étais pas fâchée d'être mieux que ma fille. C'est le péché de bien des mères.

Le conte pathétique de *la Belle et la Bête*, que je ne ne savais pas, était quelque peu mon

histoire. Mais à l'inverse de cette pauvre Bête, qui n'osait plus se regarder, je m'en allais au bord d'un réservoir, m'y mirant, espérant me trouver embellie. Mon père m'y vit, et crut bien faire, sans doute, de m'ôter toute illusion. Il dit un jour à des amis tout haut : « *Ma princesse* sera toujours laide, mais elle sera intelligente. » Arrêt définitif. Toute parole de lui était article de foi. Ma mère, d'ailleurs, à chaque instant le confirmait assez. Nul ne me disait le contraire.

Malgré la douceur du Midi, notre Montauban, qui a derrière lui le haut et froid Rouergue, et fait comme une pointe élevée sur le Tarn et l'Aveyron, est assez rude l'hiver. Parfois il neige. Le jour est bas. Nos cruelles engelures nous renfermaient. Nous étions trop heureux alors de mettre nos mains endolories dans la fourrure vivante de notre chat, et d'écouter les belles histoires.

Chacun suivait sa pente, marquait son caractère dans ses récits. L'un de nous, vif, ardent, avait la passion des déluges, des grands boulever-

sements du globe. Il culbutait sans peine toute la création dans les eaux. Tout était emporté, il ne restait plus rien. « Mais, lui disait-on, comment la terre fut-elle encore peuplée? » Nul embarras. Il appelait à son aide le grand vent de la Genèse, et il ressuscitait tout, finissant gravement ainsi : « Les hommes étaient desséchés, mais ils n'étaient pas morts. » C'est l'histoire des rotifères qu'on ressuscite à volonté.

Mon frère Antonin, d'une nature pensive, réfléchie, savait déjà quelques-uns des beaux récits de mon père sur les traditions des sauvages de l'Amérique du Nord. Il préférait nous les redire plutôt que d'en chercher de nouveaux dans son imagination. La nôtre était vivement excitée par la vue d'un fort beau dessin qui représentait un animal singulier, gigantesque, que nous savions avoir été l'habitant du pays de ma mère : le mammouth. Mon frère nous contait non son histoire, mais sa fin tragique. Nous l'écoutions sans nous lasser jamais.

« Anciennement, disent les sauvages, un troupeau de ces géants vint à Bigbone, où il commença une destruction générale des daims, des élans, des bisons et des autres bêtes que le

Grand Homme avait créées pour la nourriture des Indiens. Le *Grand Homme* regarda d'en haut, vit cela. Aussitôt il prit sa foudre, descendit sur la terre, se plaça au sommet d'une montagne, sur un rocher où l'on voit encore l'empreinte de ses pieds. De là, il foudroya ces géants jusqu'à ce qu'il les eût entièrement détruits. Le chef du troupeau restait. Il levait fièrement sa tête contre le *Grand Homme* et repoussait avec son front les foudres qui descendaient. Une fois, il manqua son coup et fut blessé dans le flanc. Il en ressentit une douleur si vive qu'après avoir tourné en rond il se mit à bondir et s'élança au delà des grands lacs où il vit encore. »

Mon frère aîné avait pour lui les fées et les génies. Entre nous, je suppose qu'il prenait le plus beau aux *Mille et Une Nuits*. Mais nous n'en savions rien et nous l'admirions fort.

Il n'aimait à prendre la parole qu'à la nuit tombante, lorsque la lampe n'étant pas encore allumée, le feu éclairait seul la grande chambre, laissant de côté de longues ombres.

Tant que durait la description des palais en-

chantés, tout éblouissants de lumière, des jardins parfumés, des grottes étincelantes de pierreries où les princesses égarées se paraient, nous ne nous sentions pas d'aise, nous jetions de petits *oh!* admiratifs qui soutenaient l'éloquence du narrateur. Mais quand dans le profond silence des palais déserts tonnait tout à coup la voix des génies irrités, ou qu'ils tombaient du ciel dans un éclat de foudre, quand surtout ils prenaient des figures repoussantes, notre cœur se serrait, nous rapprochions nos petites chaises, nous regardions instinctivement du côté du feu pour nous rassurer. Mais la crainte nous ramenait plus souvent vers les angles obscurs d'où nous croyions voir sortir ces démons.

J'écoutais en retenant mon haleine, pour savoir ce que les fées feraient de leur pouvoir. Peu étaient bonnes; il y avait bien de méchants sorts jetés aux pauvres imprudentes. Mon frère, pour s'affermir lui-même, se réfugiait volontiers dans le sourire de quelque fée bienfaisante. Après avoir cédé à l'entraînement du fantastique, il finissait presque toujours par quelque image gracieuse, rassurante pour notre sommeil.

D'autres merveilles aussi faisaient diversion.

Jacques avait vu Paris, la grande ville, si loin! si loin de nous! au bout du monde. Il avait vu le Roi et le palais du Roi, les Tuileries, ce jardin magnifique qui valait ceux des fées. Quand, à la Saint-Philippe, on lui montrait de la terrasse au loin quelques fusées tirées de Montauban, il pensait aux feux d'artifice de Paris et riait des nôtres. Mes frères lui faisaient raconter les revues, décrire les uniformes, sans doute pour mieux peindre leurs soldats. Moi, je tenais plus pour les reines qui se montraient au peuple dans leurs beaux habits de gala. J'en étais curieuse pour ma poupée, pour moi peut-être.

Il n'en savait pas long là-dessus, quoique son père eût des fonctions aux Tuileries, et que la reine et les princesses eussent fort gâté Jacques et sa sœur, donnant à celle-ci une poupée vraiment merveilleuse. Cette poupée avait des yeux mobiles, des dents... S'en servait-elle pour manger? J'aurais bien voulu le savoir; rien ne m'aurait étonnée venant d'une si puissante reine. Je n'osais le lui demander. Un sourire moqueur était toujours sur ses lèvres lorsqu'il me regardait.

J'avais eu aussi un malheur. La grande reine connue dans nos pays, c'est la fameuse et infor-

tunée princesse dont la montagne garde encore le haut château de *Bruniquel*. Je m'avisai un jour timidement de lui demander si la reine Amélie n'avait pas quelque chose qui ressemblât à Brunehaut. Il en rit fort. Je fus humiliée.

VI

LES SORCIÈRES

IV

LES SORCIÈRES

Je n'en pouvais douter, on en voulait à ma poupée. Je surprenais mes frères se parlant bas entre eux, et leurs regards d'intelligence ne me promettaient rien de bon. Ils m'épiaient. Pour les dérouter, sans cesse je la changeais de place. Que de nuits elle passa à la belle étoile! Si on l'avait, que de rires et de moqueries! Jacques était fort moqueur. Pouvait-il comprendre que pour moi, dénuée de tout, ma petite amie de chiffon valait autant que la poupée royale qui faisait l'orgueil de sa sœur? Souvent j'aurais dit volontiers : « Jacques, je n'ai que cela... Ne riez point, ne vous moquez pas. » L'eût-il compris? je ne sais. Mais les mots ne pouvaient me venir. Je n'aurais trouvé que des larmes.

Pour tout finir, j'en vins à m'en priver ; je la mis dans un coin obscur. Je semblai l'avoir oubliée. Faut-il le dire? j'eus même une idée très-cruelle, une très-mauvaise tentation. L'amour-propre sauvage faillit étouffer l'amour... Lueur d'un moment, mauvais songe... Que me serait-il resté, si je n'eusse plus eu à l'aimer, cette chère petite qui après tout était moi-même? Je me reprochai cette idée. Je m'en voulus de ma faiblesse qui me faisait la délaisser. Toujours seule dans les ténèbres, ne pouvait-elle avoir peur?

Il eût fallu que d'un coup de baguette la bonne fée dont me parlaient les contes, et dont j'avais la tête pleine, la douât, l'embellît, en fît une belle enfant que j'aurais pu montrer au jour. Ma mère, pour ses enfants, n'était-elle pas aidée par les fées? Je n'étais pas loin de le croire. A la naissance de mon jeune frère, on m'avait montré au jardin la place où on l'avait trouvé pleurant sous la rosée.

La fée sans doute l'avait mis là la nuit. C'est à minuit, dit-on, qu'elles descendent quand les enfants sont endormis. Couchée tous les jours à huit heures, à neuf, j'étais loin de ce monde. Le matin, je m'éveillais triste, mais sans perdre l'espoir de vaincre une fois le sommeil.

Je désirais et je craignais. Il y avait aussi des fées mauvaises. Que serait-ce de moi, si pour la bonne fée venait une horrible sorcière? Les vieilles femmes que l'on nommait ainsi, et qui couraient dans les campagnes, étaient faites pour en donner peur. Elles venaient dans ces troupes sinistres de pauvres inquiétants qu'on craint dans les fermes écartées : Elles savaient bien qu'on les craignait, et se grimaient pour sembler plus farouches. Leurs cheveux jaunes et roides dépassaient leur coiffe en désordre. Elles allaient marmottant, parlant comme avec un esprit. Elles s'arrêtaient devant les animaux, les arbres, de leur bâton faisaient des passes. Je les voyais venir à la grange, pousser rudement la barrière. J'entendais leur voix chevrotante, leur rire aigu et jeté par saccades. Je voyais luire dans l'ombre leurs paupières creuses qu'elles plissaient pour donner aux yeux, perdus dans le fond de ce vide, un effet diabolique qu'ont seules nos vieilles du Midi.

Notre fermière, la Mélette, prétendait savoir la puissance que chacune pouvait exercer. Elle disait tête basse : « Celle-ci brûlera notre pailler... Janille, ferme la porte, en voici une qui garde à

ta mère malade de mauvaises paroles... Cette nuit, la *Noire* est descendue par la cheminée pour me rentrer les côtes ; je la vois là-bas qui ouvre le portail. Ah ! notre monsieur avec sa bonne âme nous fera avoir des malheurs ! Voilà le Philibert qui a eu un veau à deux têtes parce que ses enfants se sont moqués de la vieille *Bouillante*... Ne ris pas, malheureuse ! elles pourraient te jeter le mauvais œil et te changer toi-même. »

Dans la journée, ou bien encore l'été où les nuits sont si courtes, je revenais de mes frayeurs, mais dans l'automne je me retrouvais plus craintive. En hiver, lorsqu'il me fallait aller chercher mon lit sans lumière, j'avais même peur de l'air que je respirais. Une fois perdue sous mes couvertures entre mon chat et ma poupée, je reprenais confiance.

Parmi ces vieilles, il y en avait une toute petite, qui, dans son corps réduit à rien, semblait avoir une ardeur diabolique. Elle ne marchait pas, elle courait. Curieuse, elle entrait par-

tout. Sans parler, les lèvres bridées sur sa mâchoire édentée, elle examinait les personnes et les choses. Ses yeux perçants vous traversaient et vous clouaient sur place. Quand de son nez pointu et de son regard fauve, elle avait inspecté tous les coins, elle sortait ou s'asseyait sans dire ni bonjour, ni bonsoir. Elle prenait son pain et son argent comme chose due, parfois même, elle vous jetait un coup d'œil de côté que je trouvais plein de haine. C'était la terreur du pays. Notre vieille Mélette se signait trois fois dès qu'elle se montrait au détour du chemin. Jeanneton, la lessiveuse, que tous nous aimions tant, nous criait : « Enfants, fermez ma porte... Jésus ! si elle me voit seulement, elle va faire tourner ma lessive. »

Moi, je me cachais à son heure. La malicieuse vieille s'en était bien aperçue. Une semaine, elle manqua son jour, et mon père disait : La *sorcière* n'est pas venue, il faut qu'elle soit malade. Mon père se trompait, ce méchant esprit se portait très-bien. N'y songeant plus, je me promenais en travaillant, lorsque je vis d'un coup surgir la vieille de derrière un pailler. « Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, la sorcière !

— Eh ! oui, mademoiselle, la sorcière, vous allez voir, vous allez voir... » Elle courait sur moi, le bâton levé, ricanant d'une façon qui m'achevait. Je restai devant elle sans bouger, et elle, se trémoussant sur place, jouissait de mon épouvante. Je jetai un regard éperdu vers la ferme, tous étaient absents. — N'y tenant plus, et désirant rentrer sous terre, je levai mes bras vers elle, et je lui dis : « Sorcière..., madame, ne me changez pas ! — Ah ! oui, sorcière, *madame*, vous avez peur n'est-ce pas ? Eh bien ! tenez. » Elle étendit sur moi son bâton. Je crus que c'était fait, que je devenais bête, et mon saisissement fut affreux. Alors elle jeta un grand éclat de rire et partit sans rien demander.

Les sorciers m'effrayaient bien moins que les sorcières. Notre Mélette, j'en fis l'observation, s'en occupait peu. Ceux qui passaient pour tels nous arrivaient souvent fort gais des verres de vin bus sur la route. Ils semblaient bons enfants, je ne craignais pas de leur parler.

Mon père présidait aux aumônes. Sous sa garde, moins alarmée, je regardais un peu nos vieilles,

en leur offrant le pain et le demi-vin qu'on donnait. Les yeux un peu fermés (pour qu'on ne vît pas trop ce que j'avais encore de trouble), je distinguais bien les rieuses dont l'abord me glaçait, et les tristes, qui m'allaient mieux. Une surtout m'avait rassurée. Elle ne demandait pas du ton âpre des autres vieilles. Elle avait le regard voilé, des timidités singulières. J'aurais voulu savoir d'abord ce qui la rendait si triste, elle qui, étant fée, avait tout pouvoir pour être heureuse. Si elle se montrait bonne pour moi, je lui raconterais à mon tour mon histoire, mes peines, grandes aussi, et si j'osais, à la fin, je la prierais de venir une nuit, pendant mon sommeil, changer, embellir ma poupée. Mais elle ne me fournissait aucune occasion de lui parler. Son aumône reçue, elle tirait sa révérence et s'en allait seule à travers les chemins.

Le soir, pour me fortifier, m'apprendre à dominer la crainte, je m'aventurais dans un corridor tout noir que ma bonne disait hanté par les esprits. Si quelque chose bronchait, si mes pieds faisaient craquer le carreau, j'étais comme une feuille de tremble, et cependant j'allais devant, les dents serrées, je disais : « Voyez si j'ai

peur. » Après deux ou trois expériences, je me crus au-dessus de tout événement; j'attendis la sorcière, n'importe à quel jour, à quelle heure.

Comment lui parlerais-je? Tantôt je préparais un beau discours, tenant ma fille dans mes bras pour l'attendrir; tantôt je la saluais respectueusement pour qu'elle vît bien que je ne me moquais pas d'elle comme lès autres enfants. Une autre fois je m'informais de sa santé et lui glissais mon dessert dans la main. Ce dernier trait me faisait réfléchir, je le trouvais hardi. Si elle allait changer ma main... Non, il valait mieux ne pas la toucher.

Ainsi raisonnant toujours, ne me décidant pas, j'arrivai au jour de la visite. Je me sentais un peu étranglée, c'était tout. De peur, je n'en avais plus. Relevant la tête et poussant un soupir pour faire sortir les paroles, j'arrachai ce mot : « Sorcière... » Elle resta muette. Je repris décontenancée : « Sorcière, je voudrais bien... » Même silence... J'aurais voulu fuir. Enfin d'une voix où éclatait un sanglot, je dis encore : « Sorcière, voyez... » Et je lui tendis ma malheureuse poupée.

Elle me regarda longtemps, mais d'un œil sans colère, puis lentement elle me dit : « Enfant,

vous m'appelez sorcière, qui vous a dit que je l'étais? Vous ne savez donc pas que c'est une injure qu'on fait au pauvre qui vieillit. Votre père est vieux, et pourtant on ne l'appelle pas monsieur le sorcier; il est riche. » Elle ajouta d'un accent plus triste et aussi plus sévère : « Si je l'étais, je n'aurais pas besoin de vous tendre la main, de recevoir l'aumône. »

Je restai fort troublée, sentant que je l'avais blessée.

VII

LES DEUILS

VII

LES DEUILS

Ces sages paroles auraient dû me faire perdre toute croyance au pouvoir des esprits, des fées, des sorcières, à ce monde inconnu du merveilleux. Il en eût été ainsi peut-être, dans une vie plus animée des gaietés de l'enfance. Rien ne trompe l'imagination aussi bien que le mouvement, le libre exercice. Je n'avais ni l'un ni l'autre. Quand les voix joyeuses de mes frères et de leur camarade s'éteignaient au loin, je restais assise seule, isolée, les yeux sur mon travail, pensive déjà, et trouvant doux d'avoir comme un petit monde à moi, tout semblable à celui de mes songes de la nuit qui me consolait.

Un vrai chagrin m'y plongea encore plus. On chercha tant, qu'on trouva ma petite, qui fut

démembrée sans pitié. Le corps, lancé dans un acacia, se prit aux épines. Nul moyen de le ravoir. Aux vents d'automne, aux tempêtes d'hiver, pluies d'ouest, et neiges du nord, elle resta abandonnée. Je n'en pouvais détacher mes regards, j'espérais toujours qu'à un moment, elle tomberait, reviendrait pour moi sur la terre. Lorsqu'au printemps, le jardinier Bartas vint pour la taille des arbres, je lui dis les larmes aux yeux : « Voyez là-haut, rendez-moi ma poupée. » Il ne retrouva qu'un débris de sa petite robe, déchirée, déteinte, dont la vue me navra.

Quand j'eus ainsi perdu toute espérance, je sentis plus dures les sévérités, les espiègleries, de Jacques et de mes frères. L'ennui me gagna, le vide profond. Après ma vie d'émotion près d'elle, de joies cachées, de craintes, ma situation nouvelle fut comme appauvrie, désolée... Je regrettais les craintes même. Toutes ces alternations m'avaient animée, soutenue.

Un très-mauvais désir me vint, je le confesse, de sortir de ce monde. L'étang m'effrayait et m'attirait. Je pensais aussi à m'envoler. Toute petite, dans mes mélancolies, quand ma sœur, ses amies, m'excluaient de leurs jeux, je montais dans la

balançoire et je disais au jardinier qui riait : « Je veux m'en aller ! Jean, faites-moi voler haut ! bien haut ! » Mais j'en avais bientôt assez. Étourdie, je demandais grâce.

J'eus encore envie de me perdre. Derrière le petit bois qui nous fermait au nord, un talus assez haut, montait, redescendait dans un chemin profond. Non sans périls, je franchis l'obstacle. Mon cœur battait. — Si près encore, que je me sentais déjà loin ! Qu'allais-je devenir ? Quelle douleur pour mon père ! — Et puis où dormir ? Je n'aurais point osé demander asile dans une ferme, encore moins me coucher derrière un buisson. Le chat-huant y pleurait toutes les nuits. Sans m'en rendre compte, je revenais à pas lents.

Les animaux sont plus heureux. Que ne suis-je *Lauret* (le petit bœuf doré), qui si paisiblement laboure, va, vient, fait sa journée ! Que ne suis-je *Grisette* ou *Brunette*, ces deux charmantes ânesses aimées et caressées de ma mère ! Ce serait encore bien plus joli d'être fleur. Hélas ! on vit si peu, on vous coupe à peine née. L'arbre a bien plus de durée ; mais ne jamais bouger, quel supplice ! Être retenu par le pied à demi enterré

et captif dans la terre!... rien que cette pensée m'agitait dans mon lit.

J'aurais dû être oiseau si quelque bonne fée eût eu pitié de moi. Ils ont l'air si heureux, si libres! Et ils chantent du matin au soir. Oiseau, je reviendrais au bois dans quelque branche, et peut-être plus près, au toit de la maison. Je viendrais revoir mon banc, ma place à table, la place vide, ma mère triste en la regardant. Mais à l'heure où mon père lit seul dans les allées, j'irais tout près de lui... Mon père me reconnaîtrait bien.

Un plus grand malheur me fit oublier ces tristesses.

C'était décembre, il faisait froid sous une brume pénétrante. Nous commencions la classe tout engourdis. Un exprès entra portant une lettre de la ville. Nous vîmes pâlir mon père. Il s'enferma d'abord avec ma mère, puis revenant plus calme, dit à Jacques : « Mon enfant, votre mère est souffrante; habillez-vous, je vais vous conduire près

d'elle. » Il l'emmena pour la journée. Le soir il revint un peu triste, mon père bien davantage.

Deux jours après, à la même heure, l'exprès remit une seconde lettre, et cette fois, mon père leva les bras au ciel et dit : « C'est fini. » Jacques s'en alla en pleurs et nous entendions dire autour de nous : « Sa mère est morte. » La mienne se mettait un mouchoir dans les dents afin de ne pas éclater.

Je ne savais pas encore ce que c'était que la mort. A la campagne, les habitations sont clair-semées, on ne voit pas la vie s'en aller chaque jour comme à la ville. On ne voit pas non plus mourir les animaux. Dès qu'ils se sentent pris, ils fuient l'homme, vont finir dans la solitude. J'ignorais cette chose, terrible à ceux qui restent, et j'étais toute troublée. Un souvenir me revenait. Jadis, toute petite et sur les bras encore, j'avais vu mettre en terre un paysan. J'y avais vu un enfant de mon âge, assis sur le bord de la tombe, qui prenait de la terre à poignées, la jetait sur la bière. Je criais en pleurant : « Arrêtez-le... Il fait mal à son père. » Ma bonne me donnait sur les doigts, disant : « Laissez, cela se fait ainsi. »

Jacques ferait-il de même pour sa mère? Et lorsqu'on l'aurait descendue dans la terre, ne reviendrait-elle plus pour l'embrasser? Je ne pouvais le croire.

Malgré cette négation instinctive qui s'élevait dans ma jeune âme, le premier coup était porté. Au retour de mon père, je vis bien à ses yeux rougis, à son visage tout changé, que c'était une chose amère. Je souhaitais le retour de Jacques pour pleurer avec lui, croyant qu'il pleurerait toujours.

Quand on le ramena au bout d'une semaine, il nous embrassa, sérieux, triste, mais non désespéré comme je m'y attendais. Nous ne l'entourâmes pas moins de soins et d'amitié. La nature fit le reste. Le sourire lui revint sous ses habits de deuil. Mes frères l'enlevèrent dans le jeu, essuyèrent ses dernières larmes.

A la fin des vacances, Jacques partit pour ne plus revenir. La maison nous parut plus grande, plus vide après son départ. Mes frères retournèrent à leurs soldats.

Deux personnes cependant se remettaient moins de cette mort, et j'étais trop attentive à tout pour ne pas m'en apercevoir. Un jour que ma mère, serrée près de mon père, le considérait triste-

ment, j'entendis qu'il disait : « Que voulez-vous, Emma! la chose serait fort naturelle. Elle était jeune, et moi je suis âgé. Nos enfants vous consoleraient. »

Une ombre dès lors plana sur notre foyer, et je ne la sentais que trop souvent peser sur mon cœur. Elle eût seule empêché mon enfance de s'épanouir. Lorsque j'étais sévèrement punie de ma mère et que mon petit être cherchait refuge en lui, je le voyais qui m'échappait. Je voyais non sans effroi son visage fort pâle et ses cheveux blanchis. Il pouvait nous quitter, il pouvait s'en aller « où l'appelait la cloche du village, » comme il le répétait souvent. Je n'avais pas la force de cacher mes pensées. Parfois, je lui jetais les bras au cou, je m'écriais : « Papa, ne mourez pas... oh! ne mourez jamais! » Il me serrait sans rien répondre, mais ses beaux grands yeux noirs se troublaient en me regardant.

Je lui tenais par mille liens, par mille rapports intimes. J'étais la fille de son âge mûr et de sa santé ébranlée. Je n'eus pas l'heureux équilibre que les autres enfants tenaient de ma mère. Mon père était passé en moi. Il le disait lui-même : « Que je te sens ma fille! »

LIVRE II

I

FÊTES DE CAMPAGNE

I

FÊTES DE CAMPAGNE

Je montais souvent sur le bord de la terrasse pour voir au loin les deux grosses tours de la cathédrale et la fine flèche de l'église Saint-Jacques qui dominaient nos ombrages. Et j'étais curieuse de les voir de plus près.

Mon premier voyage à la ville avait fini dès l'entrée d'un faubourg où demeurait ma tante, et j'en avais été toute saisie. Une belle cour bien verte, sous la vigne grimpante, donnait à sa maison un air de fête. Au-dessus, dans les hauteurs, passait une terrasse où la vigne montait encore et retombait en longs festons. Au fond de la cour, un jardin, un vrai jardin de fées où les arbres portaient des fruits d'or. L'espace était étroit, les plantes se pressaient, couvraient la

terre; ce n'était qu'un tapis de fleurs. Comme elles sentaient bon! Leurs odeurs se prenaient à moi, et dans ma joie, je serrais les plis de ma robe pour les conserver plus longtemps. Mais peu à peu, ces parfums concentrés me donnèrent une langueur inconnue, un assoupissement agréable d'abord, bientôt pénible. Au milieu des lis, des roses, des orangers et des citronniers en fleurs, sous la chaleur de midi, ma tête s'appesantissait, se prenait d'un peu de fièvre. Mon organisation ne s'est jamais accommodée des senteurs douces et pénétrantes. Elles me troublent. Il me les faut amères, franches comme les simples des bois et des prés pour lesquels je suis née.

Je n'avais gardé aucun souvenir du retour. Cette première visite restait dans mon esprit comme une apparition fugitive, un beau rêve que j'aurais bien voulu retrouver.

Et pourtant je restais longtemps, bien longtemps sans refaire le même voyage. Ma mère et ma sœur partaient tous les dimanches pour la ville, sans qu'il fût jamais question de m'emmener.

Ma mère, malgré sa jeunesse, avait déjà renoncé aux riches parures d'Amérique, et se

mettait avec une extrême simplicité. Elle n'avait pas à le regretter ; la plus modeste robe de jaconas, le moindre chapeau de paille, la faisaient si noblement belle ! Elle avait toujours un grand air qui tenait mon père en admiration devant elle. Tout son luxe était pour ma sœur, blonde et frisée, un vrai bijou créole. Elle nageait dans la joie, rien qu'à la vue de sa robe rose et de ses jolis souliers de prunelle noire. Quelle distance entre nous ! À ces jours, je sentais vivement cette inégalité, et mes yeux tombaient malgré moi sur mes petites indiennes toujours sombres, même l'été. Comment se faisait-il que je fusse en même temps toute attendrie de les voir si fraîchement parées ?

Je tournais autour, je les aidais, cherchant dans les tiroirs, leur offrant les détails de leur toilette. Elles étaient toujours si pressées de peur de manquer l'office ! Quand les apprêts étaient finis, il leur arrivait de passer devant moi, toute petite que j'étais, de me demander mon avis par un sourire. Alors volontiers, je me serais jetée dans leurs bras, disant : « Prenez-moi. » Cet élan expirait sur mes lèvres. Je tenais d'une éducation sévère de savoir déjà me contenir et me taire.

Je les regardais partir, s'éloigner. Bientôt, elles disparaissaient au détour du chemin. Mon cœur se dégonflait, mon regret s'apaisait peu à peu. Je revenais à mes frères, ou plutôt j'allais faire un tour chez la fermière, qui songeait, elle aussi, à sa toilette. C'était une grande affaire. A la campagne, on ne se fait point belle tous les jours, bien qu'on y pense. La plus rude prend des instincts de petite-maîtresse devant son imperceptible miroir. Je considérais Marion, drapant son beau fichu rouge avec une sorte d'orgueil, non sans ménager autour de son cou la fine gaze blanche qui modérait la chaleur de son teint fortement bruni. Elle avait commencé par donner un bon quart d'heure à l'ajustement du corsage, lissant, pressant des deux mains ses hanches trop fortes, à son gré, sous les plis lourds et serrés du jupon de serge. Venait la coiffe. Faite souvent de tulle, elle eût été gracieuse et légère sans la lourde carapace qui lui servait d'appui. Qu'il était difficile de la mettre à sa place! Comment savoir si la crête de dentelle vivement retroussée par derrière laisse voir tout ce qu'on veut de la beauté, de l'épaisseur du chignon?... Quelles poses, quelles ondulations de tête, quelle

manœuvre habile, quel coup d'œil ardent, furtif, rapide, ou longuement contemplatif, pour saisir les effets selon les distances et la lumière ! Je prenais tout au vol et j'étais ébahie. Ma mère n'avait jamais trahi devant moi une telle préoccupation d'elle-même.

Enfin, l'on était contente et prête, sauf un détail, réservé, ajourné au plus tard, et qu'on eût bien voulu négliger. C'était l'emprisonnement du soulier, après l'heureuse liberté d'un pied nu toute la semaine. Dès le matin, on songeait à l'épreuve, on cherchait à l'adoucir en se mettant un peu à la gêne dans quelque chaussure abandonnée. Mais quand de cet ami qui se sentait à peine il fallait passer dans la gaîne étroite, résistante et toute neuve, quels efforts, quels soupirs ! La pauvre Marion en était plus rouge que son mouchoir. Pourtant, il n'y avait pas à hésiter.

Tous les ans chaque village avait sa fête. La veille, à travers les chemins, passait la musique rustique, les refrains enlevés, la farandole joyeuse, qui mettaient toutes les fermes en mouvement. Quand c'était notre tour, les plus beaux garçons du *Ramier*, fleurs au côté, ruban

au bras, venaient offrir à la dame du lieu le bouquet d'immortelles. Lorsque ma sœur fut grandelette, il fallut bien lui laisser danser la bourrée d'honneur avec le maître des cérémonies de ce bal de village. Elle ne se faisait point prier et j'aurais bien voulu être à sa place.

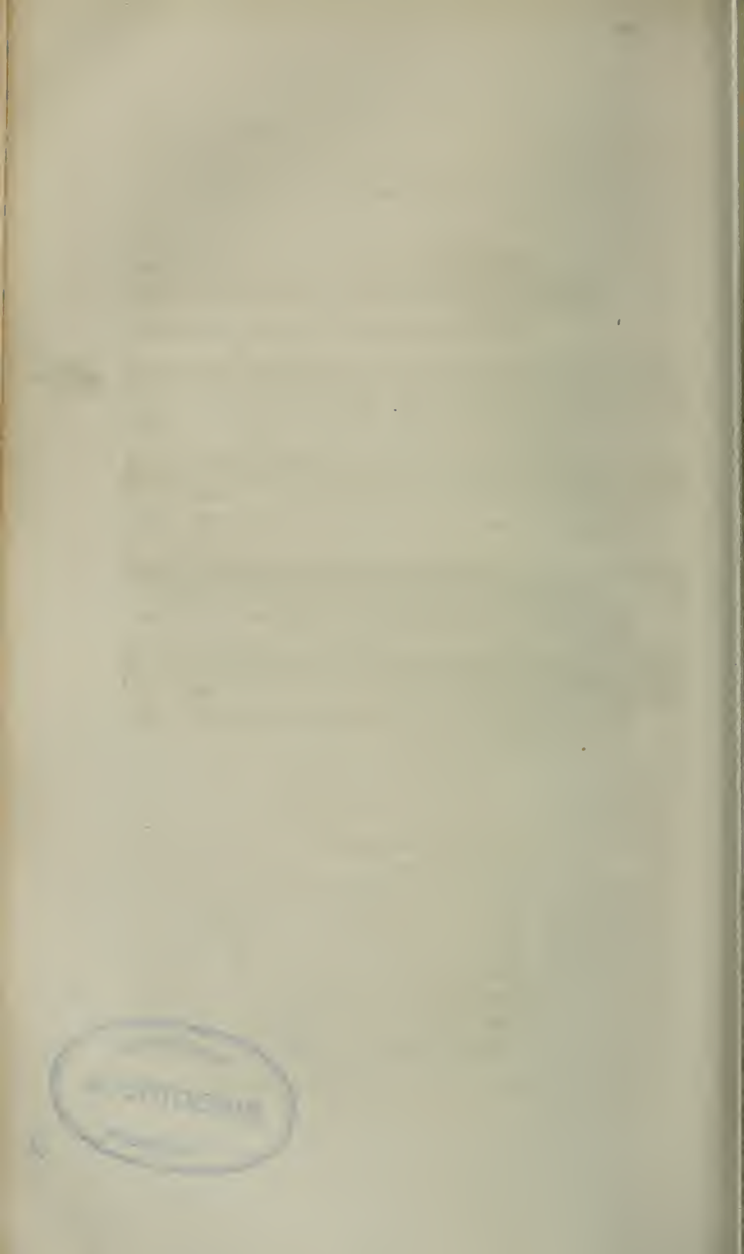
Après le prêche ou la messe, venait la danse, pour laquelle la plus sage de nos paysannes donnerait la moitié de son âme. Personne ne résiste au fifre qui entame la bourrée. Avant lui, le tambourin bat le rappel comme un chef d'armée marque le retour à l'exercice. C'est là le moment solennel et critique. Les regards s'échangent, s'interrogent ; la plus fière au départ, maintenant est inquiète. Ici l'on n'a que quinze ans, tout le cœur est au plaisir de la danse ; plus loin, on a vingt, et l'on est bien sérieuse. Quant du hautbois sort la première note, un frissonnement électrique court sur l'assemblée. On dirait une mer vivante, houleuse, pleine de sourdes rumeurs. Les voilà tous partis ! Aucune ne garde sa place ; il n'y a ni jolies, ni laides, ni bien faites, ni difformes, le tourbillon a tout emporté, et les boiteuses sautent plus haut que les autres. De loin vous voyez un grand nuage de poussière comme

LA FARANDOLE



TRADUCTION LITTÉRALE

Dansons la trompeuse!
Qui refuse, muse.
Dansons la trompeuse, ô gué!
Dansons la trompeuse
Qui refuse, muse.
Mais à toi ne te veux pas,
Parce que ne t'aime pas.
Mais à toi, te veux
Épouser si peux.



en soulève au passage un immense troupeau. Si vous avancez, au-dessus du nuage vous voyez monter et descendre des têtes humaines. Ce sont les femmes et les filles, lancées et reprises, au retour, dans les bras agiles et nerveux de leurs danseurs. Ceux qui savent le mieux pratiquer ce violent exercice sont les plus recherchés. De tous ces visages qui apparaissent et disparaissent voltigeant dans la danse, bien peu s'animent du sourire de la jeunesse et de la joie. Nous n'avons pas encore les gaietés faciles et sereines du Bordelais. Notre race a souffert des longues luttes religieuses et elle a derrière elle l'austère Aveyron. L'action est intense, rapide, mais ne semble ni un jeu, ni un amusement. On dirait plutôt un besoin impérieux que l'âme suit sans lui prêter sa grâce et son rayonnement. Ce vif élan, d'accent sauvage, impressionne même un enfant.

On le retrouve aux fêtes du mariage bruyantes plutôt que gaies, et comme une chasse à l'oiseau sous les coups de pistolet. Ces détonations alors ne nous deplaisaient pas, c'était un grand événement dans notre vie cachée, un peu uniforme. Quand, dans les soirées d'hiver, nous entendions vibrer la guimbarde comme une petite

cigale, nous jugions qu'au printemps il y aurait des épousailles. Nous allions nous informer près de Marianne.

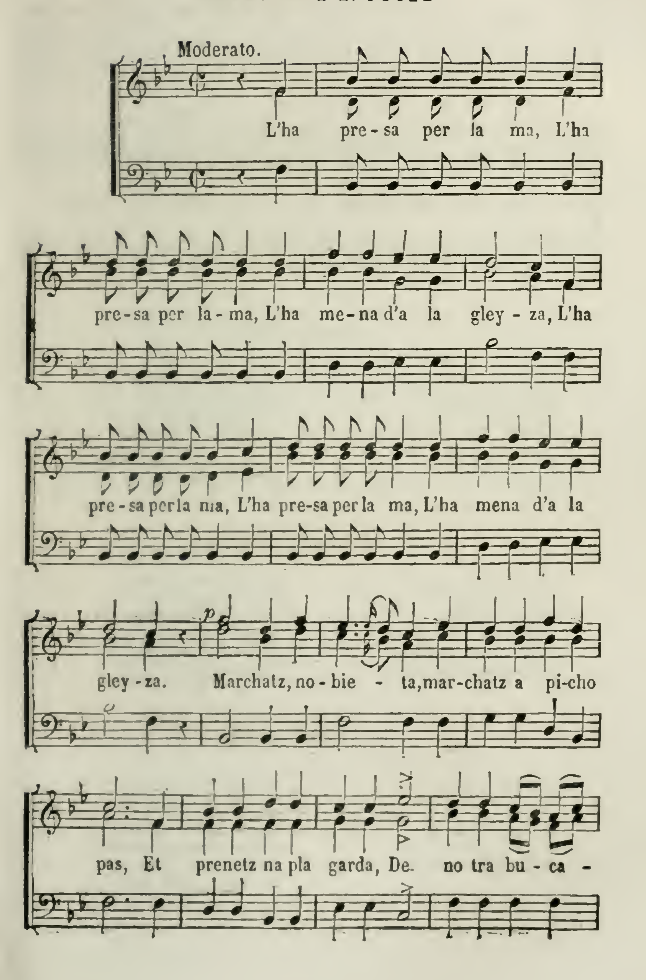
Mes frères belliqueux aimaient à voir brûler la poudre ; je préférais les chants. Ils ont même, dans l'emportement de ces réjouissances, une grâce, une noblesse inconnues dans le nord[1].

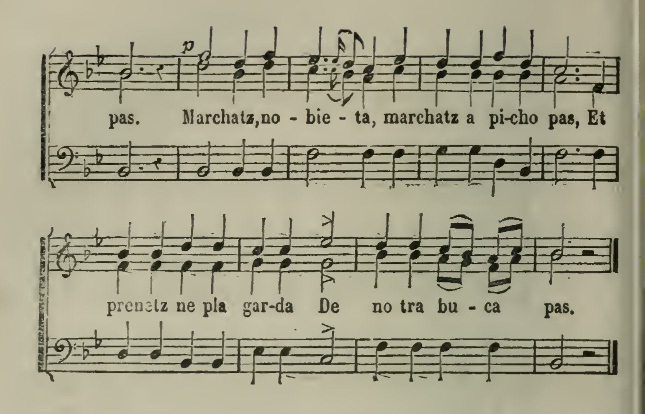
Nous n'étions pas de la noce; mais on nous permettait de regarder, d'écouter à distance, derrière la lisière d'un buisson. — Et voici ce que j'entendais :

[1] Je n'ai pu résister au plaisir de donner ce chant dans tout son effet. Il veut être chanté en chœur. On est étonné de trouver chez un peuple un peu rude ce charme d'exquise délicatesse musicale.

Ne voit-on pas la petite épousée menée légèrement au petit bout du petit doigt?

CHANT DE L'ÉPOUSÉE





PREMIER COUPLET

L'ha presa per la ma,
L'ha menad'a la gleyza. (*Bis.*)
Marchatz, nobieta,
Marchatz à picho pas,
E prenetz ne pla garda
De no trabuca pas.

L'a prise par la main,
L'a prise par la main,
L'a menée à l'église. (*Bis.*)
Marchez, petite épousée,
Marchez à petits pas,
Prenez, prenez bien garde
De ne trébucher pas.

DEUXIÈME COUPLET

L'ha presa per la ma,
L'ha menad'a la dansa. (*Bis.*)
Dansatz, nobieta,
Dansatz ab vostre Arnaut,
E prenetz ne pla garda
De ne sautar trop haut.

L'a prise par la main,
L'a prise par la main,
L'a menée à la danse. (*Bis.*)
Dansez, petite épousée,
Dansez avec Arnaud;
Prenez, prenez bien garde
De ne sauter trop haut.

TROISIÈME COUPLET

L'ha presa per la ma,
L'ha menad'a la taula. (*Bis.*)
Manjatz, nobieta,
Manjatz à picho mos,
E prenetz ne pla garda
De n'engola cap d'os.

L'a prise par la main,
L'a prise par la main,
L'a menée à la table. (*Bis.*)
Mangez, petite épousée,
Mangez à petites bouchées,
Prenez, prenez bien garde
De n'avaler point d'os, etc.

II

VISITE DE MA NOURRICE — FEUX DE LA SAINT-JEAN

VISITE DE MA NOURRICE — FEUX DE LA SAINT-JEAN

Mes quatre années de nourrice m'avaient fait la fille des bords sauvages et charmants de l'Aveyron. J'y avais puisé une séve particulière qui est restée ma nature autant que ce que j'apportais de ma race et de mes parents. Ce songe de vive enfance dans les jeux et la liberté de la campagne a été le fond de ma vie qui, effacé par moments, ce semble, revenait toujours avec l'amour de la nature, toujours renaissant et croissant, jusque au temps où, de nouveau libre, je pris les ailes de l'*Oiseau*.

Mes pauvres petits souvenirs d'heureux nourrisson, et tout cet ensemble de charmante vie rustique, se retrouvaient avec force, entiers, sans qu'il y manquât rien, dans les visites trop rares

que nous faisait ma nourrice aux grandes fêtes. C'était une bonne et solide paysanne, bien assise sur ses reins, ample de formes, de cette race excellente où les femmes supérieures aux hommes sont mieux équilibrées. — Brune, belle, avec des yeux sombres, et toujours si émue! Chaque fois, elle m'apportait, dans cette émotion même, comme un souvenir vivant de l'âme de la contrée. Rude et pauvre pays; mais qui fait le cœur si chaud, si violent, épris de son désert, des gorges profondes par lesquelles la rivière, péniblement, perce son chemin. — Les gens de Saint-Antonin pleurent encore, dit-on, quand ils perdent de vue leur rocher d'Anglar, la vieille pierre celtique qui en fait l'ornement mystérieux. Moi, mon Anglar, c'était Ardus, le coteau de ma nourrice, que de la maison de mon père je regardais bien souvent, fort reconnaissable à deux lieues par trois arbres que l'on voit de Montauban et de tous côtés.

Ma rivière n'est pas du tout une rivière comme une autre. Aujourd'hui que son mystère est percé et révélé par cette étonnante route que l'on vient de faire, l'étranger passant par dix-sept souterrains de la montagne, revoyant presque

toujours au coude des promontoires qu'il franchit, le laborieux torrent, est stupéfait des obstacles au milieu desquels il chemine. Quels efforts et que de tortures, que de combats! Il a passé pourtant. A chaque instant arrêté court, il a tourné, a usé ses barrières. Sous les grands bois, nourris de ses vapeurs, à travers une terre rougeâtre de fer, il traîne ses eaux souvent sanglantes dans les subites crues d'orage. D'antiques forges, à Bruniquel et plus haut, en tous temps y travaillèrent. Mais combien la route autrefois et presque jusqu'à nos jours était difficile, sauvage! Les trous, les cavernes où les habitants primitifs cherchaient un asile, le disent assez. Ils ne le disent pas moins ces redoutables surveillants, ces châteaux qui se dressent, surplombent à chaque angle de la rivière, comme pour couper, séparer, augmenter l'isolement naturel des gorges profondes.

———

Qu'elles étaient vives et tendres les étreintes de ma nourrice quand elle arrivait, me revoyait, me reprenait dans ses bras! — Combien sa vi-

brante voix changeait le diapason ordinaire de la maison ! Couvée, admirée, sous ce regard ardent qui visiblement me disait que j'étais belle, je reprenais assurance, je souriais, me tournais vers mon père. — M'avait-il donc trompée ?

Que de questions à la fois ! sans presque attendre les réponses. Evidemment tout cela s'était amassé six mois dans la tête et dans le cœur de cette excellente femme. Au sillon ou dans les veillées d'hiver, elle n'avait guère pensé qu'à moi.

Je lui rendais bien tout cela. Et sur ses genoux frémissants, avec une volubilité de patois égale à la sienne, je lui demandais des nouvelles de tous mes amis. — Comment se porte l'âne sur qui j'ai été tant de fois ! Comment vont la *casta* (la vache blanche), Mascaret, Lauret, ces bons bœufs qui de ma main prenaient l'herbe si doucement. Et Farou, le chien qui me léchait et que je tourmentais tant ? Mes beaux petits agneaux rouges sont-ils devenus moutons ? Je n'osais plus parler des lapins. J'avais trop de regrets [1].

[1] Un jour ma nourrice me dit d'un air mystérieux : « Mets la main dans mon panier. » Je croyais y trouver quelques fruits ; mais je sens un poil soyeux et quelque chose qui frémit. C'est

Mon désir le plus ardent et qui ne fut jamais satisfait, c'eût été, dans ces grands jours, de pouvoir suivre ma nourrice, de revenir sur mon terrain, de prendre part aux belles fêtes du village dont le confus souvenir, indécis, par cela même n'était que plus charmant.

Le moment de toute l'année où ce désir revenait le plus fort, c'était celui où la campagne est parée, où la terre a, comme on dit « toutes les herbes de la Saint-Jean. » C'est la fête entre toutes fêtes. Elle n'a jamais varié. Le soir, près de nous sur les collines, plus loin sur les mongnes, on voyait monter la flamme. Et nous,

un lapin ! Je l'enlève et me voilà courant de tous côtés pour annoncer la bonne nouvelle. Je serrais ce pauvre animal avec une joie convulsive qui faillit lui être fatale. Le vertige me troublait la tête. Je ne mangeais plus ; mon sommeil était plein de rêves pénibles ; je voyais mourir mon lapin sans pouvoir faire un pas pour le secourir... C'est qu'il était si beau mon lapin, avec son nez rose et sa fourrure lustrée comme un miroir ! Ses grandes oreilles nacrées et mobiles qu'il époussetait sans cesse, ses cabrioles pleines de fantaisies avaient, je dois l'avouer, une part de mon admiration. Dès le point du jour je m'échappais du lit de ma mère pour revoir mon favori et le porter dans quelques plants de choux. Là, il mangeait gravement ses feuilles vertes, jetant sur moi de longs regards que je trouvais pleins de tendresse ; puis se dressant sur ses pattes de derrière, il présentait au soleil son petit ventre blanc comme la

placés un peu plus bas, dans notre vallée du *Ramier*, près de l'étang, nous faisions aussi le nôtre. Nous répondions à ces flammes lointaines. Mon père nous donnait cette joie. On l'établissait sur l'aire parfaitement aplanie. — Aux herbes séchées, au fagot que le fermier apportait, nous ajoutions tout ce que nous pouvions trouver. Enfin, le maître de la maison mettait patriarcalement sur le tout le couronnement de l'édifice. Il était haut. On avait eu soin,

neige, et lissait ses belles moustaches avec une dextérité merveilleuse.

Cependant la médisance se fit jour sur son compte : on lui trouva peu de physionomie et beaucoup de gourmandise. Aujourd'hui je pourrais convenir de la chose, mais à six ans je me serais battue pour l'honneur de mon lapin. Hélas ! il n'était guère besoin de disputer avec lui. Il devait vivre si peu ! Un dimanche ma mère et ma sœur étant parties pour la ville, nous errions, nous les petits, dans l'enclos, quand une détonation se fit entendre. Un cri étrange, semblable au vagissement d'un enfant la suivit de près. Mon lapin venait d'être blessé d'un coup de feu. La malheureuse bête avait franchi la haie du verger, et le voisin n'ayant rien à faire s'était amusé à la tirer.

J'arrivai pour le voir relever sanglant... ma douleur fut telle que ne pouvant proférer une parole, j'étouffais... Sans mon père qui me reçut dans ses bras et sut par de douces paroles faire éclater mon cœur, j'aurais perdu le sentiment. Mes jambes ne me soutenaient plus... Pardonnez les larmes que me fait encore verser ce souvenir. (*L'Oiseau.*)

pour lui donner de l'importance et le faire remarquer au loin, de lui ménager en dessous un certain soubassement et comme un échafaudage.

Quelque beau que fût notre feu, je regardais souvent vers les collines, du côté de mes trois arbres, d'Ardus et de ma nourrice. Qu'une flamme brillât de ce côté, je me disais : « Oh ! les voilà ! il me semble que je vois Suzette qui souffle, les joues gonflées. »

C'était le seul moment de l'année où toute la contrée semblât reprendre une vie commune. Là-bas, sur tous ces sommets rocailleux, dans tous ces villages à mi-côte pendus comme de rudes nids, éclataient mille feux. Notre sombre Aveyron, illuminé tout à coup, voyait par de soudaines échappées couler Tarn et Tescou ensemble, la grande et joyeuse Garonne. Ce jour-là, ils s'entendaient tous, et par les feux se saluaient.

Notre vallon, notre humble petit Ramier, voyait assez bien cet ensemble, étant dans l'aimable position intermédiaire où les hautes collines finissent, où la grande plaine que les Pyrénées elles-mêmes ne bornent que comme un nuage, va s'étendre et s'épanouir.

Mes frères, avec zèle, ardeur, ne laissaient pas notre feu, devant les feux du voisinage, défaillir, s'humilier. Ils l'avivaient, le fermier aidant, par la fourche, qui l'attisait, le soulevait, le réveillait. Alors on le voyait étinceler, jeter au vent sa braise, pétiller et danser. Nous aussi, nous dansions autour. Enfin, quand il avait donné son plus grand éclat, son bouquet, les garçons mettaient leur joie, leur gloire, à sauter par-dessus, à braver cet adversaire peu dangereux.

Le jour dès longtemps avait fui. Notre jour, notre feu, qui avait succédé, pâlissait, s'éteignait. Au loin, ce n'étaient que mourantes lueurs. Les chants, les rires avaient cessé autour de nous. Les foules s'étaient dispersées, on entendait se fermer les portes, la campagne redevenait silencieuse. Nous nous serions sentis un peu troublés de ces grandes ombres, si dans les buissons nous n'eussions vu la timide luciole allumer sa petite lampe et faire aussi son petit feu de la Saint-Jean.

III

LE DIMANCHE

III

LE DIMANCHE

Mon père n'était jamais plus gai que quand une petite pluie, venant le matin du dimanche, empêchait ma mère et ma sœur d'aller à la ville pour la grand'messe. Il sentait d'instinct, sans le dire et sans se le dire peut-être bien expressément à lui-même, que le contraste du monde, du bruit, des distractions vaines, s'il désennuie pour un moment un jeune esprit curieux, fait qu'il s'ennuie plus au retour, trouve monotone l'égalité de la vie solitaire. Cependant, après ce long jour d'une semaine donnée sans trêve au travail, ne fallait-il pas respirer, revoir ses amies? Ma mère même, ainsi que ma sœur, n'était pas fâchée de rentrer pour quelques heures dans le monde, et nous, nous n'en pleurions pas.

Mon père, résigné en philosophe, se mettait à sa table, réglait d'abord les comptes de la ferme. Puis, il prenait quelque livre et se délassait dans sa bibliothèque. Il aimait ce recueillement. Mais moi aussi j'aimais les livres, du moins à les manier. De temps en temps il fallait bien qu'ils eussent leur toilette. Ils étaient tous bien reliés, en belle peau de nuances différentes, la tranche bigarrée, et les coins de parchemin pour n'être pas écornés. Je les époussetais, les essuyais, les embrassais, avant de les rendre à mon père, qui les remettait en ordre. Je n'étais plus l'enfant timide de la veille. Bien cambrée, la tête vivement rejetée en arrière pour mieux équilibrer mes forces, j'arrivais devant lui, mes petits bras pleins, disant : « L'Encyclopédie, M. de Voltaire, M. Jean-Jacques, M. de Mably. » La première fois que j'avais manié ces messieurs, ma curiosité s'étant éveillée, je fis cette demande : « Papa, tous ces gens-là sont-ils intéressants pour une petite fille? — A coup sûr non! » me répondit mon père. « C'est bon pour les vieux comme moi, et encore... » Là-dessus, je respectai la grande bibliothèque, et laissai les *Philosophiques*, comme

je les appelais, dormir en paix dans leurs rayons. Toutefois je continuai de les aimer pour ressembler à mon père.

Cette fête de déménagement et ce branle-bas général se faisait à nous deux. Le plus souvent mes frères s'échappaient du côté du voisin, pas toujours pour la bonne cause. A vrai dire, leur malice ne s'exerçait de bon cœur que sur le voisin le plus proche, sur M. B..., retraité des domaines, qui ayant l'esprit plein des lois, de la chicane, en eût fait sans cesse à mon père rien que pour s'occuper. — D'abord on avait cédé pour vivre en paix, mais il fallut se raviser, et prendre des arbitres. De quinzaine en quinzaine on voyait partir le voisin pour la ville. Les malins de l'interpeller. « Où allez-vous donc, monsieur B...? — Je vais faire une petite enquête contre M. Mialaret. » Juste à ce moment mes frères passaient la haie mitoyenne et s'en allaient lui jouer quelque nouveau tour. Une fois ils eurent l'idée de combler son puits. Heureusement le temps leur manqua; mais ils y mirent tant de pierres qu'elles firent remonter fortement les eaux. Le père B..., au retour, s'avisant de regarder, crut au miracle; il ne quittait pas les bords de son

puits, disant de minute en minute : « La source monte. » — Le lendemain autre miracle, la source était tarie.

Ces procès qu'il intentait à mon père et que toujours il perdait, faisaient notre bonheur. Le jour où les experts devaient venir, il ne fallait pas songer à la classe. Mon père endossait son ample redingote et tous nous mettions nos beaux habits. On portait les tables de l'étude sur le terrain pour lever les plans,et dans une digne tenue, nous voyons venir les juges. La scène était vraiment plaisante. M. B... arrivait de son côté le visage allumé; ses petits yeux gris percés en vrille dardaient la flamme sur mon père, qui soutenait l'assaut de son inimitable sourire. L'avantage était tout pour lui. Tandis que l'agresseur, peu maître de son émotion, s'échappait en propos incohérents, mon père, calme et doux, d'une parole lucide, souvent bien spirituelle, expliquait la maladie de son voisin et d'avance demandait pour lui l'indulgence des juges. La nuit seule finissait le spectacle. Les experts malgré eux s'arrêtaient chez nous, au désespoir du plaignant.

Du reste, rien de bien sérieux dans ces querelles. Tandis que M. B... se croyait notre irré-

conciliable ennemi, sa fille, femme charmante, recherchait pour elle et ses enfants notre société. Elle profitait des absences de son père, de ses *petites enquêtes*, pour s'échapper, nous amener sa famille.

Dans les courses moins téméraires de mes frères, j'étais des leurs. Ils furetaient les buissons, cueillaient la mûre, la noisette, la nèfle, à l'arrière-saison. Point de haie qui leur fît obstacle. Ils savaient se glisser partout, sans rien laisser de leurs habits ni se déchirer eux-mêmes. Je n'avais pas tant de chance; mes vêtements flottants, mes cheveux bouclés, toujours libres, donnaient forte prise. Plus d'une fois j'offris l'image du pauvre Absalon dont j'apprenais l'histoire. Mais là n'était pas mon souci, ma robe m'était plus chère. J'avançais lentement sous les pas de mes frères, qui me frayaient la voie. Le moindre arrêt dans le fourré me faisait frissonner. Pourquoi la ronce fut-elle si souvent sans pitié? Quand je sentais l'étoffe céder, s'arracher, quelle palpitation de cœur!.. Adieu les

nèfles et le plaisir, adieu les rires! J'essayais la reprise à travers les larmes. Dieu! si ma mère allait se montrer!...

Le plus grand bonheur de mes frères et leur œuvre capitale était de faire et d'habiller le surveillant du jardin, le menaçant homme de paille qui devait défendre les semences et les fruits. Ma mère en avait livré les principaux matériaux, vieux pantalons, chapeau, blouse. Mon père n'y contredisait pas. Il prohibait la chasse, mais nullement la défense légitime contre les petits maraudeurs. Ils n'avaient crainte ni honte. Ils savaient parfaitement que le gros fusil de mon père reposait dans son alcôve, à demi rouillé, que la maison et l'enclos étaient le pays de la paix. Ils en usaient, abusaient. Les arbres étaient pleins de nids.

Donc, on plantait le gardien. Sur deux bonnes jambes, nourries de grosses pailles, il campait fièrement. De cervelle, il n'en avait guère. Le foin de la prairie broyé, assoupli, meublait sa pauvre tête. Pour les bras, je soupçonne fort mes frères d'avoir volé mes petits procédés. On pouvait les mouvoir, les diriger, les ramener sur eux-mêmes, mettre l'homme au repos appuyé sur

sa bêche. C'était la pose favorite de Jean, notre jardinier. Le cou maigre, un peu désarticulé, rendait la tête branlante au moindre vent. Selon qu'il portait, elle s'inclinait en avant, saluait, approuvait messieurs les voleurs, ou bien, allant de droite à gauche et de gauche à droite, elle leur déniait le droit de prendre notre grain. Si le vent soufflait au visage, la pose devenait dramatique. La perruque d'étoupe blonde se soulevait toute droite. Elle semblait s'indigner de tant d'audace. La physionomie était toujours trouble et colère, les yeux démesurément agrandis, pleins de visions; la bouche ouverte, béante, noire en dedans, un vrai gouffre. Il n'était pas sûr qu'il n'en sortît parfois de sourds grondements. Pour tout dire, si mes frères n'avaient pas été les créateurs de leur mannequin, le soir surtout, sa rencontre les eût un peu saisis. Quand le gardien terrible était posé de manière à produire les plus grands effets, on se cachait pour observer ce qu'allaient faire les oiseaux. Ils n'avaient garde d'approcher. Ils observaient, se tenaient à distance le reste du jour.

Le rouge-gorge est de tous les oiseaux, avec le merle, le premier levé. Le jour point à peine qu'il

chante déjà la lumière. Il n'avait que faire des semences, n'y touchait. Mais toute nouveauté l'inquiète. Vous l'aurez bien des fois rencontré dans les buissons venant presque sous votre main, pour mieux vous considérer de ses grands yeux doux, fiers, quelque peu sauvages. Le mannequin l'intriguait, le faisait *pétiller*. Sautillant de branche en branche, il arrivait tout près, tirait ses révérences. Dans le calme du matin, notre homme immobile semblait plutôt pacifique. Le visage seul restait farouche. Le rouge-gorge, curieux autant que brave, n'y tenait pas, quittait son observatoire, piquait droit sur l'ennemi, se plantait sur sa tête, et, vainqueur, redoublait ses *pétillements*. Quelle humiliation pour le bonhomme! Mon père, aussitôt levé que le rouge-gorge, assistait à la scène. Les moineaux demi-éveillés, voyaient aussi la chose du haut de leur tour, jugeaient la situation, s'enhardissaient. Le plus pressé de la faim matinale se risquait, prenait au vol un charançon exilé de sa graine. Voilà les autres bien près d'être rassurés. Avant la fin du jour, tous ont ri du fantôme. Le moineau audacieux, intelligent, n'est pas sans voir que la perruque ferait pour le nid un excellent sommier. Là-dessus, de tirer,

d'arracher vaillamment. Un autre couple fit mieux, il avisa la bouche, entra dedans, se tourna et retourna, trouva la place bonne, y resta. Sans nos curiosités indiscrètes, toute une famille y naissait.

Mon père riait, nous aussi, bien qu'un peu décontenancés, de voir rouge-gorge et moineaux braver les jeunes maîtres du champ.

Pour relever nos courages, ranimer le jeu et la joie, mon père proposait la dînette, suprême bonheur de l'enfance. Si ma mère surtout devait s'attarder, il était permis de faire les choses en règle, et je me rappelle avoir servi des soupes qui demandaient pour être appréciées toute l'intrépidité de nos jeunes estomacs. Mes frères donnaient quelquefois, et sans préparation, la plus belle pièce du festin. Dès la veille ils s'étaient mis en règle ; le plus leste s'était glissé à l'office, nous avait pourvus.

Parfois mon père nous passait le café, dont il vivait sur la fin de sa vie. C'était le comble de la

faveur. Nous recevions ce don pieusement et nous buvions à petites gorgées pour faire durer la jouissance. Lui veillait la route, un peu inquiet de nous avoir livré les ustensiles du ménage. Dès qu'il voyait deux points à l'horizon, il donnait le signal de la retraite et nous faisait plier la nappe. Nous ne languissions pas sur la chose. Ma mère était encore loin que nous étions tous rangés sur le seuil de la porte pour lui faire accueil. Elle ne se doutait jamais de rien.

Délicieuses faiblesses du meilleur des pères! Jamais nous n'en abusâmes. Mais qu'elles nous attachaient à lui!

IV

LE DIMANCHE SOLITAIRE

IV

LE DIMANCHE SOLITAIRE

Je dois dire que les jours de grande liberté, c'étaient les longs dimanches où ma mère et ma sœur, avec mon frère aîné, retenus par nos parents ou les offices du soir, restaient et couchaient à la ville. Ce jour entier, et cette nuit, suivie encore d'une bonne matinée, s'allongeaient pour moi dans une perspective infinie. Mon père, qui avait quelque peine à les voir partir, après, semblait pourtant en vacances. Il était plus à l'aise dans ses indulgences pour nous.

Ces dimanches me faisaient une tout autre impression, et d'abord comme d'un recueillement doux, un peu triste, par le silence de

la campagne. Dans ces jours de fête, il n'y avait plus personne à la ferme ni autour. Dès midi, les chemins se couvraient d'un flot vivant qui s'écoulait vers la ville pour ne remonter que le soir. Bientôt, il ne restait plus que nous aux champs, et les petits oiseaux. Mon frère aîné, suivi, admiré, n'était plus là non plus pour animer nos jeux. Dans notre vie, en tout, ce calme mettait la sourdine.

Après le déjeuner de dix heures, mon père nous faisait lire quelques prières pour tenir lieu d'office, ou quelques psaumes dans les deux langues, en français, en latin. Nous aimions fort l'ampleur, la sonorité du latin, plus en rapport d'ailleurs avec notre langue des campagnes du midi. Chacun de nous avait son tour, son dimanche pour prier. Presque toujours, pour mieux officier, il partait d'un ton élevé, mais baissait peu à peu, et parfois arrivait à une pénétrante onction. Jamais cœurs d'enfants n'allèrent plus simplement, plus vivement à Dieu.

Après la prière, à loisir, libre maîtresse du jardin, j'allais, venais, comme une dame, pendant que mes frères s'amusaient. Je jouissais de tout,

je reprenais possession, par l'âme et le regard, de mes amies, ces fragiles plantes qui me semblaient de toutes petites demoiselles de mon âge ou plus jeunes. Je les retrouvais à la même place, calmes, modestes, peu bruyantes, ne bougeant guère qu'au vent. — Mais elles avaient aussi leurs jours de tristesse. Beaucoup, si le ciel était sombre, restaient penchées, ne s'ouvraient pas. Je n'avais, pour me faire toujours fête, qu'une fleurette d'un bleu céleste, la petite véronique qui vit penchée au bord des puits.

Même par un beau soleil toutes ne se levaient pas à la même heure. Il y en avait qui semblaient comme appesanties de sommeil et de rosée. Quand elles songeaient à me regarder de leurs corolles entr'ouvertes, ma journée était avancée.

J'avais envie de me parer, ainsi que ma mère, de mettre un bouquet à ma ceinture, mais je n'avais pas le courage de toucher à ces chères petites princesses, je m'en allais dans la prairie cueillir des pâquerettes. Elles formaient des guirlandes, se tournaient en bracelets, faisaient de jolis diadèmes. Au soir, se croyant toujours

dans leur pré, elles se refermaient et s'endormaient.

Je ne tardais guère à retourner près de mon père. J'aimais à me trouver ainsi seule avec lui, à me blottir dans un petit coin, à le regarder tout à mon aise sans qu'il me vît. Si je sentais ses yeux tomber sur moi, j'étais émue, je m'échappais.

Sans savoir comment, je me trouvais au bout des allées du verger, à l'entrée de notre petit bois. Il n'était pas bien vaste, mais ombreux et recueilli. Le bois était de chênes qui souffraient dessous quelques arbres à fruits. La lumière y était douce, claire sur les bords. Le centre seul demeurait sombre. Un carré de charmille l'occupait : nul accès qu'une arcade fort basse, taillée dans les rameaux. Faute d'air, de clarté, l'herbe n'y poussait guère. Ces charmilles, cherchant le jour, avaient monté. Elles faisaient une haute ceinture à un petit tertre de terre, évidemment la tombe du propriétaire d'autrefois. De ce tertre, un pin s'élançait, épanouis-

sant vers le ciel sa tête légère que le moindre souffle agitait. A ce bruit, la charmille d'en bas accordait ses murmures. Autour, les chênes restaient silencieux.

Je pénétrais sous l'arcade, le cœur un peu serré, je regardais et j'ouvrais de grands yeux. Rien ne bougeait. En retenant ma respiration, je sortais, me sentais plus rassurée au milieu des petits tertres couverts de roses qui entouraient la charmille. Le va-et-vient des feuilles, alternant le soleil et l'ombre, animait la lisière du bois, y répandait une image de vie. Des fleurs des champs s'associaient aux rosiers, paraient les tombes. Les petits Compagnons roses (les *lychnys*) y venaient en fleurs lâches, qu'on dirait déchirées, mais de si fraîche couleur! Une autre fleur, en long épi, d'un bleu vif où se découpe une fine lèvre blanche (*Polygala*) semblait en demi-deuil. Mais le vrai deuil était dans ces petites urnes que penche vers la terre le sombre Muscari, où le ciel semble avoir doublé la profondeur de son azur. Il attire et retient par sa pénétrante odeur de fruit, tenace autant qu'un souvenir.

Ces trois fleurs s'obstinaient à ne venir que là.

Leur fidélité à ces tombes nous avait fait songer que ce pouvait bien être les morts qui les faisaient pousser, et que leur âme s'échappait, se mêlait à leurs odeurs. — Mon père nous laissait dire, préférant cette croyance enfantine à de sombres terreurs.

Mais la journée s'avance, le soleil, déjà tourné vers les Pyrénées, ne regarde plus la maison. Je n'oublie pas l'heure du repas. Je veux montrer à mon père que sa fille est vaillante, adroite beaucoup plus qu'il ne croit.

Et, après tout, petite ou non, ne suis-je pas ici la seule femme? Notre rustique Jeanneton a bien plus l'air d'un homme. Je ne demande rien, je ne commande pas ; elle rirait. Mais j'agis vivement. Nul que moi ne cueille les pois, ne les écosse encore. Nul ne coupe les légumes. Je n'ose mettre encore la main à la cuisine pour les grands plats. Mais un tout petit doit passer par mes mains, quoi que la bonne en dise; les deux œufs qui suf-

fisent au dîner de mon père, avec son riz tout simple, à la créole. Je sais les cuire à point.

Tout est prêt, et mon père me dit : « Princesse, allons, fais les honneurs. » Il sourit en voyant que mes cheveux, qui souvent volent au vent, aujourd'hui plus dociles, lissés (par un chardon) me donnent l'air d'une demoiselle. Les carafes brillantes, l'argenterie (en grand secret) frottée, passée au blanc, témoignent de ma prévoyance. Je siége sérieuse. Sur l'ordre de mon père, je distribue les parts en grande équité. Mes frères, non sans admiration, voient arriver la salade couronnée de fleurs. Au dessert, abricots, cerises et figues, étagées sur des feuilles de vigne, font une entrée solennelle. Moi seule je ne dis rien, je regarde mon père. Il rit... Mon triomphe est complet !

Dans une autre saison, à la Toussaint, à Noël, quand ma mère ne pouvait revenir, mon père le soir nous donnait la surprise, en fouillant le foyer, d'y trouver des marrons. — On jouait. Les vainqueurs, payés en cette monnaie, régalaient l'assemblée de leurs largesses. Bientôt sonnaient huit heures, le couvre-feu et le coucher. La dame de sept ans avait fini son règne, redevenait en-

fant. En se frottant les yeux, elle allait d'un pas mal assuré, et (Zizi dans les bras), s'enfonçait bien couverte par le soin maternel du père qui la bordait et derrière et devant, chaudement, contre les vents d'hiver.

V

MA TOILETTE

V

MA TOILETTE

A huit ans, j'étais encore comme Robinson dans son île, timide, une petite sauvage. Au moindre survenant, je ressemblais à mon gros chat fourré, qui de sa vie n'ayant vu que ses champs et ses bois, se troublait, se mettait en garde. Je l'imitais, j'allais me blottir dans quelque coin, un peu hérissée.

Lorsqu'arrivait de la ville tout un essaim de grandes pensionnaires pour faire fête à ma sœur, je ne sentais que trop mes désavantages. Les demoiselles des villes sont des dames en naissant. Je n'avais ni leur babil facile, ni leur familiarité dégagée, et cet aplomb que donne l'assurance d'être partout adorée, l'étant si fort chez soi. — Du fond

de la charmille qui me cachait, je les voyais aller, venir, et dans quelle admiration naïve! Mises à ravir, elles semblaient n'avoir aucun souci de leur toilette. La robe de soie, violette l'hiver, rose l'été, se prodiguait sur les gazons, à travers les allées, sans la moindre prudence. Cela me confondait. Ainsi parée, je serais restée comme une sainte en sa châsse, n'osant bouger, dans une contemplation émue de moi-même.

Avoir de si belles choses et l'oublier, quelle supériorité! je le croyais du moins. Volontiers j'aurais pleuré d'être si petite fille et de ne pouvoir mettre sans trouble un bout de ruban dans mes cheveux.

Belles toilettes qui leur donniez la grâce, l'esprit, la parole gazouillante, je n'ai pas à vous regretter! si je n'eus ni les atours, ni les airs de déesse de ces brillantes poupées, je fus nymphe en mon bocage et quelque chose m'en est resté.

Les amies de ma mère m'auraient plus facilement apprivoisée. Leur présence ne changeait rien

à notre vie; elle y mêlait quelque douceur. Il y avait plus d'indulgence pour la leçon mal apprise, moins de réprimande pour la tâche inachevée. Ces dames venaient, attirées par la fraîcheur de nos ombrages, le repos de notre paisible retraite. Elles aimaient ma mère, leur fille par les années. — Mon père leur plaisait fort. Sa parole animée, son beau regard les tenaient sous le charme. La causerie ne pouvait finir. L'heure de la classe était ajournée. Nous leur devions (pour quelques jours du moins) de vivre dans le monde de la Grâce.

Nous avions dépassé le premier printemps, car l'aubépine ne blanchissait plus les buissons, et les roses commençaient à fleurir.

Nous allions vers le temps des fêtes. La plus belle, la Fête-Dieu, approchait. Ma sœur, fort invitée, caressée de ses cousines, devait à cette occasion passer plusieurs jours à la ville. Sa robe blanche, prête déjà, et sa couronne bien des fois essayée devant le miroir, reposaient dans une

jolie corbeille faite de mousseline et de dentelle. A l'ordinaire, elle partait la veille de ce grand jour. Presque à l'aube, nous allions effeuiller pour elle, sous la rosée, nos plus belles fleurs. Elle m'avait montré comment elle les jetait devant elle à la procession. Quand sa main mal assurée répandait sur sa tête cette pluie de roses, je la trouvais dessous si charmante que d'émotion je me jetais dans ses bras.

A cette époque, j'entendis une des amies de ma mère lui dire : « Vous ne pouvez la laisser ainsi, sans lui donner jamais aucun plaisir. Voyons, achetez-lui sa robe. Il lui faut si peu. » Elle ne résista pas. Au dimanche suivant, bien qu'elle dissimulât, j'aperçus le petit paquet et me sentis bien joyeuse. Pourtant je ne fus pas de la fête.

Mon père, me voyant immobile, les yeux humides, comprit tout, mit ma main dans la sienne, m'emmena dans la chambre de ma mère, ouvrit l'armoire et me fit voir ma robe. Elle était d'un rose pâle avec des petites fleurs d'un rose plus vif. Je me vis métamorphosée, le sourire me revint.

« Sois tranquille, ma *princesse*, dès que les couturières seront moins pressées, nous les fe-

rons venir exprès pour toi, et je te conduirai moi-même à la ville. — Mais, papa, lui dis-je, il n'y aura plus de procession. Si j'y allais dimanche? c'est encore la Fête-Dieu. Faites venir Guillemette et décidez maman à me prendre avec elle. » Mon pauvre père n'y pouvait rien. Je dus attendre.

Elle fut enfin tirée de sa cachette, cette robe tant désirée! Je la vis tailler, je la vis bâtir; j'allais être belle. Au matin, à l'arrivée de Guillemette, on me fit poser pour prendre mes mesures. Tous les yeux étaient sur moi. Je pâlissais, je rougissais, j'aurais presque demandé grâce de mon bonheur. Ma mère le vit bien, en eut du trouble, le trahit, disant avec une brusquerie voulue : « Tiens! mais voilà qu'elle devient jolie. » Ce n'était qu'un éclair. Mon heure n'était pas encore venue. Ce rose m'écrasait. Fort amie du soleil, toujours brouillée avec mon chapeau de paille, l'été me dorait si vivement qu'il eût fallu à mon visage une tout autre couleur. Mais comment croire alors qu'une si jolie robe n'était pas faite pour m'embellir?

Elle s'acheva et sans profit. Que de choses manquaient encore! Mon chapeau n'était qu'en projet, mes souliers chez le cordonnier. Du col et

des manchettes il n'était pas question. Ma robe fut précieusement enfermée, et chaque semaine d'attente fut une semaine de déception.

Ainsi j'appris la patience.

VI

L'AUTOMNE — L'ÉGLISE

VI

L'AUTOMNE — L'ÉGLISE

Les filles appartiennent à leur mère. Je ne pouvais suivre mes goûts, ni la tendance de mon cœur, qui m'auraient portée beaucoup plus à travailler avec mon père. Je le voyais constamment lire. Levé toujours avant quatre heures, il faisait, prenait son café, puis lisait, songeait, écrivait. Lui qui avait tant voyagé, tant vu, tant étudié, qui sûrement savait tout, il ne cessait pourtant d'apprendre. Exemple tout-puissant pour stimuler mon esprit.

J'avais déjà un petit fond d'étude très-attachant. Pour l'histoire, mon Grégoire de Tours abrégé par Lamé-Fleury. Je n'allais pas encore bien loin. Sans me lasser jamais, je reprenais les

mêmes récits, étudiant et redisant à mon père les malheurs des enfants de Clodomir, la fin tragique de Brunehaut. Je la pleurais; je détestais Frédégonde. J'étais pour les vaillants maires contre les rois fainéants. Je voyais les ennemis Ebroïn et Léger, tous les deux, mangeant le pain du monastère. Aux jours d'orage, il me semblait entendre sonner la cloche de Luxeuil.

Ma petite géographie trompait mon immobilité. Je ne pouvais bien l'apprendre que dans le mouvement. On me laissait aller sur la terrasse. Je me figurais que j'étais en voyage. Je m'en allais au pays de ma mère, sur le grand fleuve du Mississipi. J'aimais encore mieux aborder dans l'île où mon père, si jeune, avait tant souffert.

Le latin me donnait bien du mal; mais pour savoir les histoires touchantes de Joseph, de Ruth et de Tobie, j'y travaillais en conscience.

Le soir, je ne me séparais guère d'un petit livre réservé pour mes lectures. Un père prenait ses fils par la main, les menait sur une montagne, et, dans l'ombre, la nuit déjà fermée, leur nommait chaque étoile qui fait au ciel un diamant. A l'heure où les enfants ont peur de l'obscurité,

il les détachait de la terre et leur montrait la vie, la lumière qui s'éveillaient là-haut. Il leur disait que ces points brillants qui nous semblent des regards, sont des mondes resplendissants où nous irons sans doute. Je savais les leçons par cœur, et j'y revenais toujours comme sur une chose nouvelle. Quand, à la clarté de la lune, je m'efforçais de lire encore mon livre du ciel, je me sentais tout émue de cet infini d'inconnu, et mon petit cœur battait de certaine joie mystérieuse.

Quel chagrin quand il fallait quitter tout cela pour coudre toujours ! Les surjets, les piqûres, ajoutées aux ourlets, ne laissaient pas d'être monotones. Pour mériter le désiré voyage, j'aurais aimé bien plus d'autres travaux, un peu de ménage rustique. Mais la propriété réservée était plutôt d'agrément. Presque rien à faire. Tout au plus un peu de ratissage des allées à la chute des feuilles. Les malheurs qui plus tard exigèrent notre activité n'étaient pas arrivés encore. Le verger nous versait ses fruits. Tous y prenaient. Ma mère mettait quelque orgueil à distribuer aux amis. Les fermiers par mégarde heurtaient les arbres et ramassaient.

L'été passa, long, triste, vide. Dans les mo-

ments où j'étais oubliée, où ma mère était occupée, je m'en allais travailler seule dans quelque coin ignoré du logis dont ma sœur n'eût pas encore pris possession. Il me fallait bien peu de place. Le moindre abri me suffisait, pourvu que j'y trouvasse du silence et de l'ombre. Grande hardiesse de quitter ainsi la chambre de travail. Mais cette petite liberté me semblait si douce! Je m'abandonnais, j'oubliais. Que ferais-je de la liberté, quand je serais grande et maîtresse de moi? Je ne le savais trop, à vrai dire. J'imaginais cent choses dont la moitié n'était pas pour ce monde. Il se mêlait à mes rêves je ne sais quelles visions, quels désirs qui sont d'une autre destinée.

Quand je revenais au présent, je n'étais pas plus habile. Que faire dans la solitude pour en jouir davantage? J'étais seule, il eût fallu être deux. O ma chère poupée de chiffon, pourquoi ne pouvions-nous recommencer encore nos silencieux tête-à-tête! Si tu n'avais pu m'aimer, moi je t'aurais chérie... Mais, malgré mes regrets, elle était d'un autre âge et je n'aurais pu la refaire.

L'automne vint, jaunissant les feuilles des bois. Octobre nous donne un délicieux moment de halte avant les grandes pluies et les tempêtes de l'équinoxe.

Je suis née dans ce mois de beauté mélancolique, et mon père lui-même touchait à son automne quand je vins au monde. C'est peut-être ce qui me l'a fait chérir.

Le 19, jour anniversaire de ma naissance, ma mère me fit asseoir près d'elle, m'arrangea mes cheveux. Pas un mot de ses projets, mais la chose parlait assez d'elle-même. C'était samedi. Le lendemain, dimanche, on allait à la ville.

Une seule chose troublait ma joie. Le côté de Bordeaux, d'où nous vient la pluie, se chargeait lourdement. Vingt fois je montais sur le petit mur pour voir si le soleil couchant ne ferait pas dans cet orage une victorieuse éclaircie. Vingt fois je courus à la ferme, consulter, chercher quelque espoir. Jean secouait la tête, et le soleil maussade s'en allait tristement sans dire adieu. Les nuages restèrent noirs, menaçants. L'ombre du soir finit par tout envelopper. J'aurais voulu veiller et savoir ce que ferait le ciel dans cette

longue nuit. Je luttai d'abord, puis le sommeil l'emporta. Éveillée de bonne heure, je crus entendre pleuvoir. C'était le bruit que fait le sang dans la tête quand on est agité.

Au petit jour me voilà sur le qui-vive, attendant mon père, notre devin et notre augure. Ce cher papa était malicieux, surtout pour le dimanche, où il eût voulu nous garder. Il ne fit qu'entr'ouvrir la porte et dit d'un ton moitié chagrin, moitié plaisant : « Chère miss! superbe temps pour les canards! » Ce qui signifie en tout pays que la pluie tombe nourrie, sans trêve, en vrai déluge. N'était-ce pas à me désespérer? De plus forts en auraient pleuré. Si je perdais cette dernière occasion, adieu la ville, et pour longtemps. Les robes roses ne sont faites ni pour la pluie ni pour l'hiver.

Je n'y pus tenir, je me glissai du lit sans plus de bruit qu'une ombre, et marchant sur la pointe de mes petits pieds nus, j'allai voir furtivement s'il n'y avait pas moyen d'espérer encore. Ravissante surprise! les nuages légers laissaient voir un ciel bleu qui jamais ne me sembla plus beau; le coteau du Tigné rougissait sous la vigne d'automne et sous l'aurore, c'était un enchantement.

Je faillis éclater, m'écrier... Mais je fus plus prudente, je revins me plonger sous mes couvertures, bien sûre de mon voyage, puisque le ciel était pour moi.

A huit heures commença ma toilette, celle de tout le monde étant achevée. Ma mère en eut l'honneur; elle me mit elle-même mes bas à jour, mes souliers de maroquin dont les rubans noirs, croisés sur mon pied, faisaient ressortir la blancheur de mon bas. Tout en m'habillant, elle s'échappait en observations qui n'étaient pas pour me donner de l'orgueil. Les mères sont parfois bien exigeantes. Je croyais plus volontiers mon miroir; je m'y voyais fraîche et bouffante, et pas du tout si laide.

Le chapeau seul me gâtait la fête. On l'avait choisi pour durer. Je me sentais ensevelie du cou et des épaules sous ses larges bords. Si j'avais pu aller nu-tête, j'aurais valu bien davantage; mes cheveux bouclés, mon ruban rose noué sur l'oreille, étaient assurément le plus beau de ma toilette. N'importe, j'étais heureuse; mes pieds ne touchaient pas la terre. On se hâta, il fallait arriver avant dix heures. Je fis bravement ma demi-lieue. A l'entrée dans les faubourgs, je

crus faire sensation, ce qui nuisit à ma simplicité. J'en portai la peine; les grandes personnes passèrent sans me voir, les petites filles rirent sous cape de mon vaste chapeau.

D'abord la messe. Pour la première fois je voyais une église. Celle-ci n'était pas faite pour me frapper; ni air, ni espace alentour; rien qui donnât l'idée d'un monument. Pauvre petite église, autrefois du collége, elle s'y appuyait et semblait sa chapelle. Perdue au fond d'une rue étroite et sombre, elle était déshonorée par de laides et vieilles maisons. Point de sculpture, point de portiques; pas le moindre saint de pierre pour en garder l'entrée, pas même une petite tour pour abriter la cloche. Au fronton du portail, elle sonnait triste et monotone. Ce n'était pas le timbre argentin et léger de la petite cloche du village qui, de son vallon, montait jusqu'à nous. Mais c'était l'église où mon père enfant avait prié, pleuré. Son éducation fut si amère! Pour moi le lieu était deux fois saint et d'avance transfiguré.

Quand nous entrâmes, la messe était commencée, les chants remplissaient l'église, les instruments de cuivre en ébranlaient la voûte.

Je fus saisie de cette vibration puissante, et je sentis mon cœur s'arrêter. Le silence de la campagne d'où je venais contrastait fort, doublait l'impression. Il y avait foule, et il fallait traverser tout ce monde pour arriver à la chapelle réservée de ma tante, la dernière près du chœur. J'avais froid dans les mains, toutes mes forces s'en allaient. Enfin nous arrivâmes et l'on me fit mettre à genoux ; je n'y pus rester, il me fallut m'asseoir. Je voulus lire, mais j'étais trop saisie. La vue des cérémonies dont le sens m'échappait, l'autel chargé de fleurs, les riches habits des prêtres, me saisissaient l'âme et les yeux. La musique m'agitait et m'attendrissait tour à tour. Quand le fracas des instruments cessait, et que le plain-chant donnait seul, je croyais retrouver les airs de nos campagnes si simples et si beaux, et je regardais ma mère comme pour lui dire : « Les voilà ! » Mais dans les instants où les voix des femmes leur prêtaient je ne sais quel accent de triste supplication, je n'y tenais plus, je me roidissais pour ne pas fondre en larmes. Je crois aussi que l'air enfermé de l'église, les fumées de l'encens qui venaient se concentrer dans notre chapelle agissaient, me troublaient.

J'avais chez nous l'air libre tout le jour, point de parfums, si ce n'est vagues dans le jardin ou la prairie. L'immobilité dans une si grande émotion m'achevait. Aux deux tiers de la messe, je me sentis tout à fait défaillir. Mais comment oser sortir, déranger tout le monde, appeler sur moi l'attention? Je me disais : «C'est impossible. » Et je n'en pouvais plus. Une sueur froide m'inondait, mes bras retombaient alourdis, mon livre m'échappait. Tout à coup je crus voir mille lumières et l'autel en feu. Puis une grande ombre se fit... j'étais évanouie.

Quand je revins, j'étais sous le portail de l'église. Me voyant entourée, je souris et pleurai d'émotion. Quelques femmes, qui par bonté avaient suivi ma mère, s'apitoyaient sur moi, sur ma pâleur. Et moi, sortant de cette nuit, je trouvais si doux de revivre!

VII

MARGARIDO

VII

MARGARIDO

De ce qui advint ensuite, je n'ai gardé nul souvenir. En esprit, je me retrouve chez une marchande de nouveautés. Ma mère et ma sœur font leurs acquisitions d'hiver. On leur montre des satins de laine.

Assise sur un petit tabouret, je reste indifférente au marché, je sais d'avance qu'il n'y aura rien pour moi. Toute mon attention se concentre dans un bas d'armoire vitrée, où gisent pêle-mêle joujoux, pantins, poupées. Je ne vois guère les chevaux et les voitures, je hais les grotesques; vous devinez ce qui me fait battre le cœur.

Ce ne sont que des poupées de bois et pas trop finement achevées; mais ce sont déjà des per-

sonnes. Elles ont des bras, des jambes qui remuent. Chose admirable! Comment faire pour obtenir même la plus modeste? Au comptoir, le débat est si chaudement engagé! Il faut s'arrêter à tant de choses : la qualité, la couleur, le prix, l'aunage, rien n'est indifférent, on a la journée devant soi. Mon désir s'aiguise de toute la longueur de la séance.

Je ne suis ni gâtée, ni hardie, je ne saurais trouver le mot qui pourrait me valoir la chose, et les poupées ne parleront pas pour moi. Je suis très-nerveuse après l'accident du matin, et j'ai peine à rester en place. Je me rapproche de la vitrine pour bien voir de plus près. Ces visages sont vraiment jolis, ces physionomies bien parlantes. Je ne m'arrête pas à la taille, qui peut manquer de rondeur, de souplesse. Mes regards s'allongent et vont toucher les poupées à travers la vitre. Ne pourraient-elles s'animer, venir à moi? Un rêve de fée naît, meurt dans mon esprit.

Cependant l'affaire est terminée, les parties d'accord. L'étoffe est coupée, pliée, empaquetée; ma mère compte l'argent et se prépare à sortir. Un instant encore, et tout va m'échapper. Les grandes passions font les grands courages. Je ne

parle pas, je suis trop troublée. Mais par un double mouvement de nature, je sais me faire entendre. Je montre du doigt l'armoire, et je m'attache à la robe de ma mère. J'ai cause gagnée. Elle se rappelle mon évanouissement du matin, se tourne et dit : « Madame, l'achat de nos manteaux vaut bien une poupée à ma fille. » La marchande ne se fait point prier, elle prend la clef, examine, choisit, se décide, hésite encore, sans voir que chaque minute est un siècle pour mon attente. Enfin elle a fixé son choix. Il est tombé sur une poupée de taille moyenne, toute blanche et rose, d'une bouche mignonne et souriante. Je la reçois avec transport, je veux l'embrasser à mon aise. On m'arrête, on m'apprend que le teint des poupées ne s'accommode pas du baiser.

Nous partons, et tout en cheminant j'écoute ma mère et ma sœur, qui parlent d'habiller ma poupée. Elles vont devant, moi derrière. Je n'ai plus mes jambes du matin, je me sens toute pesante sous l'émotion. Je suis ravie et pourtant silencieuse. Je parlerais plus volontiers aux buissons de la route, qui se penchent sur moi et semblent regarder ce que j'ai dans les bras. L'état

du ciel y fait aussi, et la solitude de la campagne. Leś paysans profitent des derniers beaux jours.

Que je suis lente à marcher! Mon esprit est tout dans le rêve. A l'arrivée mes frères voudraient bien voir celle que je porte serrée sur mon cœur. Ils n'en auront pas l'étrenne; je la donne à mon père, qui ne s'attend pas à se voir naître si vite une petite-fille. Mais il sent qu'il n'y a pas à badiner; je suis si sérieuse malgré ma joie. Il se fait grand-père et baptise ma fille. Elle s'appellera de mon nom : Margarido.

Le lendemain de ce grand jour, je m'éveillai dans une telle douceur d'âme, que mes yeux se voilaient malgré moi et mes mains se joignaient, comme dans la prière. Dans le calme du matin, mes émotions de la veille me revenaient une à une, mais dégagées de ce mélange de souffrance et de joie qui m'avait si fort troublée. Tout reposait dans notre dortoir. Mes petits frères, moins heureux que moi, dormaient profondément ; ma

mère, dans un demi-sommeil, attendait et rêvait. Le point du jour marquait à peine.

Dans la semaine, il m'était permis de me lever à mon heure, et j'en usais. Le bonheur de retrouver mon père et d'être ma maîtresse avant la classe ou la couture, m'avait fait prendre des habitudes matinales. Plus tard, au réveil de ma mère, je revenais mettre un peu d'ordre dans le petit coin qui simulait ma chambre. Je me levai donc la première, et même avant la bonne. Je tirai doucement le verrou de la grande porte, et m'échappai sur la terrasse, aussi charmée qu'un oiseau hors du nid. Je ne manquais jamais d'aller chez mon père, avant toute chose, m'informer de sa nuit trop souvent agitée. Cette fois je n'y courus pas. Il avait cependant ma poupée. La veille au soir, j'avais demandé, obtenu que sa petite-fille dormît chez lui sa première nuit.

Je pris l'allée qui conduit au petit bois de chênes; mais je n'y entrai pas. Il y avait sous les arbres trop d'ombre et de silence. Je longeai la charmille et gagnai la haie vive qui fermait le verger. Sur un point les enfants s'étaient ménagé une éclaircie pour leurs échappées furtives. Elle donnait sur le coteau où devait se lever le so

leil. Il tardait, plus lent à la fin de l'automne. L'or du ciel l'annonçait déjà. De ce côté, le réveil était joyeux. Les fermes fumaient, les chiens aboyaient, les moineaux se parlaient. Un paysan du clos voisin mangeait son pain, et du bord du fossé il regardait sa terre fraîchement labourée. Son chat faisait le gros dos et se lissait à ses jambes. Je me dissimulais et me sentais ravie d'être là toute seule, un peu loin de la maison endormie. Pourquoi? Je n'aurais su le dire. Je ne sais pas non plus d'où me venait cet élan vers la lumière, et ce qui me fit ouvrir et refermer les bras quand le soleil me lança son premier rayon. Un chant de fauvette, vif et plein, plus jeune encore que n'était mon âme d'enfant, éclata dans le buisson et finit mon extase. Tout le jour mon cœur déborda de tendresse pour *elle* et pour les miens. J'aurais voulu les tenir tous embrassés, et même les plantes et tous les animaux qui nous entouraient.

VIII

LA TOILETTE DE MARGARIDO

VIII

LA TOILETTE DE MARGARIDO

Plus j'y songe et plus je me sens reconnaissante pour cette bonne Margarido, qui m'éleva en tant de choses, et d'abord me refit petite fille. Jusque-là, je ne l'avais été qu'à demi. Seule et sans aliments pour mes goûts féminins, je recherchais la société de mes frères, et me laissais entraîner par ce petit monde bruyant, déjà viril, qui m'aurait donné sa rudesse, m'aurait fait (pour ainsi dire) neutre. Mon sang méridional ne souffrait pas l'offense. Une disposition colérique fut le défaut de mon jeune âge. Il suffisait pour me jeter dans la vie militante et m'enlever ma bonne grâce. Ma poupée eut l'esprit de venir à temps. Elle me rendit à ma nature, qui était au fond douce et tendre.

Margarido, adoptée de son grand-père, bien voulue de sa grand'mère, n'avait pas à craindre les infortunes de sa pauvre sœur. Ses oncles tournaient bien sur elle de malicieux regards, mais ils n'osaient s'émanciper ; nous pouvions donc vivre en sécurité. On n'aime fort que dans la solitude, et tout amour a son mystère. Plus d'une jeune mère se cache pour choyer son enfant. Je me sentais le cœur fait de même; je rêvais pour la mienne un abri bien clos, solitaire, qui nous donnât l'intimité du tête-à-tête. Les curiosités indiscrètes de mes frères, leurs sourires, dérangeaient notre poésie, gênaient notre abandon.

Le cœur parlait, peut-être l'imagination plus encore. Là, je reprendrais avec elle les scènes animées de ma sœur, de mes cousines, et de bien plus touchantes. La comédie m'allait moins que le drame. Le milieu où je vivais l'empêcherait d'être sombre. Le soleil du midi met partout son rayon.

Margarido n'avait rien oublié de ces projets aimables que ma mère et ma sœur, revenant de la ville, paraissaient faire pour sa future toilette. On était peu pressé de réaliser tout cela. Elle restait dans un dénûment misérable. Je tâchais bien de le faire remarquer, en la laissant ainsi sous les yeux de ma sœur. Un seul mouchoir (à moi) faisait sa garde-robe, la tenait constamment au maillot. Il était pourtant bien facile de nous contenter toutes deux. Il y avait au fond d'une grande malle noire, ce que j'appellerai les archives de la toilette. Dans un bel ordre et bien à leur date reposaient tous les morceaux des robes qui n'étaient plus. Le moindre d'entre eux m'eût suffi. Pourquoi les gardait-on ? Ma sœur en avait tiré depuis longtemps le trousseau de sa poupée. Le reste dormait là sans nul profit. Ce qui me tentait d'ailleurs n'était pas le plus beau. J'aurais bien eu besoin d'un peu de soie pour le chapeau ; mais pour les habits je n'étais point vaine. La fraîcheur de l'étoffe me plaisait plus que sa richesse.

La malle garda ses trésors, et Margarido dut, elle aussi, se faire à la résignation. Le sourire de sa jolie figure n'en fut pas moins doux. La mienne

disait mon tourment. C'était pitié de nous laisser ainsi. Ma fille n'avait pas été précisément vêtue par la nature. Elle touchait à l'âge ingrat, et, soit dit entre nous, la pauvre petite avait les formes un peu sèches. Pour elle, les modes bouffantes eussent fait merveille. Elles étaient encore dans dans les choses à venir. Au moins ui fallait-il les chemises et les jupons. Je payai d'audace, je taillai son trousseau dans le mien, garantie toutefois par le grand-père qui prit pour lui l'orage.

Quand le dimanche, ma mère étant partie, je prenais les ciseaux et l'aiguille, tout me semblait facile; mais s'il fallait tailler, garder les proportions, adieu l'adresse, je n'y étais plus. A l'essai je sentais la faute, en la réparant je péchais à côté. J'en étais attristée, humiliée, je m'y reprenais, je me décourageais, j'essayais encore, ayant en moi la chose toute faite et parfaite. Mes malheureuses mains ne servaient point mon génie.

J'étais toute lassée, je me sentais la tête lourde; je quittais ma petite chaise, et, furtivement, je m'en allais lever le couvercle de la malle; je regardais et croyais voir, dans l'ombre, les petites fleurs des indiennes, s'agiter, onduler, comme

mes fleurs sauvages, sous le vent. J'étais tentée de plonger la main, de les ramener vers moi ; mais si mon bras allait y rester, révéler mon indiscrétion ? Cela était ainsi arrivé à une autre petite fille, disait l'histoire. Je laissais retomber le couvercle avec un gros soupir. Rien autre ne me tentait que ces étoffes peu coûteuses, de couleur claire, avec ces jolis semés de fleurettes si mignonnes, si bien faites pour ma Margarido.

Désirées, jamais possédées, ces modestes indiennes me sont restées trop chères. Elles ont passé. A peine en reste-t-il au fond du Midi quelques parcelles oubliées.

Un jour, en Provence, dans un carrefour solitaire, je rencontrai une famille de saltimbanques. Deux femmes à l'écart, près de la voiture, réparaient des habits en velours noir, usés et rougissants sous le soleil. Autour d'elles, s'étalaient à profusion des soies, des satins fanés, de vieux galons d'or pour parer les costumes. Cette misérable opulence faisait peine.

Sur le bord du chemin deux petites filles habillaient leurs poupées et demandaient l'aumône. Elles vinrent à moi, et je me sentis compassion de

les voir, si jeunes, faire ce triste métier. Je voulais leur parler, m'informer... Mes yeux tombent sur les poupées, et voilà que je me trouble. Ces poupées portaient les indiennes que j'avais tant aimées. J'étais malade alors, et dans un état d'extrême langueur. Il eût fallu à ma santé défaillante un midi moins puissant, quelque chose de ma terre natale. Je crus la retrouver en voyant ce pauvre débris égaré si loin d'elle. Sous le charme d'une vive illusion, je redevins enfant près du toit paternel; dans la fraîcheur de l'aube, je ressaisis de mon passé l'élan, la vie forte et légère, l'âme ailée des premiers jours. Je revis mes poupées, mon jardin et ses pâles fleurs; je revis le bois de chênes, les tombes sous les rosiers. Et près d'elles, une chère image, mon père, les bras ouverts pour me recevoir. Je sentis sur moi ce long regard tout voilé de tendresse et mes cheveux d'enfant sous la douceur de ses baisers. C'était toujours vers ces ombres mélancoliques qu'il m'attirait dans ses heures d'effusion. Voulait-il, sans me le dire, habituer mon âme à l'idée d'une séparation? Souvenirs pleins de larmes; mais qui plus que nos joies nous restent au fond du cœur.

IX

LE CHAIE

IX

LE CHAIE

Ceux qui ne savent pas ce qu'on appelle un *Chaie* dans le midi, n'ont qu'à voir les celliers que Teniers, que Rembrandt se sont plu à représenter avec leur merveilleuse entente des jeux du clair-obscur. Ces vastes intérieurs qui servent à tout, ont le charme du ménage rustique, sa poésie, parfois, certain mystère de crypte abandonnée.

Le nôtre, spacieux, élevé, avait un grand air. Une voûte l'eût changé en église. Il n'y en avait point. Des lattes serrées, recouvertes de tuiles légères, laissaient passer des rayons indécis, pleins de douceur. Au matin, la lumière tombait d'en haut, calme, un peu froide; le soir, elle entrait

oblique, comme une poussière d'or. On n'avait pas fait de fenêtres; une porte à deux battants servait à l'entrée des voitures. Même ouverte, le chaie gardait quelque chose de son recueillement. Le jour n'arrivait encore qu'atténué, tamisé par un large auvent où plus de trente couples d'hirondelles élevaient leur famille; les causeries vives et tendres des parents et des petits lui donnaient un écho de vie et de mouvement.

Dans la saison chaude, mon père, parfois, y transportait l'étude. Parfois, aux jours d'invitations, de belles dames ne dédaignaient pas d'y prendre le frais. A part ces rares occasions et le temps des vendanges, le chaie restait fermé, solitaire. J'y pénétrais par une petite porte de l'intérieur, percée dans le corridor sombre; son obscurité rendait plus charmant le chaud rayon qui me venait d'en haut quand j'y entrais l'après-midi.

La place d'honneur était à deux vastes et nobles cuves faites avec amour du meilleur de nos bois. Des cercles épais, et pourtant élastiques, les entouraient d'une triple ceinture, les gardaient d'éclater sous le bouillonnement du raisin. En face de ces majestueuses personnes, montait un

escalier, étroit, léger, obscur au bas, lumineux dans les hauteurs. Je croyais qu'il rapprochait du ciel ; j'allais m'asseoir sur la plus haute marche quand j'étais triste ou que j'aimais plus le bon Dieu. Au-dessous de l'escalier, une immense cage pour donner à de pauvres poules les dernières joies de la vie dans un ample banquet. Mon père, qui avait connu trois fois le martyre de la captivité, facilitait toujours les évasions. Ma mère se fâchait, puis finissait par laisser tout son monde au soleil, à la liberté. La cage restait vide.

Au fond du chaie s'alignaient les belles bûches de Noël, et tout près les sarments dont la flamme pétillante et gaie nous faisait rire l'hiver, quand nous revenions transis de nos récréations sous la gelée. Contre le seul mur resté libre, s'étageaient les tonneaux vides. Le vin voulait plus de fraîcheur et passait au cellier. Ici et là, comme perdus dans l'espace, une foule de menus objets d'ameublement domestique, placés sans ordre, dans un aimable pêle-mêle. Il semblait que ce lieu solitaire retînt encore quelque chose d'une vie absente.

Ma sœur, qui était la précision même, se tourmentait parfois de ce beau désordre sans avoir le

courage d'y employer ses blanches mains, et Jeanneton était trop rustique pour ranger à son goût. Elle songea que la petite sœur pourrait bien lui faire cette toilette et l'en chargea.

Je fus ravie de me sentir utile, je courus me mettre à l'œuvre et fis merveille. Quand on vint voir, on trouva le sol net, l'arrosage mesuré, la fraîcheur bien à point ; un demi-jour habile faisait tout valoir. Ma sœur sentit mes moyens, et royalement m'abandonna l'intendance de son chaie.

Ce fut notre véritable asile. J'abandonnai sans regret les chambres ornées de la maison, où rien n'était pour nous, et m'enfermai dans ma solitude, heureuse de m'y sentir seule avec *elle*.

C'est un des bonheurs de l'enfance de pouvoir tout transfigurer. Mon chaie m'apparaissait avec ses ombres, ses lueurs mystérieuses comme un lieu enchanté. J'y aurais voulu vivre toujours. Il était plein de nids, de cachettes, d'alcôves, pour abriter, endormir Margarido dans les heures lourdes du jour. Je n'avais qu'une idée, m'échapper, pour aller voir ce qu'elle faisait sans moi.

Margarido, qui ne s'aidait en rien, me réclamait sans cesse. J'étais très-affairée près d'elle

et toute au bonheur de la retrouver. J'embrassais sa tête, n'osant toucher son visage. Rien ne m'empêchait de la veiller, de la couver de mon plus tendre regard. Que je l'aimais! Jamais princesse ne fut plus qu'elle admirée, bercée, dorlotée.

Ce qui m'enflammait le plus, c'était de voir que cette enfant mobile, articulée, imitait mes mouvements, mes attitudes. Sans le vouloir, malgré moi, je lui donnais celles que je prenais près de ma mère pour la désarmer, adoucir mon châtiment. Mais ces bras ainsi relevés et suppliants, me rendaient la scène trop pathétique, je m'efforçais de ne pas la renouveler. Nous ne pouvions, cependant, nous empêcher de jouer sans cesse à la fille et à la mère. Je prêtais à Margarido tous les sentiments qui m'agitaient moi-même.

Si loin de tous, cachées le plus souvent dans l'ombre plus profonde des grandes cuves, nous étions seules au monde. Je laissais mon cœur s'échapper, s'épancher. Dans ces effusions, Margarido devenait ma mère, je lui parlais en fille, je débordais d'émotion. Elle toujours me souriait.

Au plus fort de ces scènes, que de fois j'ai tressailli d'entendre près de moi comme un bruit de pas, ou de voir passer une ombre dans les clartés d'en haut ! C'était un moineau familier qui plongeait la tête, furetait dans les tuiles, ou bien l'un de nos dix-sept chats qui faisait l'inspection de ses domaines, traversait l'étroite corniche entre la grange et le grenier.

La grandeur du lieu, le silence d'un endroit si retiré, avaient sans doute leur action. Si la grande porte restait entièrement fermée, ce n'était plus la même vivacité dans les jeux. Parfois j'oubliais ma poupée, je restais assise, immobile. Je rêvais, et de cette obscurité qui m'enveloppait, se détachaient je ne sais quelles visions lointaines à la fois douces et tristes.

Plusieurs esprits semblaient vivre en moi et tour à tour dominer.

De mon père, j'avais les échappées heureuses, des gaietés soudaines, l'étincelle, et parfois des pleurs sous le rire. De ma mère, certain sérieux et les mélancolies du Nord, mêlées d'énergies soutenues, de grande volonté. Comme elle, j'étais habituellement contenue, silencieuse. Fille de la lumière du Midi, je n'en avais pas moins, par

accès, le besoin de l'ombre. Contrastes singuliers qui m'étonnaient moi-même. Peut-être les brouillards de l'Angleterre et de l'Allemagne que je n'avais jamais vus, influaient sur mon âme. J'étais aussi la fille des forêts profondes où naquit et vécut ma mère. De la Louisiane, de ses déserts sans bruits, de ses marais tranquilles, assoupis sous les cyprès, le rêve me venait et l'attrait de la solitude.

X

LE TRÉSOR — LE MÉNAGE

X

LE TRÉSOR — LE MÉNAGE

Une chose me manquait, le ménage, l'organisation en miniature d'un intérieur domestique à peu près semblable à celui de ma mère. Sans doute nous aurions fait peu de chose, Margarido et moi, de nos menus ustensiles; mais nous eussions servi nos instincts précoces de maîtresse de maison. J'aurais trompé dans le va-et-vient de la ménagère mes tristes rêveries.

C'est avec ces jeux, ces enfances, ces représentations fictives des plus sérieuses réalités, que la prévoyante nature nous prépare, par l'amusement même, aux habitudes qui font plus tard notre charme. Ces heures ravissantes du matin, dont le souvenir nous est si doux au milieu de la

vie, nous reviennent alors dans leur attrait de poésie, de fraîcheur. La petite fille devenue dame, dans le grand ménage qu'elle aime, garde je ne sais quelle grâce naïve du premier âge. A la voir aller, venir, attentive à tout, mais sereine, enjouée, accomplissant le devoir sans effort dans une aimable aisance, on dirait qu'elle est enfant encore et qu'elle se joue.

Je n'avais rien, absolument rien, pour simuler le ménage. On nous donnait bien quelques sous. Et dans l'ambition de les rendre tout neufs, nous les frottions d'oseille, pour les mettre à l'éclat de l'or. Ces petites ressources nous venaient du travail. Même en été, quand les arbres ont toute leur vigueur, quelques feuilles se détachent avant le temps. Il en tombait de nos ormeaux. Tous les huit jours je faisais la toilette aux allées; je les râtissais, et emportais sur ma brouette les feuilles sèches. On me payait cela. Mais le trésor ne restait point. Il s'en allait en partie, à la ville, acheter des aiguilles à tricoter. Il m'arrivait trop souvent de

les perdre dans les hautes herbes du bois et du verger. Pour accomplir ma tâche, éviter les punitions, il fallut me pourvoir sur mon épargne. S'il y avait disette imprévue, notre brave Jeanneton, qui m'aimait tendrement, courait pour moi dès le point du jour à la ville. Tandis qu'on la croyait encore couchée, elle frappait chez le mercier, se faisait ouvrir la boutique, et toujours courant, me rapportait mon jeu d'aiguilles. Oh! comme je l'embrassais, la serrais pour son bon cœur!

Il n'en est pas moins vrai que les jambes de messieurs mes frères me mangeaient presque toute ma fortune. Toutefois, par une sage économie, en m'interdisant toute friandise, j'amassais quelque peu. Il y fallait une grande volonté, ayant autour de moi de fortes tentations. Mes frères se faisaient venir de la ville de magnifiques coqs rouges en sucre candi, mais ils coûtaient fort cher, deux sous : c'était au-dessus de mes moyens.

Avec l'avoir, les projets commencèrent. Perrette n'était qu'une tête froide à côté de moi. Je pensais d'abord que ma monnaie brillante valait bien plus que celle des fermiers mal tenue, toujours noircie. Je priais Jeanneton d'en tenir compte.

Elle me servait d'intermédiaire; je savais le reconnaître et faisais grandement les choses à son égard. Je lui disais : « Achetez pour vous ce que vous voudrez, ne ménagez pas. » Mais elle était si occupée de sa toilette, au jour du grand marché, qu'elle ne s'apercevait pas de mes attentions. Dans ma petite diplomatie, je la flattais sur son ajustement et finissais toujours par dire : « N'est-ce pas, Jeanneton, vous me rapporterez tout ce qu'il y aura de plus joli? » À la longue elle partait, mon argent dans sa poche, et je ne la voyais pas s'éloigner sans émotion. Trop peu déliée pour tomber juste sur les objets qui eussent fait ma joie en ménageant ma bourse, Jeanneton réglait d'ailleurs ses affaires avant les miennes. Ce n'était qu'à la fin, sur le tard, qu'elle songeait à mes emplettes et les faisait sans y trop regarder.

Je me souviens cependant d'un petit panier de plomb tout à jour avec un bouquet peint de chaque côté, une miniature du panier à provisions de la ménagère. Le mien était en fine dentelle, léger comme un souffle et tout à fait proportionné aux appétits de Margarido. J'y pouvais mettre une prune de Saint-Jean d'un parfum exquis, une cerise, quelques herbages. Aux jours

de gala, je forçais la dose et revenais comme notre cuisinière avec le couvercle relevé jusqu'à l'anse. Quelle est donc la force du souvenir! Vingt-cinq ans plus tard, voyageant, je retrouvai à un étalage un petit panier semblable au mien, je l'achetai et secrètement le cachai au fond de ma malle.

A part le marché du samedi, il y a les temps de foire où Montauban s'anime, devient une grande ville. Marchands et chalands accourent de fort loin pour traiter de graves intérêts. Les enfants ont aussi les leurs; pour eux viennent les boutiques ambulantes où l'on fait à peu de frais d'excellentes affaires. Je n'avais pas encore vu un champ de foire, et m'en faisais mille idées d'après les récits de nos paysans. Qu'on juge de l'universelle joie, lorsqu'il fut décidé, à la foire de juillet, qu'on y mènerait toute la petite famille pour en voir les merveilles.

Les bazars à jouets d'enfants se tiennent au même lieu, sous les vieilles arcades qui entourent

le marché. Elles auraient quelque ressemblance avec la place Royale de Paris, si elles n'étaient basses, à triples rangs, sombres au fond, dans un contraste très-fort avec le milieu vivement soleillé. Des boutiques encore plus sombres occupent le dernier rang d'arcades. Dans le Nord ce serait morne ; dans notre midi, l'été, sous l'arrosage, rien de plus frais et d'un plus doux repos. Sur la place, dans la lumière, s'étalent les légumes, les fruits, les fleurs. Jamais rien qui répugne, la viande est ailleurs.

Le marché a deux moments charmants. En juin, à la Saint-Jean, aux fraîches heures du premier matin, se vendent toutes les herbes et les plantes. Les herboristes sont là qui tous s'approvisionnent. Ces simples, en séchant, répandent sur la ville des senteurs légères, un peu amères, dans leur suavité. Plus tard viennent les pêches d'un si puissant arome, si pénétrant sous les chaleurs orageuses de juillet, qu'on en sentirait presque les langueurs allourdies de la flore des tropiques. Nos arcades sous leurs basses voûtes concentrent ces odeurs enivrantes. Quand, dans cette atmosphère chargée, vous nagez à travers la foule qui parle, gesticule, crie dans notre chaude langue,

sonore, vous vous sentez pris de vertige. Tant de gestes, de pantomimes, jetées au vent, qui vont s'assourdissant et mourant sous les voûtes, vous font oublier le réel. Il semble que vous soyez sur une mer, vous vous sentez porté sur le flot qui ondule, va, vient, vous balance.

Nous arrivâmes au milieu de cette foule, un peu effarouchés, nous tenant par la main de peur de nous perdre. Les boutiques étaient encombrées. Nous ne pouvions, si petits, avoir raison des paysans qui se tenaient là, dans une inertie contemplative, ne se décidant à rien, et restant deux heures pour acheter un sifflet d'un sou. Jeanneton criait : « Laissez voir le monde,» et de son bras robuste fendait le flot. Notre tête plongeait dans ce vide, j'y voyais d'admirables choses: des lits de poupées, roses ou bleus, tout enveloppés dans les mousselines, des toilettes garnies de dentelles, des armoires, des commodes, des tables pour la dînette. O Margarido, quels ravissants intérieurs!

Tout cela n'était pas pour nous , il fallait voir ailleurs, aux humbles étalages. Là, pour bien peu, on vendait ces délicieux ménages de bois de sapin que le berger de la montagne, d'un simple

couteau, travaille l'hiver à la lampe. Ils nous venaient dans leur bonne odeur résineuse, leur parfum rustique.

Une boîte contenait tout un monde, des arbres prêts à dresser, la décoration du parterre, le parc aux moutons, la loge au berger. Bien plus, la ferme au grand complet : je me croyais chez ma nourrice; je revoyais mes amitiés, l'excellente vache laitière, l'âne tout bridé pour le marché, le chien de garde attentif, l'oreille dressée.

Au-dessous la laiterie, tous les ustensiles, ses seaux dont je versais l'eau imaginaire pour abreuver, rafraîchir mes bêtes altérées. Plus bas encore, car on en tirait tenjours, et toujours il en venait, les articles de cuisine parmi lesquels était à ma plus grande joie une petite lampe qui n'éclaira jamais qu'en esprit notre mélancolique chaie. Au fond était la vaisselle, les verres, les fourchettes, les cuillères, un service complet. Je ne me sentais pas d'aise.

Mes frères, de leur côté, s'étaient donné un régiment de soldats de plomb, conduits par de beaux officiers. Ils n'avaient eu garde d'oublier le tambour et la trompette. Ils annoncèrent de loin notre arrivée. Nous arrivions au pas de

course. Nous y voici. Les barrières s'ouvrent. Nous entrons triomphalement, la troupe en sonnant la charge... moi avec moins de bruit, sans doute, mais émue, palpitante. Ferme, ménage, troupeau, chien, berger, toute une fortune est mise aux pieds de Marguerite. Hier pauvre, aujourd'hui elle est une grande dame de maison. Quelle joie! que d'embrassements entre la fille et la mère!



XI

LA FIÈVRE

XI

LA FIÈVRE

Ces joies du petit ménage, tant désirées et si naturelles dans une première possession, durèrent peu. Bientôt, je ne les retrouvai plus que par fugitives échappées. Ma vie d'enfant semblai finir. Le bonheur seul en prolonge les bienfaisantes illusions. Notre maison, déjà si sérieuse lorsque mon père n'y mettait pas son sourire, tout à coup s'assombrit. A l'automne, ma sœur entra dans une pension de la ville. Rude épreuve au cœur de ma mère ! Ne plus voir la fille chérie dont elle avait fait sa compagne ! Elle en avait une morne tristesse. Elle passait dans sa chambre de longues heures, seule avec ses regrets.

Un double chagrin l'oppressait. Mon frère aîné devenait grand. Il arrivait à l'âge où l'on va au collége. Cette séparation la menaçait et l'accablait d'avance. Déjà, en attendant, il allait à la ville pour le dessin et les mathématiques. Il revenait le soir. Mais le vide que faisait son absence dans ce long jour laissait sentir à ma mère le froid, la solitude où serait la maison quand il la quitterait tout à fait.

Sans le vouloir, ni bien s'en rendre compte, elle aimait ses aînés plus tendrement que les derniers venus. Ils lui gardaient le vivant souvenir du beau moment de sa jeunesse, lui rappelaient ses rêves de créole sous l'ombre des pacaniers et des magnolias. Et nous enfants de la France, que lui rappelions-nous, sinon les épreuves trop tôt commencées?

C'est donc une bien douce chose de vivre dans l'atmosphère de ceux qui sont aimés! Sans retour sur nous-mêmes, nous chérissions ce frère, nous ne réclamions pas sur sa supériorité bien établie dans la maison. Nous regardions toujours vers lui, nous l'aimions, justement parce qu'il se livrait moins, gardant sous nos caresses une certaine gravité, et (le dirai-je?) un peu de froideur. Mon

père l'avait surnommé en plaisantant le *Prince des apôtres*. Et rien de mieux trouvé.

Il était calme, et la sécurité que lui donnait en tout la partialité maternelle, nous rassurait un peu, nous émancipait de nos craintes. Nous mettions nos petites audaces sous son abri, nous lui faisions prendre l'initiative en toutes choses. Nos légers méfaits semblaient dès lors moins punissables. Lui présent, la maison était plus animée. On allait, on venait, parlant haut et s'occupant de ses petites affaires. On sentait, sans se le dire, qu'on pouvait oser davantage sous ce régime de la Grâce.

Mais lui parti, combien tout serait triste et sombre! Mes frères, en son absence, n'avaient plus d'échappées. Seule le soir, en cousant, je me tenais assise sur un vieux chapiteau de pierre de l'ancienne abbaye, je regardais la route qui devait nous le ramener.

Le départ de ma sœur changea plusieurs choses. Et d'abord je perdis le grand lit où nous dor-

mions ensemble. Ma mère, abrégeant le ménage, me fit passer dans le sien. Les jours où, mécontente de moi, elle m'avait plus sévèrement punie, je voyais venir cette heure du coucher dans une sorte de crainte. Je montais en tremblant, ne bougeais de peur de l'éveiller. Mais cela même faisait naître en moi des agitations singulières, je ne pouvais me calmer, oublier, m'endormir. Entre ma mère et la muraille, je me sentais captive. Supplice intolérable pour un être nerveux. Il m'arrivait de n'y plus tenir, d'étouffer. Je me glissais, je coulais pour ainsi dire du lit, je me couchais par terre. Ne me sentant plus là, ma mère m'appelait, me grondait. Et plus troublée encore, je rentrais sous mes couvertures.

Le jour, dans la lumière, je m'en voulais de mes émotions de la nuit, et j'eusse même trouvé doux, ma sœur n'étant plus là, de tenir un peu sa place, de travailler comme elle dans l'embrasure de la fenêtre.

Nous faisions le trousseau de mon frère, mais séparées. Et cependant mon cœur était bien triste aussi. J'aurais aimé à le lui dire, à me rapprocher. De la terrasse où je cousais, parfois furtive-

ment je hasardais un regard vers elle. Si je voyais couler ses larmes, je ne manquais pas de pleurer.

J'avais pris, sans être commandée, la plupart des charges de ma sœur, m'efforçant de travailler double et d'alléger ainsi ma mère. Je ne me couchais plus à l'heure des petits, je faisais longue veillée. Le matin, je m'habillais sans bruit dans l'obscurité, et j'allais m'asseoir avec mon ouvrage près de mon père déjà au travail. Le profond silence de la maison endormie, la faible clarté de la lampe, avaient parfois leur puissance, je retombais assoupie. Alors une petite cuillère effleurait mes lèvres, quelques gouttes de café noir réveillaient, ranimaient mes sens. Au lever de ma mère, je quittais l'aiguille pour le ménage, hâtant toutes choses pour avoir le bonheur de retrouver mes livres et de me sentir aussi la digne fille de mon père.

Une circonstance récente nous avait rapprochés encore. Tant que ma sœur avait été près de nous, elle s'était réservé d'une façon jalouse le soin de la garde-robe paternelle, même les chaussettes, qu'il m'eût été si doux de tricoter. J'héritai cela d'elle, et, qu'on me pardonne ma faute : pour

être plus tôt à l'œuvre, j'agrandis toutes les déchirures des chaussettes, et prouvai victorieusement qu'il fallait les remettre à neuf. J'aurais voulu ne faire rien autre, et m'isoler de tous pour baiser à mon aise ces bas que mon cher papa avait portés. Trop contenue dans mes élans vers lui, je m'abandonnais au moins avec ces amis qui me semblaient lui-même. Je leur parlais, les pressais sur mon cœur.

Chose étrange, j'avais comme des lassitudes de bonheur qui me rendaient toute lourde. J'avançais moins qu'à l'ordinaire et je fatiguais davantage. Ma mère, attentive à tous mes actes, vit ma lenteur et m'en fit des reproches qui semblaient accuser mon cœur. J'en éprouvai le plus douloureux étonnement.

Le lendemain, mon père m'attirant vers lui me dit : « Ma chère *Princesse*, tu avais déjà bien assez à faire, et voilà que j'augmente ta besogne. Au moins que je reconnaisse ta peine.» Et m'embrassant, il me mit dans la main une petite pièce de monnaie. Ce payement d'un travail dont mon cœur m'avait trop payé, me fit encore plus de mal que les reproches de ma mère. Dans une apparente froideur, sans mot dire, je remis la pièce

sur la table, repris mon livre et me détournai pour cacher des pleurs. Mon père alors me comprit; il vint à moi comme dans un transport, et, relevant ma tête dans ses mains, il me dit avec cet accent profond qui sort des entrailles : « Regarde ton père. » Une seconde fois, il me passa son âme.

Qui m'empêcha de profiter plus souvent de ces chères étreintes et de remettre mon cœur souffrant sous cette douce protection, mon cœur lui-même, la tendresse ardente et trop émue que je sentais en l'approchant? Près de lui, je n'eus jamais le bonheur sans trouble; je craignais trop de le perdre. Il lisait tout dans mes yeux, sur ma bouche frémissante. Par un effort au-dessus de mon âge, je me privais de l'embrasser.

Tout cela, c'était trop. Je fus atteinte. Sans souffrir beaucoup, je perdis mes couleurs, ma vivacité. Le sourire s'effaçait de mes lèvres pâlies. Je me sentais accablée dans les jours où souffle l'autan. Il nous vient d'Afrique, tiède d'abord, mais bientôt si brûlant! Tout languit

alors, végétaux, animaux. Nulle rosée au matin. L'horizon n'offre plus qu'une même teinte, grise, monotone. Le vent gémit dans les grands arbres et pèse triste et lourd sur les mares tarissantes. A sa suite nous viennent des torrents qui, dans notre petit vallon, et plus bas au hameau déprimé de la Lande, volontiers feraient le marais. Ils s'arrêtent aux ondulations du sol, alimentent la mare aimée du paysan, flaque équivoque, fiévreuse, verdissante sous la lentille d'eau et la renouée.

Ces eaux dormantes ont sous le soleil la fermentation qu'exige la chanvrée. On y couchait le chanvre, maintenu par de lourdes pierres. Au-dessus planaient d'assoupissantes vapeurs. Parfois le sureau, fortement odorant, penchait sur le fossé ses fades et blanches fleurs.

Je le supportais peu ; mais j'étais attirée par les émanations des chanvrières. Ignorante du danger, j'allais m'asseoir près de la nôtre, lorsque la plante verte encore et vivante laissait échapper ce qu'on dirait son âme. Je l'aspirais sans savoir que ce fût de l'ivresse. J'oubliais le présent, ses amertumes ; mon regard, ma pensée flottaient sur les grands espaces libres, les

lointains inconnus qui pouvaient cacher le pays de mes rêves.

Le lieu qui m'attirait le plus, c'était notre petit étang, ombragé, concentré, très-sombre. Quand le vent d'automne avait circulé par les corridors des charmilles, ému l'enclos, il rasait l'étang, l'agitait, le remplissait de murmures. Sous l'étroit aqueduc qui plus loin portait les eaux, on entendait des chuchotements, des plaintes profondes, des soupirs étouffés. On eût dit des voix humaines, et, parfois, j'aurais cru que c'était un écho de mes pleurs.

J'écoutais, j'avais peur, et pourtant je restais. Un singulier malaise, doux et pénible, me gagnait; je n'avais pas la force d'y échapper. Bien plus, j'y venais et revenais sans cesse, espérant y trouver un rafraîchissement. Sans savoir pourquoi, je me sentais prise de chaleurs subites, d'un accablement où mes membres semblaient brisés. J'avais des inquiétudes puériles, des goûts bizarres, des rires sans joie, des pleurs sans cause. C'étaient les premiers symptômes de la fièvre. Une fois déclarée, elle me tint deux ans dans un état de mortelle langueur. Sur trente-six heures, au moins douze, j'étais couchée. En

plein été, un grand fagot, jeté au feu, ne me rendait pas la chaleur; j'étais glacée. Puis tout à coup, une flamme âcre, sèche, une soif ardente; et rien ne pouvait l'apaiser. Mon corps eût bu la mer qu'il n'eût pas dit : Assez.

La vie m'échappait, et cependant, par tels côtés délicats, je vivais, vibrais davantage. Avec mes neuf ans, et encore toute enfant, j'avais des côtés d'une fine et tendre demoiselle. Tout me revenait plus sensible, pénétrait plus en moi, avec des nuances qu'on croit n'être connues que plus tard et par un cœur qui s'éveille. Je souffrais plus et j'aimais plus. Il semblait que ma faiblesse avait changé ma petite âme ignorante en une autre, mûrie déjà par le malheur, mais douce, nullement aigrie contre la destinée.

J'aimais, non-seulement mon père en son extrême bonté, mais ma mère en ses véhémences dont elle n'était pas maîtresse, mes frères en leurs légèretés un peu rudes et de leur âge. Tout cela marqua en moi profondément par la souffrance même.

Ce flot de jeune tendresse abondant au premier élan, débordait par delà la terre, m'entraînait

vers un monde plus vaste, celui des étoiles. Elles semblaient si vivantes! J'étais ranimée de leur regard scintillant. Si dans mes moments de répit, je faisais à mon tour la prière commune, je me donnais, j'oubliais tout. J'étais quelquefois si absente, que la voix de mon père, de mes frères qui me répondaient, me rappelant à moi, me faisait tressaillir.

Je passai ces deux longues années dans une chambre au nord, assez sombre. Cette pièce, ancienne réserve où l'on avait mis d'abord tout ce qui craint le soleil, était devenue, quand la famille compta jusqu'à six enfants, la *nursery* des petits, un dortoir pour les berceaux. La fenêtre basse, étroite, gardée d'une grille de fer, donnait à ce lieu obscur un certain air de prison. Même dans la belle saison, de ce côté, tout était morne. Nulle vie, nulle animation. Tandis qu'au midi, au levant, éclataient tant de bruits mêlés, d'oiseaux, de grillons, de cigales,

dans notre nord silencieux, rien que de sourdes rumeurs. Je me sentais loin de la vie, loin du mouvement de mes frères, loin du cabinet de mon père, et j'en avais le cœur serré.

Quand le frisson diminuait, on disait : « Elle va dormir ; il faut la laisser en repos. » Ma mère s'en allait, rejoignait la famille ; et je restais à moi-même perdue dans les rêves. Était-ce le jour ou la nuit ? je n'aurais pu le dire. Je me sentais vivre aux coups précipités de mes artères qui battaient surtout aux tempes. Malgré moi, je regardais toujours vers la fenêtre grillée. Parfois j'y voyais un visage, des yeux pâles attachés à moi; parfois aussi des yeux ardents (ceux des pauvresses, peut-être) ; et les sorcières me revenaient avec un monde de peurs vaines, d'illusions.

Tant que la vie restait exaltée, je me soutenais ; mais quelle chute quand la détente se faisait complétement ! Sous le figuier de la terrasse on m'asseyait. J'y restais silencieuse, triste des

rires et des jeux que je ne pouvais partager. Mes yeux grands, profonds (de maigreur), voyaient sans voir. Pâle, immobile, j'avais l'air d'une statue plus que d'un être vivant. Mon père était désolé, il m'embrassait, semblait vouloir, par ses caresses, me rendre, me refaire la vie défaillante. Qu'un faible sourire apparût sur mes lèvres décolorées, c'était pour lui tant de joie que, dès qu'il venait, je faisais effort pour lui donner ce rayon. Mais que de fois, sous le sourire, il put voir mes yeux humides qui, malgré moi, le démentaient !

Mes plus mauvais jours étaient ceux où, la fièvre me prenant tard dans l'après-midi, je restais le soir seule et gisante, ne dormant ni ne veillant. Jeanneton, son ouvrage achevé, parfois me faisait compagnie; mais bientôt elle me préférait la fermière qui, du dehors, enlaçait de ses bras les barreaux de la fenêtre. Je n'avais pas la force d'écouter leur conversation à demi voix, je retombais dans le rêve, j'oubliais la réalité. Dans les pâles lueurs du soir, leurs ombres mouvantes, tantôt mêlées, tantôt séparées, leur pantomime expressive, renvoyaient à mon cerveau malade des images fantastiques, démesurément agrandies.

Leurs échappées fortuites et soudaines me faisaient frissonner. Dans mon trouble, j'appelais Jeanneton, ne sachant plus qu'elle était là, et je regardais égarée du côté des ombres. Si je les voyais s'agiter, venir à moi, un cri m'échappait, je disparaissais dans la ruelle de mon lit.

Ce n'était pas seulement l'effet d'un léger délire ; de cette fenêtre, j'avais eu une trop sombre vision. Le jour de l'Ascension, ma mère et mon frère aîné étaient partis pour la ville. Je me mis à trembler la fièvre vers neuf heures. A midi, mon père me coucha dans le dortoir où je devais rester jusqu'à la nuit tombée. J'y demeurai, seule, me retournant sans cesse dans ma fournaise, plus accablée de la solitude que de la fièvre qui me dévorait.

Tout était immobile dans la campagne, les paysans au temple, les troupeaux enfermés à cause de la chaleur. A peine arrivait le bruissement monotone et lointain des grillons. Tout à coup, au milieu du silence, j'entendis de vagues gémissements. Ils semblaient tantôt monter de la terre, tantôt descendre des collines pour plonger et s'éteindre dans les profondeurs. Je me soulève, j'écoute... tout a cessé. Serait-ce l'effet

de la fièvre? Je retombe alourdie. Mais des cris stridents éclatent, et cette fois à une faible distance; d'autres les suivent et font un immense sanglot, et si aigu qu'il m'entrait dans la tête comme une pointe d'acier. Je ne pouvais encore me rendre compte. Je croyais n'entendre que des voix, des pleurs de femmes qui toujours montaient et descendaient, s'avivaient et se mouraient. Mais lorsque au-dessus de leurs plaintes je pus saisir l'accent grave et profond d'une voix qui ne pleurait pas, mais qui priait, je compris tout, je me levai, j'allai vers la fenêtre, n'ayant pas assez de mes grands yeux fiévreux pour voir devant moi.

C'était un pauvre homme des champs qu'on emportait, et qui venait d'une lieue reposer dans la vigne de ses pères. C'est toujours là que le protestant des campagnes ensevelit les siens. Tous, riches et pauvres, placent ce qu'ils aiment à l'ombre de leur vigne. Celle-ci, tout près de notre enclos, courait à travers les blés. On allait y descendre celui dont la sueur, peut-être, avait fait cette terre féconde. Le ciel était si beau, si pur, en tel contraste avec la mort, que, loin d'adoucir la scène, il la rendait plus lugubre. Dans

un étroit chemin creux, plutôt une fondrière, avec de brusques ressauts, s'avançait le long ruban noir des femmes gémissantes. Derrière, une boîte de sapin, sèche et nue, rendant des bruits sourds au mouvement des porteurs et sous leurs pas saccadés. Le pasteur, à intervalles égaux, entre les sanglots, laissait tomber la prière. Les hommes silencieux fermaient la marche. Ils étaient tous passés lorsque, à quelques pas en arrière, j'aperçus un vieillard, le front découvert, qui semblait concentrer en lui le deuil du convoi. C'était mon père. Il m'avait quittée pour remplir ce devoir. Jusque-là, j'avais tout suivi d'un œil sec; la terreur empêchait l'émotion.

Mais lorsque je vis au bord de cette fosse se pencher celui que je craignais si fort de perdre, il me sembla que ce n'était pas le mort qui descendait là, mais lui tout vivant, mon père!... Terrible fut la secousse : je pris alors le délire, car je vis mon frère (absent) descendre à son tour et la terre se fermer sur eux.

XII

UNE AMIE

XII

UNE AMIE

Tout ne fut pas souffrance dans ces deux années de fièvre. Il y eut d'abord les courtes intermittences, les bonheurs de revivre. Les enfants sont comme les herbes des prés; un rien, un souffle, un rayon, la rosée d'une nuit, les fait, par enchantement, renaître, refleurir. Quelques jours de répit, et je n'étais plus déjà la malade amaigrie, paralysée. Une baguette magique semblait me transformer. Elle était aux mains de ma bonne mère, la nature, à laquelle, docilement, je m'abandonnais. J'avais des avidités impérieuses de nourriture, on peut le croire, après de si longs jeûnes; mais, plus encore, j'avais soif de lumière, d'air, de liberté, de mouve-

ment. J'allais, je venais, je restais immobile, je prenais le soleil, je regagnais l'ombre, tout cela sans raisonner, et suivant plutôt l'instinct confus, mais sûr, de tout mon être pour se réparer en hâte entre deux accès.

Mon père, heureux de ces renaissances, et touché au fond de l'âme (je l'ai su plus tard) de me sentir sienne chaque jour davantage, me prenait plus souvent avec lui dans ses promenades solitaires du matin à travers les allées. Me tenant par la main, il me parlait, me disait le tempérament des plantes que j'aimais, le caractère, le goût des petits animaux dont il savait le refuge.

Nous eûmes entre nous un secret. Quand il allait au bois de chênes, sur les tombes de nos protestants, un être fort timide en sortait, que personne, hors mon père, ne put voir. C'était une couleuvre. Hélas! nous les tuons sans information ni raison. Cet animal prudent ne fût jamais sorti devant mes frères ni autre; mais il vit que j'étais *lui*, et il me fit la grâce de sortir sa petite tête. Pauvre génie du lieu, fidèle ami des morts, qui vivait avec eux! Mais je dois avouer que je lui fus ingrate, et j'avais moins encore d'amitié que de peur.

Dans un moment de rechute, mon père s'assit auprès de mon lit et me dit : « Ma princesse, il faut guérir vite, car tu vas avoir une charmante amie qu'il faudra promener, distraire. Son frère devient mon élève, et décidément nous gardons le *Prince des apôtres*. Je ne te permets pas d'être plus longtemps malade. Encore un ou deux accès, mais c'est tout. »

La joie de voir rester mon frère pouvait bien me guérir. Mais j'étais agitée, inquiète de l'arrivée de la petite fille. Avoir une amie à moi, de mon âge, la conduire dans mon chaie ou sous le bois, ne plus me sentir seule, quelle félicité ! Mais que sera-t-elle pour moi? me disais-je, pensant aux amies de ma sœur, si fières, si dédaigneuses. La crainte était plus forte que la joie.

Le jour de l'entrevue, ma toilette fut plus soignée qu'à l'ordinaire, et sous l'ombre de mon figuier, faible de l'accès de la veille, j'attendis dans une anxieuse émotion. Le cœur me battit fort, je me sentis pâlir encore quand s'ouvrit la porte du jardin et qu'un homme grand, fin, d'une douce figure, s'avança tenant ses deux enfants par la main. Mes frères, sans façon, embrassèrent leur

nouveau camarade, lui offrirent leurs jeux. Plus timide, je tendis la main à Jeanne, et, sans oser encore lui parler, je l'assis près de moi.

Sa taille m'en imposa d'abord ; elle était d'une adolescente ; la mienne était de mon âge. Mais Jeanne ne la portait pas comme les enfants robustes ; elle semblait plier plutôt sous la fatigue de la croissance. Sa physionomie sérieuse n'était pas non plus d'un enfant. Elle s'éclairait à peine d'un sourire nerveux, souffrant, qui, parfois, me la rendait un peu étrange. Il y avait en elle des contrastes singuliers. A son teint brun, d'un midi plus chaud que le nôtre, à ses grands yeux veloutés, d'un noir profond, que de longs cils rendaient encore plus beaux, on l'aurait crue de feu. Sa démarche était lente, indécise, son attitude languissante. Elle s'asseyait volontiers, laissait tomber ses bras, vous pénétrait d'un long regard, et, silencieuse, s'abandonnait, rêvait. Mais telle était la douceur d'âme de cette enfant, qu'à la vue seule et sans aucune parole on l'aimait. Son naturel et sa bonté visible, touchaient, allaient à l'âme. Je fus gagnée. Jeanne le sentit bien à mes timides avances.

Elle rompit tout à fait le charme, et, d'une

voix que je ne puis oublier, me parla de sa vie de couvent, de ses compagnes, de son oncle qui la menait voir, le jeudi, toute sorte de divertissements.

Sa famille, très-riche, prévenait ses moindres désirs. Toute autre eût profité de ses avantages de fortune, les eût étalés dans une vaine complaisance. Jeanne, toujours supérieure à sa position, n'en eut pas la pensée. Sa fine nature la servait déjà, l'avertissait des nuances. Elle n'admira pas mon petit jardin dans sa triste nudité, ni ma poupée de bois, mais elle eut la bonne grâce de me laisser ignorer que ses parents la comblaient, qu'elle avait des merveilles.

Bien plus demoiselle que moi, n'ayant jamais quitté la ville, et toute habituée au monde dès sa naissance, deux choses cependant nous faisaient sœurs : la simplicité de ses goûts et l'analogie du costume. Le couvent ne permettait que la robe de laine noire l'hiver, et l'indienne, de modeste couleur rouille, l'été. La mienne, sombre en tous temps, il est vrai, mais assez parante dans son neuf, ne se sentait pas trop humiliée. Cette seule bagatelle met souvent un monde entre les enfants. Rien, de ce côté, ne nous séparait. Mais Jeanne,

le cœur plein de ses amitiés, ne pouvait comprendre ce qu'était pour moi une telle rencontre et de quel élan j'allais me donner. Elle restait douce et paisible, un peu lassée de la route, et peut-être du vague des champs, de ces mille bruits confus qui bercent, endorment la pensée. Au départ seulement, elle eut comme un éveil subit de tendresse, et me dit en m'embrassant : « Adieu, je reviendrai te voir bientôt, car je t'aime déjà. » Ce *tu* familier me fut plus doux que des caresses. Je lui passai les bras au cou, mon cœur m'échappa et ce cri : « Oui, Jeanne, revenez, ne m'abandonnez pas. »

Elle partie, je n'eus qu'une idée : lui écrire et lui faire savoir que je l'adorais. La fièvre pouvait revenir, je ne la craignais plus. J'aurais toujours devant moi sa chère image et tout un long jour pour songer à ma lettre, la faire en esprit. Le lendemain, la plume irait toute seule, et Jeanne saurait de quel cœur je l'aimais. Dans l'animation des premières heures, rien ne me coûtait, je parlais d'abondance, mes yeux brillaient, j'étais transportée. Au réveil m'attendait la déception. Dans les défaillances profondes qui suivent l'accès, toute éloquence s'évanouissait ; je me con-

sumais en vains brouillons que surprenaient mes frères, ces rieurs sans pitié. Mon père, inquiet, je le voyais bien, pour l'honneur épistolaire de sa fille, n'eût pas demandé mieux que de placer sa touche délicate et discrète ; mais il m'en coûtait de m'expliquer avec lui. Le menton dans la main, je cherchais, non l'inspiration, elle ne venait que trop, mais la forme, le tour à donner à mon sentiment. Je restais toujours en deçà ou au delà sans trouver la mesure. J'étais bien près des pleurs.

Une chose gênait surtout ma muse naissante. Mes lettres étaient lues par la première maîtresse de Jeanne. Le grand bonheur de cette correspondance en eût été le petit mystère. J'étais singulièrement émue de sentir sur nous ce regard. De là, sans doute, un trouble trop visible qui fit dire à la religieuse : « Les lettres de votre amie sentent l'orage. » Pour me calmer, on faisait écrire à Jeanne des lettres simples et négligées. Elle me disait qu'elle m'aimait, tout uniment, si uniment que j'en étais presque triste. Heureusement ses fréquentes visites me disaient son amitié bien mieux que ses lettres. Quand elle arrivait, je sentais se calmer mes agitations. Son doux parler me

donnait une jouissance tranquille. Si ma faiblesse nous empêchait de jouer, je l'asseyais devant moi et, dans une curiosité jamais satisfaite, j'écoutais ses récits, je l'excitais, non sans souffrir, à me faire le portrait de ses amies de pension. J'aurais voulu savoir jusqu'à quel point elle les aimait, et démêler ce qu'elle gardait pour moi. Jeanne, malgré la langueur d'une nature prématurément atteinte (elle est morte de la poitrine), avait les expansions soudaines, les vivacités des natures ardentes. Il lui échappait de me dire : « Si tu voyais Anne et Marie, comme elles sont belles !... Ah! je les aime trop. » Je baissais les yeux, craignant alors de rencontrer les siens.

Cette amitié, qui n'eut jamais d'autres nuages, fut le grand événement de mon enfance. Tout ce qui flottait en moi de vagues attendrissements, d'élans sans objet, vinrent se concentrer sur cette chère et angélique personne.

Est-ce à dire que mon cœur changea pour les miens et pour ma petite Margarido, si nécessaire jusqu'à ce jour? Ne me faites pas ce reproche. Je lui restai fidèle et plus tendre peut-être, ayant le cœur si plein. Mais sans le vouloir, sans le savoir,

je l'aimais dans le passé et comme en un rêve. Ma Jeanne était si charmante! Elle vivait, parlait, répondait, m'entendait au moindre mot. Par elle, j'avais senti se doubler ma vie, finir ma solitude.

LIVRE III

I

REVERS DE FORTUNE

I

REVERS DE FORTUNE

Depuis quelques années mon père avait de sombres pressentiments qu'il renfermait, se gardant d'attrister sa femme, un intérieur déjà si sérieux. Mais les lettres d'Amérique arrivèrent bientôt plus fréquentes. Ma mère pleurait. Mon père, visiblement troublé, s'efforçait d'être calme. Il entraînait ma mère à l'écart pour la consoler. Les jours suivants nous remarquions qu'il recherchait lui-même la solitude et gardait le silence. S'il croyait être seul, il se parlait à lui-même et semblait dans un rêve. Il lui échappait de dire : « Pauvres enfants ! »

Nous devenions pauvres en effet.

Mon père n'avait pas été libre de bien fonder

sa fortune. Quand ma mère, orpheline, âgée de quatorze ans, l'aima, se donna à lui, lui apportant une riche dot, ravi de ce charmant hasard, il songea peu au côté sombre de la chose. Lui qui détestait l'esclavage, il fut propriétaire d'esclaves. Ses idées se trouvèrent les ennemies de ses intérêts. Sa générosité devait désorganiser sa fortune. Peu fait pour la vie de planteur, il trouva un grand soulagement à quitter la Louisiane et à mener sa femme en France. Mais en partant, il dut laisser au tuteur le maniement de la fortune, son administration. Mon père fit au moins tout ce qu'il put pour ses esclaves. Il affranchit les petits nègres, les négresses nourrices, loua les autres aux maîtres qu'ils se choisirent eux-mêmes, avec la faculté de se racheter à telle époque sur leurs économies. Revenu en Europe, à certain jour, il aimait à se dire : « Un tel aujourd'hui devient libre. »

Le bien resté là-bas ne donnait pas des rentrées régulières. Nos parents, par moments, éprouvaient des difficultés pour se dessaisir de l'argent, et nous en envoyer. La fameuse crise des banques mit le comble à ces embarras. Elles ne payèrent plus, ou, si elles le firent, ce fut plus tard, avec

d'énormes pertes. De tous côtés faillites et saisies, un naufrage général. Pour notre malheur, il ne fut pas complet. S'il l'eût été, on aurait avisé à se créer d'autres ressources. On ne croyait pas tout perdu. De là les faux espoirs, les mortelles attentes dans une telle distance. Mêmes misères pendant des années. Chaque lettre annonçait une perte, sans dire le mot qui perd et sauve: « Tout est fini. » Incertitudes éternelles pires que la plus cruelle réalité. Toutes les lettres arrivaient en deuil, sous cachet noir. C'était le choléra. Depuis son invasion à la Louisiane, il avait des retours terribles, moissonnait les villes et les campagnes, les riches et les pauvres, les blancs, les noirs. En cet automne, les pertes de famille nous arrivèrent coup sur coup. Ma mère était frappée d'une double épreuve à laquelle bien d'autres auraient succombé. Elle sut dominer sa douleur, et nous donna l'exemple du courage. Je ne l'ai jamais vue regarder en arrière vers son passé, ni se nourrir de vains regrets.

Le plus atteint était mon père; il sentait l'avenir lui échapper. Devant nous aucune plainte. Un indifférent l'eût trouvé le même; mais je voyais bien que son entrain naturel l'avait quitté.

Il s'efforçait pour être gai. Son visage pâli portait la trace de la souffrance, des longues insomnies. Du premier jour il avait compris qu'un voyage en Amérique deviendrait indispensable. Il s'y préparait en silence, gardait en lui cette pensée de séparation, comme on garde une chose amère, sans la trahir.

Et pour qui, à soixante-cinq ans, voulait-il s'éloigner? Pour ma sœur et pour moi. L'espoir de refaire une petite fortune à ces deux filles le décidait à ce lointain voyage.

Nous étions trop jeunes pour sentir nos épreuves de fortune. Nous ne mesurions pas la portée de pareils malheurs, leurs conséquences d'avenir. En maintes choses arrivait la gêne, et nous le remarquions bien peu. La pauvreté de la campagne n'est nullement celle de la ville, très-spécialement dans le midi, où le climat adoucit tout. Certains côtés tristes de la pauvreté sont absents, certaines proses, les vulgarités qui fanent et flétrissent l'âme. Point de honte, d'effort pour ca-

cher les difficultés. Point d'isolement sauvage, ni le regard d'envie sur les heureux. La vie même étroite garde aux champs, aux vergers, une aimable image d'aisance, des moments d'abondance même.

La nature nous restait bien peu changée ; au contraire, elle nous appelait pour ainsi dire, dans nos circonstances nouvelles, à la faire produire, à y chercher une nourrice qui n'épargnerait pas ses dons. Une telle mère ne peut qu'ennoblir et garder le cœur haut. Avec quelques mots de mon père, parfois un vers de son Virgile, nous pouvions glaner, esherber, vendanger et faire toute chose, dans la grâce, la vivacité qu'ont les enfants heureux, pour qui ces travaux sont des fêtes.

La seule chose qui pût agir sur nous, nous rendre sérieux, c'était la tristesse de nos parents. Que ma mère grave et forte, toujours maîtresse d'elle-même, se troublât et pleurât, quelle chose étonnante pour nous! Cela nous faisait sangloter.

Nous allions au fond du jardin. Nous tenions assemblée et sagement nous nous demandions : « Que faire pour que maman soit riche? »

« D'abord nos pièces de dix sous. Nous ne les prendrons plus ; nous les laisserons à notre père. Et quand il y en aura beaucoup, beaucoup, il les rangera sur la table, appellera maman, et dira : Miss Emma, tenez, tout cela est à vous... Ne pleurez plus ; votre fortune est refaite. »

« Puis mes frères, au lieu d'aller au cerf-volant, d'employer leurs récréations à des jeux inutiles, travailleront, arroseront, cultiveront le jardin avec Jean qui a déjà beaucoup à faire. Le jardin deviendra riche, encombré de fruits.

« Moi, j'aiderai, je travaillerai... Que ne ferai-je pas, pour ne plus voir mon cher papa si pâle!» J'oubliais que depuis longtemps je ne m'amusais plus. Je remplaçais ma sœur absente, faisais son ouvrage et le mien.

Je n'en reste pas moins reconnaissante à nos dures circonstances de m'avoir créé une richesse et fait un trésor. Je dus à ce labeur de ma première enfance le goût de la simplicité, de l'action. Je n'aimai que le bien qui me vient du travail. A la bonne fortune j'ai dit · Merci ! Mais je n'ai ja-

mais craint ses revers, espérant toujours rester *moi*. Ce qui m'importe, c'est de pouvoir toujours agir, imiter la nature (qui reçoit, donne aussi), de n'accepter pas le bien tout fait, mais le faire quelque peu moi-même. Le raisin me fait mal aux dents si je n'ai pas travaillé à la vigne.

II

LA PAIX DE DIEU

II

LA PAIX DE DIEU

« Jamaï Diou n'a dounat à naïssé,
« Que non donné à païssé. »

« Jamais Dieu n'a donné à naître, qu'il n'ait aussi donné à paître » Ce beau proverbe de nos pays semblait s'adresser à nous. Le travail suppléa la fortune. Pour le pauvre, nous restions riches, et du peu qui nous restait, nous donnions bien encore autour de nous.

Nous étions fort aimés pour notre vie simple, sans ostentation, et pour nos charités. Aux maladies, aux pertes de bétail, de récolte, nous arrivions, nous étions là. C'était un besoin pour mon père de voir les gens heureux. Avec lui, tout y eût passé.

On disait en proverbe chez les voisins : « Bon comme M. Mialaret. » Et tous en profitaient. L'un n'avait pas de bonne eau à boire. La nôtre était abondante et de source. Aux sécheresses de juillet où tout tarit sur les coteaux, notre étang profond et comble par les orages, eût suffi pour tout le pays. Le soir, à la brume, arrivait lentement, à la file, la grande procession des bœufs pensifs. Plus délicats que les chevaux, ils n'aiment pas l'eau verdâtre ; ils négligeaient les mares, et sans guide passant notre porte, ils buvaient, s'oubliaient rêveurs, les pieds dans l'eau.

Le soir aussi, les femmes d'alentour venant à notre puits emplissaient leurs cruches, et, non sans grâce, à la façon antique, les rapportaient sur la tête. Les jeunes bouviers ne manquaient guère d'arriver là. Et c'était le tableau d'Éliézer et de Rébecca.

Nous donnions encore notre four, et sans rien recevoir. Seulement, au temps des noix fraîches qui se mangent avec les galettes, ils apportaient d'eux-mêmes celle du petit Chaperon rouge. Encore mon père n'acceptait-il que pour ménager la fierté du pauvre, ménager son indépendance.

J'ai lu qu'aux portes des pagodes les bons brames, à l'heure des repas, invitent, appellent les singes, qui, des toits gravement, comme employés du temple, descendent pour avoir la part qui leur est due. C'est précisément le spectacle qu'offrait notre maison. Sur un petit mur bas, à la hauteur d'appui, qui se trouvait autour, mon père frappait sur une planche, et les chiens de la ferme, d'autres du voisinage, venaient toucher leur rente. Pour peu que l'on tardât, tels de ces mendiants déployaient des voix merveilleuses, un talent musical digne de tout encouragement. L'un d'eux cultivait son organe, s'adoucissait la voix, en gobant les œufs de ma mère... indignée... mon père riait, lui faisait compliment.

Le dimanche, jour de la poule au pot, les virtuoses se priaient d'eux-mêmes. Mon père feignait de ne rien voir, de peur de l'orage. Mais la chère miss Emma était absente, quelle chaude réception! Les têtes venaient se poser sur nos genoux, les queues s'agitaient, les yeux cherchaient les nôtres. O les bons regards, doux et tendre !

Cet accueil rendait nos hôtes toujours plus

nombreux. Une fois de la maison, ils prenaient exemple sur les enfants, devenaient malicieux. La pie, Margot, qui sautillait au seuil, et semblait observer de son œil métallique tout ce que nous faisions, subtilement prenait son temps pour voler les lunettes de mon père. On cherchait partout; parfois on les trouvait cachées dans ses souliers.

Sa bienveillance pour la vie animale, les habitudes sobres qu'on prend aux pays chauds, lui faisaient l'alimentation indienne. Il n'acceptait pas le sacrifice des vies innocentes, prenait la nourriture des brames, les œufs, le riz, le café.

Ma mère ne pouvait toujours l'imiter, garder un tel respect de toute vie animale. Elle avait à nourrir, à faire croître les enfants. De là quelques crimes. J'y fus associée, hélas! car sur la pauvre Athénaïs tombaient bien des choses pénibles. Il fallait tous les vendredis un grand plat de poissons pour le repas de la famille. Malgré cette nature de feu que l'on me reprochait sans cesse, je n'étais pas moins la plus patiente. Avec mes Géorgiques traduites, ou une petite Mythologie qui enchantait mon imagination, je restais là des heures entières parfois sous le vent du nord-est,

aigre et froid, où les eaux semblaient vides de toute vie. J'y perdais mes meilleurs appâts. Moi-même, immobile et transie, n'osant avouer ma disette, je me faisais petite et disparaissais sous les hautes herbes pour échapper au vent de bise. Parfois mon père venait me délivrer, plaidait pour moi. Mais ma mère, inquiète pour son dîner, mettait à ma charge la mauvaise volonté du poisson.

Les favoris, ceux qui vivaient au cœur même de l'arche, c'étaient nos dix-sept chats. Enfants et parents en raffolaient. Nous ne pouvions nous endormir qu'en les tenant dans nos bras. Aux jours d'hiver, rien n'était majestueux, imposant, comme de les voir en concile. Mines discrètes et nobles fourrures.

Les uns beaux et lustrés, ardents, mais à leur jour. D'autres élancés, hauts sur pattes, sveltes, maigres, taillés pour la course, grands chasseurs de jour et de nuit. Ces vaillants, piqués de feu, étaient toujours en quête, du printemps à l'au-

tomne. L'hiver seul nous les ramenait. On y sentait les fils d'une mère fantasque, de goût original, qui, fuyant nos dormeurs, s'en allait librement se choisir un sauvage époux.

Les plus aimés couraient moins. Ils restaient nonchalants sur les meubles et sur les genoux. Ce n'était pas leur faute. Plusieurs étaient enfants tardifs de parents trop âgés. Finette Dédédé (nom créole) dans son antiquité de dix-huit ans, ne s'obstinait pas moins à la maternité. Il fallait l'aider en son grand âge, élever sa famille. Parfois, je ne sais par quelle humeur bizarre, elle s'en allait à la ferme, mettre en nourrice ses petits. De là nous revenaient de singuliers hôtes, étranges, effarés, la fière Blanquette, qui de sa solitude nous donna le malheureux Moquo. — « Trop laid pour figurer avec les autres, il en avait conscience, se tenait à part dans une timidité sauvage que rien ne pouvait vaincre. Comme en toute réunion (triste malignité de nature), il faut un plastron, un souffre-douleur sur qui tombent les coups, il remplissait ce rôle; si ce n'étaient des coups, du moins, c'étaient des moqueries. Infirme et mal fourni de poil, plus que les autres il eût eu besoin du foyer; mais les enfants lui faisaient peur; ses

camarades même, mieux fourrés dans leur chaude hermine, semblaient n'en faire grand cas et le regarder de travers. Il fallait que mon père, allât à lui, le prît; le reconnaissant animal se couchait sous cette main aimée, et prenait confiance. Enveloppé de son habit et réchauffé de sa chaleur, lui aussi, il venait invisible au foyer. Nous le distinguions bien; et s'il passait un poil, un bout d'oreille, les rires et les regards le menaçaient, malgré mon père. Je vois encore cette ombre se ramasser, se fondre, pour ainsi dire dans le sein de son protecteur, fermant les yeux et s'anéantissant, préférant ne rien voir. » (*L'Oiseau.*)

Un peu à l'écart, dans un petit mystère, chacun de nous tenait ménagerie. Nous prenions toute sorte de pensionnaires, insectes, quadrupèdes, mais point d'oiseaux. Mon père ne le permettait pas. Le plus aimé des insectes était le grillon. Sa petite musique uniforme nous ravissait. Dès qu'il s'éveillait au printemps, chantait sur les prés, nous rêvions de l'avoir plus près

de nous. Je lui préférais encore le timide grillon domestique. Celui-ci chante quand les prairies sont déjà muettes. En automne, la douce tiédeur du petit feu de nuit qui couve sous la cendre, lui fait croire que c'est encore l'été. Silencieux tout le jour au fond de sa retraite, il s'anime, remonte et prend la voix dès que le soir s'abaisse. Il aime surtout à chanter dans les nuits orageuses de l'équinoxe, où la rafale descend et gémit sur le foyer. On dit qu'il s'efforce ainsi de réjouir sa femelle devenue mélancolique dans les lieux sombres où elle vit. Et moi aussi, j'aimais à l'entendre; je ressemblais à ces sauvages d'Afrique qui ne peuvent s'en passer, l'achètent, en peuplent leurs demeures; le soir, ils s'endorment bercés au chant du petit musicien.

Il y avait encore pour nous une douce chose. Quelquefois, le dimanche, nous venait un beau jeune homme, naguère du voisinage, mais qui, transplanté à la ville, n'oubliait pas ma sœur,

ni les Chapitoulas. Il était élégant, du vrai sang du midi, à moitié espagnol, avec des yeux bleus tout français. Cela, tout à coup, nous faisait un sourire. Le père de ce jeune homme avait donné jadis à ma mère une colombe dont nous vint tout un peuple ailé. Comme un vol de pigeons, un vol de tourterelles allait, venait, roucoulait dans une sécurité charmante. Vraies maîtresses de la maison, l'été, les fenêtres ouvertes, sans cesse elles passaient et repassaient, nous effleuraient, se posaient sur nos grands arbres, ou familières, s'arrêtaient sur nos épaules, y faisaient la roue, nous saluaient.

L'après-midi, nous partions ensemble; nous nous promenions aux collines, *eux*, toujours un peu en arrière, ayant moins les goûts des enfants pour sauter, et courir, dérouler les pentes rapides. Ils paraissaient avoir beaucoup à dire et semblaient si heureux! Je me détournais quelquefois pour les regarder. Ces soirs-là, ce n'était pas sans émotion qu'on entendait dans la campagne, à travers les ravines, l'appel du chévrier, le petit chant agreste de la flûte de Pan.

Il s'oubliait. La lune était déjà levée, qu'ils se promenaient encore aux allées du jardin. Ces

nuits-là personne n'avait peur. Je marchais un peu derrière sans écouter, mais j'étais émue, si, tous deux me voyant, quelques bonnes paroles tombaient aussi sur moi.

III

LE TRAVAIL

III

LE TRAVAI

Mais j'oubliais qu'il faut nous mettre au travail. Énumérons les travailleurs.

D'abord mon frère aîné, qui prenait volontiers la direction des travaux. Il avait une adresse singulière, une main habile, intelligente, de l'esprit au bout des doigts. Nous lui devions mille jolies choses, imprévues. Par lui la propriété s'embellissait. Il savait tirer parti de tout, et d'un rien naissaient des créations charmantes. Que j'ai aimé ces nids de verdure improvisés dans les charmilles, faits simplement de quelques branches courbées, enlacées entr'elles ! Frais réduits, petits bocages solitaires dans la solitude même. « Qu'il ferait bon s'asseoir là aux heures chaudes !

lui disais-je. » Le lendemain un beau banc de gazon était prêt à nous recevoir. Il n'était pas moins heureux dans les choses délicates, de fine précision. Je vois encore le délicieux petit chef-d'œuvre dont il fit la surprise à ma mère : un rouet de la hauteur de la main, sculpté, poli comme un objet d'ivoire, et sans autre outil qu'un canif.

Le penseur, le chercheur, le vrai sage de la famille était mon frère Antonin. Peu bruyant, plutôt silencieux, moins fait que ses frères pour l'action, il se passionnait pour les livres. Il fallait les lui arracher. A neuf ans, si l'on n'eût veillé, il aurait dévoré toute la bibliothèque de mon père. En nourrice, il avait beaucoup pâti, et n'en était pas encore revenu. Il semblait une plante souffrante, étiolée dans son germe. Mais de cette faiblesse même devait naître un fruit supérieur. A lui revenaient les choses de patience. Mon père, qui devinait l'avenir, fondait sur ce fils de grandes espérances. Elles se sont réalisées. Sans ressources, presque au désert, sur la lisière des prairies tremblantes de la Louisiane, il a pu devenir un physicien habile et faire d'intéressantes découvertes.

Mon frère Henri avait pris pour lui la flamme, le mouvement. De mon père, il tenait l'esprit, les ressources inventives; mais non la douceur d'âme. La jeune séve bouillonnait trop en lui. La vie jaillissait par éclairs de ses yeux noirs. Étant peut-être le plus naturellement doué de la famille, il ne put cependant que tard s'appliquer à l'étude. Enfant, il lui fallait agir sans cesse, dépenser son énergie. Mon père, pour le ramener à ses livres, lui imposait parfois des labeurs pénibles, espérant le lasser. Bien au contraire, il n'était que plus vaillant et cherchait encore autour de lui. Lorsqu'étudiant sa mythologie, il arrivait à réciter les douze travaux d'Hercule : « Bah! disait-il en finissant, j'en ferais bien d'autres! » Il a tenu parole. Seul, au fond des plaines brûlées de l'Espagne, où, sur dix lieues à la ronde, vous ne voyez ni un être, ni une broussaille, il a par sa grande volonté percé la Montagne noire (la Sierra Morena) et marié la Manche à l'Andalousie.

Venait encore un autre frère bien jeune à cette époque. N'importe. Ses petits bras avaient bien leur valeur. Il suivait, ne voulait pas rester en arrière. Celui-ci joignait à une grande richesse

de cœur, à une intelligence réfléchie qui devait s'appliquer aux affaires, les goûts et l'esprit du foyer. Resté près de ma mère et de ma sœur malades, quand les circonstances nous dispersaient, il eut pour elles une tendresse, un dévouement admirables. Tous nous lui gardons un cœur reconnaissant.

Une fois bien aménagé, l'enclos donna non-seulement la nourriture d'une nombreuse famille, mais permit encore d'envoyer vendre à la ville. C'était la joie des enfants, qui se figuraient que Jeanneton, en revenant du marché, rapportait la fortune de leurs parents. Que n'aurions-nous pas fait pour l'augmenter ! Je défendais les fraises contre les limaçons ; mes frères gardaient les cerises du bec des moineaux ; mais quand la pluie menaçait de tomber sur les foins de papa, quelle inquiétude ! La classe devenait impossible, toute notre pensée était ailleurs. Il fallait bien nous laisser partir. Chacun de s'empresser autour des petits faneurs. On cherchait pour moi le

râteau le plus léger. Les gens de la ferme riaient d'abord, puis admiraient. Il fallait ramener les foins, en faire de solides meules pour résister au vent. Grand travail, rapide, que nous exécutions dans une animation joyeuse. Une douce ivresse nous venait de ces herbes en fleurs, mortes déjà, mais encore souples et moelleuses, qui semblaient respirer, s'exhaler en légers parfums et nous livrer leur petite âme.

Je me gardais bien après de reparaître dans mes trop riches couleurs. J'allais au ruisseau baigner mon visage et lisser mes cheveux dans le miroir de l'eau courante. Je rentrais tout à fait demoiselle. Mon père m'attirait à lui, m'embrassait. Il avait tout vu de la porte du jardin.

Cette année se fit en grand l'éducation des vers à soie. Nous avions deux belles allées de mûriers bordant les prairies, et près de l'aire, un vrai patriarche qui couvrait tout de son ombre. Ma mère dès longtemps avait été tentée

par ce riche feuillage. Elle si raisonnable, et devenue si simple, gardait pourtant une faiblesse, le besoin d'un luxe innocent, elle ne portait volontiers que des bas de soie.

Dès que le bourgeon du mûrier s'entr'ouvrait, laissait percer sa feuille pâle, ma mère tirait de l'armoire un sachet de soie, et selon l'ancienne coutume le portait sur elle nuit et jour. Sollicité par la douce chaleur, le germe endormi s'éveillait. Un matin de sa tête il poussait la porte de sa prison et tombait sur un lit de feuille de rosiers, sa première nourriture.

La famille suffisait à peine pour nourrir une chambrée de ces intrépides mangeurs. Nous allions cueillir la feuille dès le soleil levé, nous l'émondions, nous l'étendions pour sécher la rosée, puis, nos petits bras pleins, nous courions porter à ma mère qui distribuait, disant : « Encore, encore ! » Ainsi pourvus, ses nourrissons poussaient dru, comme l'herbe.

Le ciel n'était pas toujours pour nous. Lorsqu'après l'autan, le côté du midi se chargeait, il fallait prévoir. Que ferait-on si l'eau tombait sans éclaircies ? Le ver à soie meurt sur la feuille trop humide. « Enfants, courez, ra-

massez au plus vite. » Mes frères, souples et agiles, en deux bonds étaient aux arbres. Un déluge de feuilles m'inondait. Je ramassais, j'emplissais les sacs et les corbeilles. Rien de plus émouvant que ce travail sous l'orage. La tempête encore suspendue nous électrisait, nous mettait dans l'âme je ne sais quelle vaillance téméraire qui fait tout braver. Quand tombaient les premières gouttes de pluie, nous rentrions riches de vivres et de joie. Une montagne de verdure était là toute prête pour nos affamés. Ma mère ravie perdait ses airs sévères ; nous achevions le travail en riant. O les bonnes journées !

La pitié vient lorsqu'on voit chaque semaine le pauvre ver se débattre dans la crise douloureuse de la mue. Alors il délaisse la feuille, tombe en langueur, et cherche à fuir tout ce qu'il a aimé.

Une vague tristesse nous tenait tant que duraient ces léthargies. Mais quelle animation quand ma mère entrait, interrompait l'étude par ce cri : « Voilà le réveil. » C'était pourtant l'heure du péril. Il se gonflait, se tordait pour déchirer, rejeter son vieux vêtement comme un mauvais rêve. Sérieuse résurrection, pour beau-

coup bien près de la fin. Mon père souffrait à voir leurs lentes agonies. Il me disait : « Va, ma *princesse*, porte-les au fond des charmilles où nichent les rossignols ; ils seront plus heureux de passer dans l'âme d'un chanteur. »

Ils sortent du dernier sommeil, transfigurés. Les uns vêtus de satin blanc semblent des princes. Les autres ont pris les reflets de l'ambre qui se joue sur les soies de l'Orient.

C'est le temps de la *montée*. On leur aligne de petites arcades en fine bruyère. De loin, on dirait des portiques. Ils jeûnent vingt-quatre heures, disent adieu à la vie de ce monde, et montent aux branches. Ils jettent d'un rameau à l'autre des fils délicats, vaporeux. A peine pouvait-on d'abord les distinguer. A peine un léger reflet d'or s'entrevoyait sur la bruyère, que déjà l'ouvrier, au milieu de sa trame, se nuageait, semblait se perdre.

Cet ensevelissement volontaire fait avec calme n'était-il pas contre nature? Je me demandais

comment il pourrait vivre dans cette coque étroite dont la seule idée m'oppressait ; comment il resterait sans lumière, enterré vivant. Le côté sombre de la mort pour moi, c'était d'avoir vu le cercueil. Et lui-même, avant la mort, s'en fabriquait un. J'aurais voulu l'arrêter, couper le fil au moment où, enveloppé déjà dans son tombeau, il me restait visible encore. Échappant à la nuit profonde qui m'effrayait, il verrait le soleil, serait encore heureux ! J'aurais les yeux sur lui ; s'il souffrait, prenait peur, je serais là pour lui aider.

Quand tout fut fini entre lui et moi, et que je le vis clos dans sa tombe, je le crus mort et fus saisie. Le lendemain pourtant, j'écoutai si je n'entendrais rien. Tous remuaient encore avec un petit bruit sec. Je me figurais qu'ils regrettaient de s'être ensevelis, frappaient leur coque. J'avais des tentations de les délivrer, puis je m'arrêtais craignant de les blesser et je ne sais par quel respect de ce profond mystère.

Comment finissaient-ils, et comment ces captifs rentraient-ils dans la liberté? j'en ai peu souvenance. Seulement je les vois étalés au soleil « semant leur graine » (ainsi disait mon père),

avant de s'envoler. « Vois-tu, ajoutait-il, ils n'ont plus rien à faire, ne se soucient plus de manger... Tout leur bonheur c'est de monter bien haut, de monter vers le ciel. » J'avais beau regarder, nos rossignols avides dérobaient cette apothéose. Mais à la seule pensée, j'étais ravie.

Ce travail achevé, une halte suivait. C'était juillet, mois de silence. La nature se recueille dans sa maternité muette. Les oiseaux ont couvé, élevé à petit bruit. Dans les fourrés leur aile frôle à peine le bas des charmilles. Peu, bien peu de chuchotements. Le chardonneret seul, maigre et vif, frère de la cigale, avec la bique maigre, sur la hauteur voltige autoúr des chardons arides.

Dès le matin, on a pu attendre, sur la rauque voix du coq, un jour terrible, et il n'a pas menti. De bien bonne heure, on rentre les troupeaux. La solitude s'étend, le bocage paraît sans vie. Sur les coteaux déjà jaunit la feuille. Dans la plaine, l'air tremble comme à l'entrée d'un four en feu.

Les brumes de chaleur étendent leur rideau gris, d'où flottent vers le soir des gerbes de poussière dorée. Et dessous, les blés mûrs, d'un roux ardent, promènent des ondes de flammes.

Nous sommes bien près de la moisson. Si demain la cigale la proclamait dans son ardent petit patois! « Ségo! ségo! ségo! » (c'est-à-dire scie! scie! scie!) Mais voilà la meule qui tourne; j'entends repasser les faucilles.

On peut bien croire que notre cœur d'enfant partait avec les moissonneurs. Mon père tout le jour nous épargnait; le soir seulement, il nous lâchait un peu au glanage, nous veillait des bords du ruisseau. Il avait tout prévu. Nos moissonneurs nous laissaient des épis. Mais qui de nous avait trouvé le plus? grande dispute. Nous revenions chargés, plus joyeux que l'alouette planant sur le sillon.

Les javelles amassées et liées, les chariots allaient les recueillir. Le jour tombait. On entendait crier l'essieu sous les gerbes entassées. Les bœufs pliaient sous la montagne des épis; leur souffle haletant soulevait la poussière du chemin.

Enfin les voilà sur l'aire. Au clair de lune, la gerbière commence. C'est là le monument du

paysan et son orgueil. Il faut que l'édifice, solide de base, monte s'il se peut à la cime des arbres, et qu'on le voie de loin se détacher sur le ciel. Un enfant seul a droit de le couronner, de poser la dernière gerbe. Soutenu dans l'air, il semble l'ange qui fait descendre sur la moisson la bénédiction de Dieu.

Mes frères aussi faisaient leur meule, battaient le grain. Je vannais. Ma mère, en grand sérieux, venait recevoir sa récolte.

IV

LE CHANT DU BOUVIER

IV

LE CHANT DU BOUVIER

Septembre vient, et c'est un affranchissement. Le ciel commence à faire grâce; il se voile peu à peu d'une gaze transparente. La lumière perd sa force, et la chaleur son aiguillon.

Chacun se sent plus libre. On peut aller, venir et respirer. Le milieu du jour ne demande plus les ombrages. L'air est tiède, doux et caressant. Il fait bon errer dans les allées et recueillir les derniers fruits.

L'arbre, à ce beau moment, s'incline de lui-même, veut être soulagé. Il pleut des fruits, dont l'été, le soleil, ont longuement préparé la douceur. Les dernières figues vous tombent dans la main, avec les poires d'hiver. Les gros raisins

noirs, les milhaux s'étendent sur les claies, se confisent, font les délicieuses paquettes, malaga de notre midi. A tout cela nous aidions, et les vendanges non plus ne se passaient pas sans nous. Il y avait encore à faire le raisiné. Non pas un raisiné de Bourgogne qui garde l'âpreté de la grappe, mais un vrai raisiné du midi, bien sucré. La provision n'était pas pour nous seuls. On en donnait aux enfants malades, aux pauvres femmes convalescentes. Ma mère surveillait la cuisson; mais pour égrener le raisin, cueillir et peler les fruits, cela nous regardait. Nous en mettions de toute sorte, des poires et des figues, du melon, de grandes et belles tiges d'angélique, des pêches d'arrière-saison. Et longtemps, bien longtemps, on les cuisait sur un feu doux qui ménageait le fruit, lui laissait sa forme et tous ses parfums. Heureux qui le trouvait l'hiver à son goûter!

Pour nos petites récoltes, nous étions avisés, nous nous pressions peu de cueillir. Sous les feuilles, encore suffisamment garnies, du pommier, de la vigne, au haut des grands poiriers, nous laissions pendre nos réserves. Nous avions là nos provisions d'automne. Si nous n'étions pas

trop gourmands, il y en avait jusqu'aux premières gelées. Rien de meilleur. La pomme et le raisin, pour être exquis, demandent à être atteints déjà, un peu mordus du froid, adoucis, attendris.

Le brouillard même a ses récoltes. Épaissi et tombant en rosées abondantes, il fait venir partout ces étranges enfants de la terre, improvisés, subits, les champignons. Au nord, aux falaises normandes, les pradelets. Les ceps embaumés sont fils du midi. Seule, j'en savais les nids dans nos charmilles et aux buissons du petit bois. J'en gardais le secret. Ma mère, bien sobre en tout, en ceci était faible. Tout ce que je pouvais trouver, je l'apportais heureuse et le mettais sur ses genoux.

C'est octobre qui fait la grandeur, la haute poésie de nos automnes. A la fin de ce beau mois, la campagne s'enveloppe de silence et de mélancolie. Les feuilles tombent, non de froid, mais des fatigues d'un long été. La terre vient de

recevoir les pluies lourdes et chaudes de l'équinoxe. On voit errer sur les prés, le long des ruisseaux, des brumes indécises. Quand le soleil n'a plus assez de force pour les élever au matin, elles se concentrent en brouillards sur notre vallon. Nous nous échappions, heureux de nager, presque invisibles à nous-mêmes, dans cette mer de blanches vapeurs. Que restait-il du monde?... A peine quelques fils de la Vierge, et le bruit de nos pas.

Vers midi tout changeait. Un vif rayon perçait l'épais rideau. Le soleil, de cet entassement de nuages, se faisait une gloire. Puis, tout cédait, partout le ciel bleu, une douce lumière, et dans l'air, le calme, le repos du sommeil. Volontiers, on aurait musé. Mais au contraire, il fallait se hâter, profiter de ces après-midi délicieuses. Mes frères aidaient à gauler les noix, à ramasser les feuilles pour faire un bon terreau. Moi, j'avais à recueillir les dernières graines, à les étendre, à les sécher. Ma mère et ma sœur allaient chez le tisserand ourdir la trame d'une toile nouvelle.

Venait ensuite le maïs à dépouiller. Nous y passions des journées, mollement assis sur les coques vides. Le temps marchait. Les matinées

étaient plus fraîches. Le soir il faisait bon prendre le feu, allumer une flambée de sarments. Toutes les récoltes étaient rentrées, hormis les coings, vraies pommes d'or.

Restait une plus douce chose, le miel de nos ruches. Chacun de nous en recevait un petit pot, au moment de la récolte. Les abeilles tardaient bien à s'engourdir, à nous céder leurs rayons! Quand on passait par là, on regardait si quelqu'un était sur la porte à prendre le soleil. Personne. On approchait. Toc! toc! Aussitôt les dames du lieu bourdonnaient irritées, sortaient tout hérissées, les ailes hautes, prêtes à fondre sur l'indiscret. Il n'y avait qu'à fuir, se résigner, attendre encore.

A la ferme on ne chômait pas. On y faisait les labours, les semailles. Enfin, on le retournait, ce chaume pâle qui trop longtemps nous avait fait la plaine triste et monotone. Le matin avec joie, nous regardions fumer le champ sous les pas des grands bœufs. Vers le soir, aux derniers rayons, nous suivions l'ombre immense de la vieille mère

jetant le grain sur le sillon. Elle ne nous voyait pas, allait, venait, comme un esprit. Son geste grave, plein de grandeur, faisait abandon à la destinée. Il semblait dire à la terre : « Reçois, je te le livre. »

Le labour chez nous est solitaire. La famille n'est pas tout entière sur le champ comme en Bourgogne et en Savoie. Le bouvier laboure seul. Dans cette saison, il ne dort plus avec les siens, mais tout près de ses bœufs. Dans la nuit il se lève, leur donne la pâture. Il regarde au ciel la marche des étoiles. Si elles penchent à l'horizon, il pressent l'aube, ouvre l'étable, parle à ses bêtes : « Allons! commençons la journée. » Il n'a pas d'horloge, mais il sait les heures à son ombre. Elle lui dit quand le soleil est haut. Ses muets travailleurs réclament le repos de midi. Pour lui, voilà sa femme qui vient, apporte son repas. Ils le prennent ensemble. Le reste du jour, elle est absente. Il songe en poussant la charrue, il voit, observe autour de lui. Lent comme la nature, il en a quelque peu la divination. Il aime son champ, y voit une personne. Dans les ondées chaudes et électriques de mai, il vous dira : « La terre travaille bien. » Il est fort superstitieux,

croit aux présages. Il suit les mouvements de l'oiseau, en fait son augure. Son cri l'avertit du temps qu'il fera. Son départ, son retour, lui marque les saisons. Selon qu'il émigre tôt ou tard, il dit ce que sera l'hiver[1].

Mais son bœuf est le vrai camarade, le compagnon

[1] Le paysan met en proverbes sa petite prudence, ses observations, et les avertissements qu'il reçoit du ciel ou des animaux. En voici quelques-uns pleins de sagesse.

Quand l'hirondello s'en ba, Pren l'araïré, baï laoura	Quand l'hirondelle s'en va, Prends l'araire, va labourer.
—	—
Quand lou gorb s'en ba, Pren ta saoucletto, baï saoucla.	Quand le corbeau s'en va, Prends ta binette, va sarcler.
—	—
Quand la cigalo cantara, Pren tas cambos, baï séga.	Quand la cigale chantera, Prends tes jambes et va scier.
—	—
Jambié ou Fébrié Remplissoun ou bidoun lou granié.	Janvier ou Février Remplissent ou vident le grenier.
—	—
Terro pla cultibado, Récolto presqué arribado.	Terre bien cultivée, Récolte presque arrivée.
—	—
Sirment court, lungo bendémio.	Sarment court, longue vendange.
—	—
Gran moussu, ribiéros et grands camis Soun toujoun maïsans bézis.	Grand monsieur, rivières et grands chemins, Sont toujours méchants voisins.
—	—
Jamaï tous bioûs non prestaras E cado joun laouraras.	Jamais tes bœufs ne prêteras, Et chaque jour laboureras.
—	—
Se talpo bésio, se loup sentiô, Jamaï res non se sabaïo.	Si taupe voyait, si loup sentait, Jamais rien ne se sauverait.
—	—
Saoutto grapaud, Auren d'aïgo.	Saute le crapaud, Nous aurons de l'eau.
—	—
Jamaï Diou n'a dounat à naïssé, Qué non donné à païssé.	Jamais Dieu n'a donné à naître, Qu'il n'ait aussi donné à paître.

de sa solitude. Aux haltes, quand il souffle, on lui parle, on le raisonne; parfois on le caresse. Il a son nom qui ne change jamais, même alors qu'il serait vendu. Notre petit bœuf rouge de l'Aveyron qui est de flamme, se reconnaît fort bien, quand au chef de l'attelage, de sa voix la plus grave, le laboureur dit : « Mascaret!... » nom significatif pour son masque sauvage. *Lâouret* (le doré), souvent au second rang, ne se méprend pas non plus, ni *Maouret*, *Falbet*, *Caoubet*, (le Maure, le Fauve, le Chauve,) lorsqu'on prononce leur nom.

L'homme et lui sont faits l'un pour l'autre, ils ont une âme patiente. Le bœuf est le vrai travailleur de la terre. Ses basses épaules, ses courtes jambes l'ancrent au sillon, font pénétrer le soc. Il vaincra tous les obstacles par sa persévérance et sa docilité tranquille.

Pauvre bœuf si méprisé pour sa pesante allure! Il est doux pourtant et délicat plus qu'on ne croit. Il a le sommeil léger, s'éveille au moindre bruit. Il aime à travailler à l'aube. Il lui faut de l'eau claire et pure. Quelque peu de vinaigre ou de petit vin qu'on y mêle, l'allégent et l'encouragent. Le sel aussi. Mais plus que tout le

reste, les bonnes paroles de son maître, son appel amical, ses chants, sa voix qu'il entend tout le jour. Si le bouvier quitte la ferme, perd ses bœufs, il ne peut y tenir, les embrasse, parfois cache des larmes.

Dans les longues journées de labour, l'attelage par moment s'attarde. Il pèse sur le sillon, et semble y traîner son ennui. Alors il ne faut pas le maltraiter, ce serait le rendre fou, il emporterait la charrue.

Il vaut mieux le soutenir, l'éveiller. Rien n'y fait plus qu'une longue complainte, ou l'une de nos graves mélodies. Les nôtres tiennent encore de la montagne, du Rouergue qui est derrière. Elles n'ont pas la douceur de la plaine onduleuse; mais au fond, quelque chose de mieux que la suavité : elles gardent l'accent qui pénètre le cœur.

Ce sont ces chants que nos générations agricoles ont répétés d'âge en âge. Ils n'ont pas varié. Le paysan les a faits de lui-même. Ils sont nés

de son aspiration souffrante, d'une même émotion, d'une même image qui le suit au travail.

On voit bien que ce n'est pas pour lui tout seul qu'il chante. Jetée et soutenue, la voix se prolonge de lui aux bœufs. Il veut être entendu de tous. C'est pour les deux d'en avant (souvent jeunes), qu'il appuie son chant, le pousse au loin sur la plaine. Il le tremble au tremblement de la charrue. Il le traîne au pas lent de ses bœufs. Tout autre serait le chant au pas nerveux, rapide, enlevé, des chevaux.

Le plus souvent il leur chante sa pensée, ses soucis, la maison absente, sa femme. Ce sont ses confidents discrets.

A ce labour d'octobre, il leur conte le fait récent de la dernière vendange. Chant triste et gai, mais vraiment noble. On sent comme au midi l'agreste est moins rustique, moins dur que dans le nord.

L'harmonie de ce chant est saisissante. Dans le silence de la campagne, on s'arrête, on écoute. Sans respirer, on reste suspendu à cette voix qui lance la note, la soutient à perte d'haleine, et remplit l'air d'un frémissant écho[1].

[1] *Chant du bouvier.* Le paysan, à chaque couplet de ce chant,

LE CHANT DU BOUVIER



Quan lo boyer ben de laourar, (Bis)
Planta son agulhada
a, e, i, o, u,
Planta son agulhada.

—

Troba Joana al pé del foc (Bis)
Tota despandrolhada
a, e, i, o, u,
Tota despandrolhada.

—

Se n'es malauta, digas oc (Bis)
Te farem un potage
a, e, i, o, u, etc.

—

Ab una rava, e un caulet, (Bis)
Una lauzetta magra
a, e, i, o, u, etc.

Quand le bouvier vient du labour. (Bis)
Plante son aiguillon
a, e, i, o, u.
Plante son aiguillon.

—

Trouve Joane au pied du feu (Bis)
Toute désordonnée
a, e, i, o, u,
Toute désordonnée.

—

Si es malade, dites oui! (Bis)
Te ferons un potage
a, e, i, o, u, etc.

—

Avec une rave et un chou, (Bis)
Une alouette maigre
a, e, i, o, u, etc.

Quan seray morta rebond me (Bis)
Al pus priou de la cava
a, e, i, o u, etc.

—

Met me los pés à la paret (Bis)
Lo cap jost la canela
a, e, i, o u, etc.

—

Tots los romious que passaran (Bis)
Prendran ayga senhada
a, e, i, o, u, etc.

—

E diran : Qual es mort ayssi ? (Bis)
Aco's la paubra Joana
a, e, i, o, u,
Aco's la paubra Joana.

Quand je serai morte. enterre-moi (Bis)
Au plus profond de la cave
a, e, i, o, u, etc.

—

Mets moi les pieds à la muraille, (Bis
La tête juste la canelle
a, e, i, o, u, etc.

—

Tous les pèlerins de Rome qui passe-
Prendront de l'eau bénite (ront Bis)
a, e, i, o, u, etc.

—

Et diront : Qui est mort ici? (Bis)
C'est la pauvre Joane
a, e, i, o, u,
C'est la pauvre Joane.

varie d'intonation, de mouvement. — Au premier, il laisse voir sa lassitude. Il plante son aiguillon, s'en fait un appui. Les voyelles *a e i o u*, marquent surtout le rhythme et le trait de l'aiguillon qui pique le bœuf. — Au second couplet, douloureux étonnement. Il croit trouver sa soupe prête, et Joane est là, inerte, dans le demi-rêve de l'ivresse. — Le troisième et le quatrième se chantent dans une délicate ironie. Il voit bien son état, mais feint de la croire malade, semble s'intéresser. — Réplique superbe au cinquième couplet. Elle n'est ni humble, ni repentante. Toute à sa vision, elle la poursuit au delà du présent, ne prie pas, ordonne. — Au sixième il y a une mélodie imitative d'un bel effet. On voit les pèlerins qui passent. La voix porte indéfiniment, elle imite le défilé. — Le dernier couplet semble venir d'en bas. La voix est lente, plaintive, voilée. C'est la vie qui, comme le chant, se meurt.

V

TRISTES ÉPREUVES

V

TRISTES ÉPREUVES

A cette poésie de l'arrière-saison se mêlaient parfois quelques ombres. Cet homme qui labourait la terre et dont nous suivions le chant d'année en année, n'allait-il pas bientôt nous quitter ?

Le jour de la Saint-Martin, il se fait un grand mouvement dans nos campagnes. On déménage d'une ferme à l'autre. A cette entrée de l'hiver, toujours austère, nos parents eussent aimé à sentir près d'eux la sécurité, à ne pas voir l'étranger sous leur toit.

Notre maison n'était pas indépendante de la ferme, elle en évitait seulement le regard. Mon père n'avait pas voulu tenir ses métayers à distance comme des ennemis.

Dès que le jour baissait en hiver, nous avions des appréhensions. Notre propriété, par ses fourrés, ses corridors de charmilles, son petit bois, ménageait partout des retraites d'où l'œil pouvait nous suivre.

Une nuit, lorsque, toutes portes closes, la maison dormait profondément, ma mère s'approche de mon lit, me secoue, me dit : « Lève-toi. » A l'instant je fus droite sur mes pieds. Je saisis d'une main mal assurée les plis de sa jupe, et la suivis à tâtons dans l'obscurité. Elle tira doucement le verrou de la porte, se glissa sur la terrasse, serrant le mur. La lune, nouvelle de quelques jours, se couchait, ne donnant qu'un faible rayon. Les ormes projetaient sur nous leurs ombres. Nous avançions presque invisibles. Ma mère s'assit, et moi près d'elle. La nuit était tiède. Je luttais entre le sommeil et la peur. Tout à coup je me redressai : « Regarde, me dit-elle. » Une pâle lumière sans rayonnement s'avançait dans le jardin. On eût dit une luciole. Était-ce un esprit ? un fantôme ? Il me semblait en voir la forme vague. Il venait sur nous, allait nous atteindre... Je tressaillis, mes cheveux se dressaient. Je tirai du côté de mon père, je n'es-

pérais qu'en lui. Ma mère, calme et brave, ne l'éveilla pas. Elle frappa de ses deux mains et vivement sur les volets. La lumière s'éteignit, tout disparut.

Un matin de novembre, la domestique entre au dortoir dans une grande agitation. « Madame, nous sommes volés! Plus une seule poule! La serrure a été brisée! » Tout le monde se lève, on cherche. D'une centaine de poules, une seule restait blottie, dans les hauteurs, jetant des cris rauques. On ne pouvait la ravoir. Mise à la lumière elle courait, fuyait, cherchait à se cacher, n'entendait plus la voix de ma mère.

Malgré l'importance de ce vol, mon père était bien tenté de ne porter aucune plainte, craignant de trouver trop près les voleurs. Mais il n'était pas seul en cause, d'autres fermes avaient été pillées. La maréchaussée fut mise sur pied. On trouva, en partie, nos malheureuses poules, liées, déjà vendues sur le marché d'une ville voisine.

Mon père sentit ses inquiétudes plus vives. Peut-être déjà songeait-il à son départ, à notre abandon. Il décida la famille de Jean à venir s'établir chez nous. Nous aimions ce Jean de tout notre cœur ; il nous avait un peu élevés. Le bonheur fut grand de voir arriver les deux frères, leur mère, la Raouline, et sa petite fille à peu près de mon âge. La mère, bien plus fine que la Mélette, n'avait pas ses sombres visions. J'aimais à lui entendre dire aux voisines des histoires de foyers éteints parce qu'ils avaient été mal gardés du follet, ou de fournées de pain manquées, parce que le lutin s'était malicieusement absenté. Cela ressemblait de bien près aux espiègleries que je connaissais. N'était-ce pas nous mêmes ? J'écoutais avec un sourire. Le soir seulement, s'éveillaient de petites curiosités du côté du pétrin. Je m'élevais sur la pointe des pieds pour regarder dedans. J'allais m'asseoir sous le manteau de la grande cheminée. La flamme du sarment finissait. Sur la braise qui s'avivait, se mourait, semblait respirer, à la fin, je croyais voir, moi aussi, quelque chose, la danse d'un fugitif esprit.

Jean, le dimanche sous l'auvent, contait à mes frères des légendes, et leur apprenait des com-

plaintes. Parfois il les traînait d'une voix plaintive. On aurait dit un chant de trépassés. J'écoutais de la porte, le cœur gonflé. Celui de mes frères s'échappait. Nous songions aux tombes du petit bois. Avertis que la ville faisait des processions dans les cimetières à la Toussaint, nous nous disions : « Personne ne vient prier pour nos morts. Si nous allions chanter pour eux? » Tous ensemble, et d'autant plus forts, nous partions à la nuit tombante. Nous mêlions dans notre ignorance aux cantiques d'Église ces mélodies rustiques. Il en est qui semblent venir de dessous terre, sourdes et basses. On dirait le gémissement d'une âme captive, le soupir étouffé de l'attente[1].

La présence de ces bons fermiers rassurait la maison. Mais justement de ce côté, elle fut for-

[1] A regret, je ne puis les placer ici, près de ceux que je dois à l'obligeance de deux personnes : M. Garisson, l'éminent poëte, l'un des hommes les plus lettrés de l'Europe, et M. Devals, l'érudit archiviste qui n'a pas seulement le savoir infini des actes et des pièces, mais le sens du pays, et tous ses souvenirs populaires. En parlant de l'Aveyron, j'aurais voulu pouvoir citer ses travaux si curieux sur nos souterrains troglodytiques, ces primitifs asiles qui servirent tant de fois dans les mêmes dangers.

tement attristée. Ce brave Jean, l'excellent jardinier, qui presque était de la famille, Jean tire au sort et tombe. A la vue des gendarmes, au bruit des éperons, des sabres, sa pauvre mère s'évanouit. Celui-ci était le plus jeune de ses enfants et le plus aimé. Jean ému, tint bon et fut ferme, dit : « Je suis prêt. » Elle, s'attachait à son cou, désespérée. Lui, s'arrachait, la calmait d'une voix étranglée de douleur. « Allons, allons, ma mère ! » Nous le suivîmes en pleurs. Nous venions de perdre un ami.

Les épreuves s'enchaînent. Un jour d'automne de cette triste année, mon père reçut une visite qui le retint au jardin. Le ciel était sombre, à l'orage, on avait peine à respirer. En rentrant il était plus pâle. Il demanda ma mère, fit un effort pour aller jusqu'à elle, tomba de sa hauteur, sans un mot, sans une plainte. Je ne sais qui le releva, ni comment il se trouva porté sur le lit de mon frère. Ma mère, dans une terreur extrême, s'efforçait de le faire revenir. Il était assis, les yeux ouverts, mais semblait ne voir, ni n'entendre. Mon frère en vain s'était jeté sur lui, l'enlaçait de ses bras et le suppliait de parler. Il restait sourd, ne bougeait plus.

J'étais au pied du lit clouée par l'épouvante et par une chose plus cruelle, par la timidité que je gardais près de ma mère.

Ma vision allait donc s'accomplir. J'avais vu mon père couché sur ce même lit, et me tendant les bras. Je voulais m'y jeter, l'étreindre, et de mes baisers lui refaire la vie. Mais un être invisible me tenait à distance. Et mon père toujours m'appelait. De loin je le voyais fondre, s'évanouir... Ce n'était plus qu'une ombre, cette ombre m'échappait.

Que la réalité était plus déchirante!... Je me mourais..... Mon regard, je ne sais comment, allait de lui à son portrait. Celui-ci semblait le vivant. Il regardait, il souriait, les yeux tournés vers moi. Ceux de mon père, froids et déjà reculés dans l'orbite, étaient d'une fixité terrible. Dieu pourtant cette fois ne retint pas son âme, il eut pitié de nous. Peu à peu il s'éveilla, nous vit, mais de la main nous éloigna.

Nous n'étions pas sauvés. L'hiver venait contre nous. Ses ombres furent pesantes, continues et sans éclaircies. Malgré les instances de ma mère, mon père garda ses habitudes et coucha dans son cabinet. Nous allions la nuit l'écouter respirer.

Le matin, je courais prendre de ses nouvelles. Deux ou trois fois je trouvai la porte fermée. Son chien fidèle qui veillait, s'inquiétait, timidement grattait. Mon père ne lui répondait pas... Ah! si c'était fini! Je n'osais ni ouvrir, ni avancer. Mais je parlais au chien, j'élevais un peu la voix pour être entendue... Puis j'écoutais. — Une faible et douce voix enfin me rassurait. « Viens, entre, ma *princesse.* » Je m'élançais. Oh! cette fois plus de prudence! Je livrais tout, ma joie, mes craintes. J'étais longue à me rassasier de baisers, de caresses. « Voyons, disait mon père, allume mon feu et fais-moi mon café. La nuit a été mauvaise, mais tu vas me faire revenir. Tu seras ma petite Circé. » Je ne savais pas bien ce que c'était que cette Circé, mais à coup sûr elle ne ferait pas si bien le café de son père.

Quand la faiblesse était trop grande pour qu'il quittât le lit, il me recommandait ses animaux. J'ai parlé, dans *l'Oiseau*, du chien Tombo, fils de la louve, qui, je ne sais comment, nous vint de sa forêt. Mon père avait senti que ce sauvage, haï, d'autant plus était malheureux. Mes frères lui faisaient mille misères qui le rendaient féroce. On eut peur et on le perdit. Il revenait toujours,

brisait cordes et chaînes. Il était vieux alors et presque mourant. Je le mis dans mon chaie, chez moi, dans l'ombre et le silence. J'allais l'y voir et le soigner. Il se traînait à moi, posait sa tête sur mes pieds. Ses yeux, déjà voilés, ne pouvaient me quitter, me suivaient quand je m'éloignais.

Il me fallait tout conter à mon père au retour de ces visites. — « Et Moquo, que fait-il ? Est-il venu me voir ce matin, me demander ? » Si c'était par le temps froid, il me disait : « Tâche de le prendre, de me l'amener. » Moquo et moi nous nous connaissions. J'allais, je lui parlais. Il venait, le pauvre malade, se laissait prendre, emporter. Sans que mes frères le vissent, je le passais de mes bras dans ceux de mon père, qui témoignait une véritable joie de le tenir près de lui chaudement. Il me faisait tirer les rideaux de l'alcôve pour lui garder un peu la nuit, le rassurer. Les deux amis, dans cette paix douce et tranquille, oubliaient, s'endormaient.

Nous reprenions confiance, lorsqu'un dernier coup nous vint qui faillit emporter toute la famille.

Envoyés, par ma mère, près d'un voisin malade, nous en rapportons le typhus. En décembre, nous sommes atteints, mon frère aîné et moi, le même jour.

Cette maladie terrible, à son apparition, décima le pays. Nous qui vivons encore, en sommes-nous jamais revenus? Atteints dans les profondeurs de la vie, nous sommes désormais restés faibles.

Ma mère se fit garde-malade, couchant entre nous dans le cabinet de mon père. Il n'était plus là. Mon frère occupait son alcôve. Et moi, d'un petit lit, placé près de la porte, je regardais sans cesse dans mon délire, vers une personne, qui, dans la chambre d'à côté, allait, venait, se couchait, semblait aussi malade.

L'excès du jeûne qu'on imposait alors aurait suffi pour nous tuer, ou nous rendre fous. Dans l'exaltation de la fièvre, je voulais toujours m'échapper, m'élancer, vers l'image mouvante que mes yeux ne quittaient pas. Parfois, elle venait à moi, et se penchait, je croyais la sentir. Tan-

tôt je l'attirais, tantôt la repoussais avec effroi.

Mon frère luttait plus fortement contre le mal, n'avait pas, après les accès, les prostrations profondes qui semblaient l'agonie. Pour moi, deux ou trois fois on crut que c'était la fin. Malgré le froid d'un cruel hiver, malgré la neige, de jour, de nuit, venait le médecin (le docteur Calvinhac), ami plein de zèle et de cœur. Il espérait peu. Sa contenance nous condamnait. Un matin, il balbutia quelques mots, croyant n'avoir plus à revenir.

Mon père ne cacha pas son désespoir. Il se dit que s'il perdait l'aîné son espérance, sa *princesse* qui le chérissait, ce serait son arrêt de mort. Il aimait mieux finir. Des paysans le virent dans notre petit bois, frappant les arbres de sa tête. Revenu à nos lits, il eut de funestes tentations. Allant de l'un à l'autre, nous embrassant, restant sur nous, il prit de ces baisers dans la mort même, le germe de notre maladie. Ainsi dans le délire, si loin déjà, j'avais senti que cette ombre qui se penchait sur moi, c'était lui.

Nous revécûmes ensemble, et nous revîmes le printemps.

Nous voilà donc encore tous trois sur la terrasse, lui, dans un grand fauteuil, nous à ses pieds le contemplant, lui souriant et reprenant la vie dans son regard.

VI

HISTOIRE DE MON PÈRE — SAINT-DOMINGUE

VI

HISTOIRE DE MON PÈRE — SAINT-DOMINGUE

Ces cruels accidents, cet affaiblissement si rapide, m'auraient moins surprise, si j'avais su le détail des péripéties violentes par lesquelles mon père avait passé, sa vie d'épreuves, d'aventures, tous les malheurs auxquels il avait résisté.

Le premier fut d'être né de deux personnes trop opposées de race et d'âme, l'une très-douce, l'autre sévère et rude ; d'avoir eu d'un côté des dons délicats de nature, de l'autre, une terrible, une écrasante éducation.

Son père, originaire de l'âpre pays du Cantal, fut avocat au Parlement et à la Cour des Aides. Honnête et ferme, il transmit à sa race sa probité loyale et minutieusement rectiligne, que n'of-

frent pas toujours les hommes plus légers du Midi. Il fut la précision même, le travail ardent, l'énergie.

Marié de bonne heure à une demoiselle de santé délicate, il l'aima fort, la ménagea peu, en eut en dix ans cinq enfants. Épuisée, atteinte à la poitrine, elle languit, mourut, laissant au berceau mon père, le dernier des cinq. Le sort fut dur pour eux. L'un est massacré par les noirs. L'autre tué à la guerre sur le Rhin. Mon père, lancé dans les hasards, traversa plusieurs fois la mort.

Pour achever la vie de mon grand-père, remarié à quarante ans, et bientôt entouré d'enfants nombreux du second lit, il se voit en 89 mêlé, bon gré, mal gré à la Révolution. Quand un malentendu terrible mit aux prises les protestants et les catholiques, le peuple, la garde nationale, et que le sang coula, il fut appelé avec le maire pour rendre compte à l'Assemblée de ce fatal événement. Reçu par Louis XVI, la reine, la jeune famille, touché de la bonté du roi, de sa situation, des dangers qui l'entourent, le voilà épris des malheurs, du danger même. Il revint royaliste.

Après le 21 janvier, on se souvint trop bien

des municipaux de 90. Poursuivi, il se tint caché dans sa famille. On le croyait loin, hors de France. Il était resté. Une porte secrète lui permettait de disparaître, d'échapper aux visites domiciliaires. Enfin, il fut trahi, arrêté, séparé de sa femme qu'on mit en prison à Cahors. Il était sûr de périr. Au jour qu'il croyait le dernier, on ouvre, et il se lève pour partir. « Pas encore, lui dit le geôlier d'un ton moins rude, attendez.... « Robespierre est mort. » Le 9 thermidor lui donna douze années de vie. Premier juge à Cahors, en 1796, il l'est ensuite à Montauban, et meurt en 1806.

Mon père avait six ans, l'année du second mariage, et son frère aîné seize. Leur jeune belle-mère, jolie, fort élégante, et femme du monde, trouvait lourde la charge de la famille qu'elle avait prise et qui bientôt se doubla. Mon grand-père, travailleur infatigable, et tout à ses affaires, s'irritait au bruit des enfants. La maison très-élevée, mais étroite, concentrait tous les cris,

les rires, les pleurs. Avoir chez lui plaideurs et consultants, écoliers, marmots et nourrissons, pour lui c'était trop. Il s'en prenait aux grands, les punissait. Cela empirait tout. De moins en moins, l'on pouvait se comprendre.

Mon père, tout méridional, vif et sensible, eut au plus haut degré ce qui était le plus étranger à son père, l'imagination. Homme de lois, d'ordre, de papiers, il ne devinait pas ces dons que l'enfant tenait de sa mère, et de notre midi, ces puissances charmantes et rapides qui donnent des chemins abrégés et compensent bien le temps perdu. Dans la maison sombre, à l'étage le plus élevé, sous les tuiles, mon père, triste et découragé, chaque soir, essayait de reprendre les devoirs du collége. Il vivait là avec un de ses frères, s'efforçait de veiller. Mais la chandelle agitée du vent faisait danser les lignes du livre; le froid de la nuit les engourdissait. Vaincus par le sommeil, ils n'avançaient pas, travaillaient peu et mal. Les deux enfants souvent restaient la tête sur la table sans se coucher. Leurs seuls consolateurs étaient deux fort beaux chats, favoris de la belle-mère, mais qui d'instinct allaient trouver les petits malheureux. Mascarillo et Bel-homé

(c'étaient leurs nobles noms), en attendant l'édredon de leur maîtresse, se laissait complaisamment prendre. Les tenant dans les bras, et s'appliquant leur douce hermine, les deux frères, dans le même lit, s'endormaient heureux sous la bonne chaleur.

De là apparemment l'amour des chats que conserva mon père, et dont nous avons tous bien naturellement hérité.

Un soir très tard, revenant de soirée et faisant sa ronde de maîtresse de maison, madame Mialaret voit une vive lueur dans la chambre des enfants. La porte était fermée, mais du dessous sortait une forte chaleur. Pressentant un malheur, elle appelle. Le père d'un coup de pied enfonce la porte. Il voit les deux enfants asphyxiés, les deux chats gisants à côté. Une large terrine rougissait sous les charbons ardents. La belle-mère pousse des cris, éperdue, emporte ses chats. Plus maître de lui, mon grand-père prend ses fils, les met debout, leur administre la plus verte correction. Cela les ranima, et plus encore l'air froid et piquant de la nuit. Ce n'était pas assez. En les envoyant au collége, il les recommanda à l'exécuteur patenté des sévérités de l'école, qui

leur redoubla la leçon. C'était l'éducation d'alors.

Ces jugements sommaires, si rapides, et souvent peu en rapport avec les fautes, exaspéraient mon père. Il se sentait déjà l'âme fière et libre. Contenu devant son père, dans la solitude de la mansarde, son cœur s'échappait. Un jour, il eut un mouvement pareil à celui de Rousseau enfant contre l'oppression. Sur la porte, il n'écrivit qu'un mot, mais d'une encre si noire, qu'au bout d'un siècle on le lit encore.

C'était la grande année de 89. Que mon père eût écrit une telle parole, ce fut pour mon grand-père comme un *Serment du jeu de paume*, un grand signe de révolte. Il n'ôta pas l'inscription méritée. Il se fit justice. Mais lui aussi prit un parti extrême, et fit son coup d'État. Mon père dut, en octobre, partir pour Saint-Domingue, où était déjà son aîné.

Le grand événement du 6 octobre, l'enlèvement du roi, la scène terrible de Versailles, déchaînait la Révolution. On crut prudent d'en écarter mon père, de l'envoyer aux colonies, paisibles jusque-là, pour se calmer tout à loisir. L'Eldorado de Saint-Domingue était la terre de l'espérance. Et c'eût été dommage d'y rien

porter. Mon père, au départ, eut trois choses (ce fut sa succession) : une chemise pour changer en route, la bénédiction paternelle, la foi et l'espérance au bon accueil de son aîné, lequel, disait-on, n'allait pas manquer de l'aider.

Chargé de ces trésors, libre sur le grand Océan, qu'il traverse au mois des tempêtes, il est, en sortant de la Gironde, accueilli d'un vif coup de vent. Ce vent l'allége encore, le soulage de son chapeau. Il fait tête nue la traversée, respectueux passe la Ligne et salue la grande Amérique qui, de tant de manières, devait influer sur son sort.

On peut juger de l'émotion du jeune homme qui, de la pâle Europe et de son froid midi, vient dans l'ardente cuve de la mer des Antilles, et voit surgir de là le grandiose aspect des hauts mornes de Saint-Domingue. Ces cimes volcaniques hardiment lancées dans l'azur profond, annoncent de loin la puissante nature qui fait là sa fête éternelle. L'Océan y concentre ses eaux chaudes, et

plus bas bouillonne la lave. Un torrent de fécondité monte du laboratoire sombre. Au Port-au-Prince, si bien gardé dans sa baie profonde, tout semble en travail. On y sent les palpitations de la terre, on vit sur un sol de combat. Sous les cavernes, dans les antres, vous entendez mugir comme une sourde voix de taureau.

A l'entrée de ce monde étrange, on aimerait à trouver un ami. Mon père regardait au rivage, croyait y voir son frère aîné les bras ouverts. Ce frère était-il retenu par une position exigeante qui l'immobilisait ailleurs? Nous l'ignorons. Mon père n'en eut pas de nouvelles. Seul à quinze ans, et sans argent, dans cette ville du Port-au-Prince, il se montra un vrai fils du midi, jamais embarrassé. Il arrivait instruit, ayant fini à peu près ses études, dans un pays où une classe nombreuse recherchait l'instruction. Les mulâtres brûlaient de savoir, de monter, par l'éducation et la science, à l'égalité. L'enfant se fit maître. Sans préjugé de race, il les enseignait tous, blancs, noirs, jaunes. Et il plaisait à tous. Dans l'œil, dans la parole, il avait une flamme. Ses noirs cheveux faisaient des ombres viriles sur son visage pâle. On restait sous le charme de la parole

et du regard. Sa figure mobile, expressive, sans discours aurait enseigné.

Au milieu de la vie ardente du Port-au-Prince, il sentait plus profond son isolement. Il préféra enseigner à la campagne, sur les habitations. Souvent, pour éviter la chaleur, il partait de nuit, quand tout dormait encore, quand la *mouche de feu* éclaire la vallée sombre, la savane solitaire. Leste et jeune, à cheval, il allait et venait, portait l'instruction aux paroisses les plus éloignées et jusque dans les montagnes.

Il apprenait ainsi à bien connaître l'île, et mieux que les natifs. Elle est pleine de contrastes étonnants. Elle est charmante et terrible. Ici et là, c'est un paradis, mais posé sur l'enfer éteint et tout près d'effrayantes ruines.

Le centre de l'île française où mon père s'établit, et d'où il rayonnait dans ses courses, est comme un monde en miniature qui peut donner l'idée du tout. Dans ce pays qu'on nomme l'Artibonite, la *Petite rivière* (c'est le nom d'un district) part du pied des mornes sauvages. Elle est serrée au nord par les Gonaïves, pays de sécheresse, où maintes terres salines, comme sous la gelée, blanchissent au loin l'horizon. Des cac-

tus épineux sont l'ornement de ses terres désolées. Sur les marais, que laisse l'eau mourante, un seul être rappelle la vie ; le flamant trace dans l'air où il plane, des cercles, des hiéroglyphes de feu.

Au Sud, la montagne se redresse, et ferme la vallée. Ces grands mornes chauves, dans leur aridité, n'en sont pas moins les pères et les créateurs de la contrée d'en bas. Jadis la mer venait battre leur pied. Mais de leur chaude poussière, peu à peu, ils ont refait la vie. Douze rivières chargées de ce riche limon descendent et font incessamment la plaine. Dans la partie française, l'Artibonite roule grasse et onctueuse. Comme le Nil, elle féconde tous les ans ses rives. Voituriers, bateliers, fourmillent dans ce centre, et tous partent de là; les premiers marchent vers le Cap, les autres descendent vers Saint-Marc. Partout alors, la canne à sucre (rare aujourd'hui) couvrait la plaine, exquise dans les lieux secs, très-abondante au centre à la faveur des pluies. Au fond des gorges, le sombre indigo. En montant, s'étageaient, par échelle, les plants du café fort, qui, moins fin que l'arabe, est, comme alimentation, le premier café.

Telle est cette Haïti française, seconde patrie de mon père. Et que n'est-elle pas, surtout pour l'avenir, dans son grand désert espagnol !

Il semblait avoir tout pour lui, la nature, la jeunesse, et ce qu'on ne dédaigne pas à seize ans, l'admiration des dames créoles. Sur son beau cheval, il arrivait dans la gaieté du matin. Derrière les volets, en blanc peignoir, l'attendaient ses belles élèves. Que lui manquait-il pour être heureux? Une seule chose, l'épanouissement du cœur, la vue de la liberté. Le beau ciel, la terre féconde, les charmants sourires l'enivraient. Tout à coup un cri : « Grâce ! grâce !... » Il se sentait sur terre d'esclaves.

L'orage qu'il avait laissé en France tout prêt à éclater, grondait aussi sur Saint-Domingue. La prise de la Bastille avait fait tressaillir les hommes de couleur. Ils demandaient à leur tour l'égalité des droits. Dès 90, un an après l'arrivée de mon père, la fermentation fut grande entre les blancs

et les jaunes. Pour les noirs, il n'en était pas question.

Prendre parti, c'était risquer beaucoup. Des deux côtés, haines et fureurs, sourdes encore, mais d'autant plus terribles. C'est la raison sans doute pour laquelle les deux frères ne se rejoignirent jamais. Mon père était de cœur pour les opprimés. Mon oncle pour les maîtres. Il fut tué dans un combat. On avertit mon père qu'un *Mialaret* était parmi les morts. Il y courut, crut se reconnaître dans ce visage pâle, ferma les yeux qui semblaient le regarder, et non sans péril, l'enleva, lui donna de nuit la sépulture.

Bientôt grandit le danger. Cette île malheureuse, ballottée aux mouvements contradictoires de la France, parut plus flottante que l'Océan lui-même. Les grands planteurs, absents la plupart, vivant en France dans un luxe royal, étant loin du péril, poussaient leurs intendants aux dernières violences. Le 25 février 91, Ogé et Chavanne, deux mulâtres, deux héros, furent roués vifs sur la place du Cap. Leur crime? celui de rapporter de France le droit d'entrer aux assemblées. Ils furent les premiers martyrs de leur race. Mais disons-le à l'honneur de la

nôtre, elle eut aussi les siens. Contre leurs intérêts, deux planteurs, MM. Mauduit et de Baudières furent pour les opprimés, le payèrent de leur vie.

La liberté, qui soufflait de la France si modérée encore, mit nos colons dans un tel état de rage qu'ils prirent deux résolutions excessives et désespérées. Ils sollicitèrent l'étranger, l'Anglais, soulevèrent les noirs, lâchèrent leurs propres esclaves. Ils les méprisaient tellement, qu'ils se croyaient sûrs de pouvoir jouer sans péril, à leur aise, d'un instrument si dangereux, disant aux noirs : « Allez, pillez, brûlez, » et à nos assemblées : « Voilà l'esclave libre, et le fruit de la liberté. »

Mais ce qu'on croyait être la *bête* et qu'on lançait se trouva être un homme, et il ne revint pas. Au milieu des incendies, sous la sinistre réverbération des mornes en feu, on put voir agir les meneurs et passer trois ombres noires : Toussaint, Jean-François, Biassou. Les chaînes sont brisées, ne se renoueront plus.

Les jaunes de plus en plus se pressaient autour de mon père, cherchaient à s'éclairer. Ce n'étaient plus des leçons isolées dans la campa-

gne, mais de véritables cours où venaient la jeunesse, les hommes d'âge mûr. Beaucoup avaient leurs fils aux écoles de la France, ils ne voulaient pas rester en arrière. Ils portaient la passion dans l'étude, un âpre amour. Mon père compta parmi eux ses plus brillants élèves.

Ils aimaient ce jeune homme, son ardente nature et son élan passionné pour la justice. Ils oubliaient sa couleur, sentaient un ami, se confiaient, montraient leur cœur saignant des blessures du mépris.

La mort de Louis XVI ralluma les passions un moment assoupies. Les blancs, perdant tout espoir en la France, se tournent décidément vers l'Angleterre, les noirs regardent l'Espagne qui offre des armes et de l'argent.

Les hommes de couleur, et que ceci leur compte, ne veulent avoir de liberté que par la France, ils s'organisent pour lutter contre ses ennemis. Les esclaves sont armés, on essaye de les instruire. Mais sous la parole rude de leurs instruc-

teurs, ces pauvres nègres, sortis à peine de leur travail abrutissant, ne peuvent rien comprendre. Ils sont roués de coups. Mon père en a pitié, il entre dans la garde nationale, se fait donner un bataillon, et lui apprend l'exercice. Jeune, gai, vif et méridional, il ne doute de rien, passe dans les rangs, les électrise. Tout est gagné. Voilà ces noirs qui retrouvent leur âme, exécutent les mouvements, et deviennent d'excellents soldats.

Les autres malheureux qu'on exerçait autour, et que des officiers barbares alignaient parfois au fil de leur épée, voyant la douceur de mon père, venaient le trouver, le suppliaient comme des enfants. « Bon petit blanc !... » Le regard disait le reste. Chaque jour grossissait sa troupe.

Toussaint Louverture, le ténébreux Africain, de sang royal, sorcier, faiseur de philtres, homme plein de ruse, de haute visée, est devenu le général de l'Espagne.

A ce moment, la France de Saint-Domingue, serrée déjà entre la mer et la montagne, voyait l'Anglais maître de ses ports et l'Espagnol sur son territoire. La ville du Cap brûlait une seconde fois par la trahison même d'un envoyé de la France.

Les blancs essayaient la contre-révolution, et chose surprenante, ils étaient servis par les noirs. Toussaint, Jean-François, et Biassou, conduisaient les armés, ouvraient les défilés des mornes aux troupes étrangères. Tout sombrait. Un homme heroïque, Sonthonax, vit le péril, le conjura. Sur les ruines fumantes du Cap, il déclara libre tout esclave qui défendrait la France. Il fallait généraliser ce décret, et pour rassurer le noir craintif lui montrer le vivant symbole de la liberté.

Dans l'Artibonite, aux portes de Saint-Marc, sombre foyer de réaction, personne n'osait, on se sentait sous les poignards... Mais un jour, la foule étonnée regarde vers les mornes; elle voit au plus haut planer l'arbre, les drapeaux de la liberté.

Qui fit ce coup? mon père. Il fit plus; entre l'Anglais et l'Espagnol qui avançaient, il promulgua le décret d'émancipation, le porta aux blancs, sur

leurs habitations, à ses risques et périls. Il avait alors dix-neuf ans.

Devenu l'idole des jaunes et des noirs, qui l'empêchait de se porter comme tant d'autres, chef, général ? Il ne voulut rien pour lui, ne sut que se battre pour la liberté, pour la France.

Toussaint, qui guettait l'Artibonite de l'œil d'un oiseau de proie, rencontra plus d'une fois, pour lui barrer la route, mon père, toujours en avant de sa troupe. Il n'était pas fait pour l'oublier. Lorsqu'en 94 il revint à la France, mécontent de l'Espagne, il fit saisir mon père avec deux autres Français, et les retint cinq mois dans les cachots des mornes Blancs, sa Bastille.

Perdus au fond des basses fosses, oubliés, à peine nourris, ils étaient bien près de la mort. Toussaint les fit sortir pour être fusillés. Mais à ce moment, il eut sans doute un retour sur lui-même, sentit le parti qu'il pourrait tirer de l'un des prisonniers. Dans ses défiances, et par un préjugé nègre, il ne voulut pas choisir, s'en remit au sort, à la divination de la femme. On amena les trois Français devant madame Toussaint. « Il faut un maître à tes enfants. Choisis de ces trois singes. » La négresse regarda. Elle

vit qu'un des trois souriait, paraissait fin et doux, même un peu railleur. « Celui-là, » dit-elle, en désignant mon père. « Il a l'air tout à fait malin. » Le *malin* vécut. Les deux autres fusillés.

Toussaint était un petit nègre laid, presque de soixante ans, esclave jusqu'en 91. Petit-fils de roi, il restait pour les siens un être supérieur. Il savait lire, avec difficulté, il est vrai, mais il était le seul parmi les esclaves. Le peu qu'il lisait et relisait, se gravait au fond et fermentait. Il allait de la Bible à Raynal. Gardeur de troupeaux dans son enfance, il prit dans la solitude des savanes, et sous l'ombre des mornes, des habitudes de silence et de concentration. Ainsi que le buffle sauvage, couché dans les hautes herbes, il ruminait les mêmes pensées. Devenu grand, il eut la confiance de ses maîtres, devint un excellent factotum, dirigeant, surveillant tout : habitation, mobiliers des sucreries, des ateliers. En même temps cocher, conduisant par-

tout son jeune maître, M. Bayou de Libertas, écoutant les conversations, les projets des blancs, connaissant tout d'avance. On a vu l'étrange mission dont il fut chargé par eux en 91. Il se souvint, les sauva tant qu'il put; mais de ce moment, travailla pour lui-même.

Il avait deux fils de sa femme, Isaac et le petit Jean presque au berceau. Il voulait que ses enfants prissent notre langue et nos manières. C'est pourquoi il garda mon père. Mais l'élève était bien moins le jeune Isaac, que par moments Toussaint lui-même, qui n'eût osé avoir un maître, mais qui venait, assistait et profitait. Déjà parvenu au grade de général, il ne se sentait pas moins inférieur aux jaunes, qu'il espérait dominer. Lent à manier notre langue et à formuler ses pensées, il admirait intérieurement l'esprit jeune et facile qui se jouait de la parole. Isaac, en dix-huit mois, fut transformé et son maître le fit Français. Quand Toussaint l'envoya pour être élevé à Paris, et servir en quelque sorte de gage de sa fidélité, il emporta en lui l'âme de la France.

Mon père resta alors comme secrétaire et ami de la famille. Madame Toussaint aimait à parler avec le maître de son fils absent. A ce moment,

je crois que mon père était cher aussi à cet homme ténébreux, méfiant. Il voyait un blanc (chose si rare) sincère ami des noirs, désintéressé, candide, tout transparent. L'orgueil le dévorait ; il voulait grandir de l'esprit. Il faisait parler mon père, et sans rien laisser paraître, apprenait mille choses du « *petit blanc.* » Ne sachant pas toujours la vraie propriété des termes, et craignant d'être trompé, trahi, il faisait écrire une lettre par cinq secrétaires à la fois, puis comparait. Mais entre ces diverses rédactions, comment se décider ? Quand toute la maison dormait, il réveillait mon père (Toussaint ne dormait que deux ou trois heures), il parlait d'abord de choses vagues, de ses insomnies, puis, peu à peu, le tâtait sur tel mot, telle idée. Mon père ne soupçonnait rien, se livrait. L'œil limpide du jeune homme, son lumineux regard, sa physionomie expressive, révélaient tout. Non sans envie, il recevait cette lumière. Lui, il ne montrait rien. Mon père nous a conté souvent l'impression qu'il avait de ces tête-à-tête. A la lueur douteuse d'une petite lampe, le sombre visage était plus noir encore. Pour scruter, c'était comme un lynx. Mais, observé, il se retirait en lui,

dérobait son regard. Levant les yeux au ciel, il remontait, cachait la prunelle sous sa paupière épaisse, ne laissait voir que le blanc. Alors il devenait hideux. Mon père, tout jeune et brave qu'il était, détournait ses regards, ne pouvait envisager ce visage de démon.

On le flattait, on l'amusait de l'idée de le faire roi, on le laissait écraser les mulâtres, conduits par Rigaud. Les blancs étaient en fuite, Haïti noircissait d'heure en heure.

Il traite de son plein pouvoir, laisse les Anglais emporter leurs canons, leur matériel, reçoit les émigrés, leur rend leurs biens. L'Angleterre est reconnaissante. Lord Maitland (celui même qui devait conduire le captif de Sainte-Hélène), fraternise au Cap avec Toussaint, lui offre un splendide banquet, lui donne toute l'argenterie en présent, plus deux canons de bronze et le palais du gouverneur. Une scène extraordinaire se passe alors. Les prêtres, les

planteurs, les dames blanches vont en procession au devant du nègre, et versent sur son passage une ondée de fleurs. Le clergé le reçoit sous un dais de velours, lui livre l'ostensoir. Toussaint porte l'hostie. Tous tombent à genoux, mais pour Toussaint.

La tête noire ne tint pas à cela. Toussaint se crut l'envoyé, le messie. Il ne parle que du haut de la chaire. L'église lui est livrée. Il commence tous ses discours par une phrase en latin. Il n'en sait pas le sens, n'importe, cela produit le plus grand effet. Le muet du désert avait trouvé sa langue, mais pour l'anathème contre ceux qui lui faisaient toujours envie, (les jaunes). On put croire qu'ils allaient disparaître, que l'empire serait noir. Un moment Toussaint alla couver ses gigantesques projets dans la solitude, dans une belle plantation de la montagne d'où l'on découvre toute l'île. Il eut là l'orgueil et les tentations de Satan, il voulut tout posséder, la France noire de l'ouest et la noire Espagne de l'est.

Mon père alors le quitta. Profitant de ses absences fréquentes vers le sud de l'île, il s'éloigna un peu, et se fit agriculteur. Toussaint,

pour rétablir la richesse de l'île, en avait affermé les plus fertiles domaines à ses principaux officiers. Les noirs cultivaient, mais en qualité de soldats. Le régime de fer de l'esclavage pesait sur l'homme libre. La moindre infraction était punie de mort. Mon père espéra faire un peu de bien, prit un fermage. Mais qu'il eut à rabattre de son espoir! Les généraux surveillaient la chose dans toute l'île. Le fastueux Christophe et le sanguinaire Dessalines ne permettaient nulle indulgence.

Là encore, mon père n'avait aucune sécurité, et pourtant il ne pouvait devenir cruel. Son humanité eut sa récompense. Un jour, il s'aventure dans les bois, se perd, et tombe dans un ajoupa de nègres marrons. Ils ne faisaient point grâce aux blancs, qui de leur côté leur donnaient une chasse cruelle. Mon père est pris pour un espion, « il faut le fusiller. » Tout le jour il resta lié à un arbre dans cette attente. Le soir, l'assemblée étant complète, on tint conseil. Personne ne lui fait grâce. Mais voici un des derniers venus qui s'avance, le regarde, le reconnaît. « Oh! celui-ci bon petit blanc. » Il l'a vu sur les habitations, conte son humanité. Il suffit de sa parole. On le

délie, on lui bande les yeux, on le conduit une heure, et on le lâche à la lisière du bois.

Mon père obligé de quitter le fermage, eût voulu s'éloigner, reprendre ailleurs sa douce vie d'enseignement. La difficulté était le passeport. Toussaint, ami du régime révolutionnaire, avait adopté les cartes de sûreté. Il en fallait même pour circuler d'une habitation à l'autre. Sans cela, sabré sans pitié.

Toussaint l'aimait trop, ne pouvait s'en passer. Rentré dans l'antre du tyran, il se vit dans un péril extrême, non-seulement comme fidèle ami des mulâtres en même temps que des noirs, mais parce qu'il avait, par moment, pénétré le sphinx, et surpris le travail, l'effort d'un esprit qui se crée. Quoi qu'il eût fait pour s'envelopper, il avait laissé percer quelque chose de cet humiliant état de la chrysalide qui s'agite, se convulsionne pour se transformer. Il ne pouvait que haïr le seul homme qui vraiment l'eût vu.

Deux choses pourtant gardaient encore mon père : sa loyauté, visible même dans le danger. Il pouvait combattre en face, jamais trahir. Puis il était aimé de madame Toussaint, qu'il avait toujours entourée de respects, et de toute la maison. Les nègres en le voyant se sentaient libres, le cœur plein de joie. Ils dansaient, disant en créole : « Monsieur secrétaire, moi chanter, danser, carré pour vous. » C'est-à-dire de tout mon cœur, dans un libre transport.

Avec quelle horreur mon père vit la traite recommencer, et ces pauvres noirs vendus, déportés par les leurs même ! Un jour, il eut l'audace de réclamer, et le paya une seconde fois de la prison.

Une aveugle fureur absorbait Toussaint. Il semblait avoir imaginé dans son âme sombre de tout réduire aux noirs. Il envoyait les blancs combattre et périr dans le sud. Il eût voulu par eux tuer les jaunes, et par ceux-ci les blancs. Bonaparte troublait son sommeil. Il se faisait tout lire, tout apporter, et revenant sur lui-même, il se croyait le Bonaparte noir.

La conquête facile de la Saint-Domingue espagnole mit le comble à son délire. De ville en

ville, de montagne en montagne, au bruit des cloches, du canon, il allait. Il disait dans le style des proclamation d'Italie : « J'ai pris mon vol dans la région des aigles. »

Et là il est frappé...

Une armée française est en mer !

Toussaint venait d'irriter le premier consul. Maître de l'île contre le vœu de la France, nommé gouverneur, président à vie, par les masses épouvantées, il donne de lui-même une constitution à la colonie, l'imprime, l'envoie à Napoléon, avec ces mots : Le *premier des noirs au premier des blancs*.

Toussaint d'abord ne vint pas recevoir Leclerc. Il resta sur sa conquête, regardant du haut des mornes la flotte qui louvoyait sous les vents contraires et pouvait périr avant d'entrer dans les ports. Christophe plus hardi, tire en mer, met le feu à la ville du Cap, après avoir fait sauter lui-même son propre palais. Toussaint, lui, n'agissait pas, il espérait tout du temps, de

la fièvre jaune qui décimerait les troupes. Il l'aidait à s'établir, faisant jeter dans les rivières les cadavres d'hommes et d'animaux.

De sa solitude des Gonaïves, sans se montrer, il voyait et savait tout, la joie des jaunes, le délire des blancs qui saluaient Leclerc, l'acclamaient comme un libérateur. Ce dernier coup réveilla les instincts de la bête sauvage, il fit périr tous ceux qu'il put atteindre, et ceux même qu'il avait près de lui. Son fidèle administrateur, intègre trésorier, M. Volée, fut mis à mort.

Mon père touche à sa dernière heure. Déjà depuis quelque temps, Toussaint, repris par d'horribles défiances, le faisait enfermer tous les soirs, et garder. Un cœur de femme veillait sur lui. Une nuit, qui sans doute ne devait pas avoir de lendemain, la garde est enivrée et s'endort. Mon père, qui ne dormait pas, entend un *frou frou*, quelque chose qui frôle le mur. C'était une échelle de corde. Il la saisit, monte, redescend. Deux bons nègres l'attendent, avec un cheval, un passe-port de marchand, signé de Dessalines. (Je l'ai encore.)

Toussaint au matin apprend l'aventure. Fu-

rieux, il fait courir, fouiller les cavernes, ordonne qu'aux fonds, aux fourrés on tire des coups de fusil. Ce fut comme une chasse de bête fauve. Déjà il était loin tout à l'opposé des montagnes, il gagnait la côte. Le danger le plus grand était de traverser les bois, d'y trouver les marrons qui l'auraient tué sans le connaître. La fortune est pour la jeunesse. Il lui suffit s'il en rencontre de brandir son chapeau, criant : « Avant-garde du général Toussaint ! » A ce nom tout disparaissait.

Il monta à bord d'un vaisseau et se crut sauvé ; mais à quelques milles en mer, ce vaisseau tombe dans les mains des Anglais [1].

L'horreur de leurs pontons, les traitements sauvages que leur gouvernement inflige aux prisonniers, sont trop connus. Mais qui peut dire ce que la férocité des matelots y ajoutait !

Enlevés eux-mêmes par la *presse* et prisonniers aussi, ils se vengeaient de la discipline et

[1] Ces derniers événements sont relatés dans un Mémoire adressé par mon grand-père au ministre de l'intérieur, en 1805.

des châtiments, sur ceux qui tombaient dans leurs mains. Dans ce temps-là surtout, si près de la révolution, on ne négligeait rien pour les exciter dans ce sens, en leur persuadant que tout Français était terroriste et sanguinaire.

Ce vaisseau était un corsaire. Il traita ses captifs comme plus tard on fit à Cabrera, les dépouillant de tout et les jetant sur la côte de la Providence sans ressources et tout nus. Que devinrent-ils sur cette terre anglaise, l'une des misérables Lucayes? Mon père, l'un des plus jeunes, espérant contre l'espérance, à tout hasard, voulut sortir de là. Il partit, en effet, et seul, dans une mauvaise barque. Il fut jeté sur un îlot, stérile et désert.

Terrible situation. Celle de Robinson et de tant d'autres abandonnés n'eut rien de tel. Ni vivres, ni presque de vêtements. Ce dernier point est un cruel supplice. Nos flibustiers, nos boucaniers, des gens si endurcis à ce climat et faits à tout souffrir, disent qu'aucune douleur ne leur fut plus poignante que la furie, la piqûre des moustiques transperçant la chair nue de leurs dards acérés.

La fièvre le dévorait et l'île était sans eau, sans

une source. Rien à boire que l'eau de la mer bitumineuse et amère, qui trouble l'estomac, irrite la soif au lieu de l'apaiser.

Nulle vie que les insectes, les mouches, et rien autre à manger. Il comprit qu'il mourrait, que c'était fait de lui. Il n'en douta plus lorsqu'il vit la trace lugubre de ceux qui l'avaient précédé dans ce lieu de désespoir. Dans le creux d'une roche, il trouva les débris d'un squelette, et tout près une épave où il lut ces mots en français : « Dites à mes parents que je suis mort ici de soif. — Un tel de Bordeaux. »

Mon père ne voyait que deux choses, terribles : l'horizon vide et les ossements. Il ne pouvait plus se traîner. Il y avait huit grands jours que la soif, la faim, le soleil, les insectes cruels l'accablaient, le dévoraient. Au matin du neuvième, ses yeux déjà voilés croient voir quelque chose apparaître. Et cela approche, touche l'île, c'est un vaisseau. Il y venait faire un peu de bois. Grand étonnement et presque épouvante, de trouver là ce sauvage ou plutôt ce fantôme, qui s'avance, chancelle, et peut à peine parler. Le capitaine du vaisseau (un Américain) homme de cœur, le recueille, le fait revenir, lui donne des vêtements.

Le bois coupé, on cingle au nord, justement vers la ville qu'il eût choisie lui-même, la grande New-York, riche et hospitalière pour le travail et le talent. En touchant le sol libre, il bénit Dieu, respire… et moi aussi, qui fais ce pénible récit.

VII

L'ILE D'ELBE

VII

L'ILE D'ELBE

Parmi tous nos malheurs, nul ne m'est plus sensible que la perte des notes, des nombreux papiers de mon père, égarés à son dernier voyage. Je reconstruis sa vie avec quelques lettres, y laissant de nombreuses lacunes, quand je n'ai rien en main, et me faisant un devoir de ne pas ajouter un seul mot de moi-même à ce que fournissent ces documents trop incomplets.

Ici, je le vois deux années à New-York, reconnaissant pour ce noble pays qui l'a sauvé, professant, enseignant, et de cœur très-attaché à cette patrie du travail et de la liberté. Par moment cependant, il regardait vers la France. Une chose l'y rappelait, les regrets de son père, et

cette découverte tardive qui lui venait enfin : ce père si sévère l'avait pourtant aimé !

Nos destinées, obscures à leur commencement, s'éclaircissent ainsi souvent tard et près de la mort.

La fin tragique de deux de ses enfants frappait mon grand-père. Cette première famille dispersée, éloignée, lui revenait au cœur avec ses dons aimables, ses qualités trop dédaignées. Il marqua un désir violent de revoir, d'embrasser son fils. Mon père céda, sacrifia les avantages qu'il eût trouvés là-bas. A peine revit-il mon grand père, qu'il eut à le pleurer.

Il était naturel qu'il entrât dans l'enseignement. Il remplit une chaire de troisième au collége où lui-même avait étudié, dans sa ville natale. Il y était chez lui, près de tous ses parents. Mais l'air vif de notre plateau élevé fut peu favorable à sa poitrine et lui ferma cette carrière.

Il dut se résigner aux fonctions muettes d'employé des Droits-réunis. Aux Pyrénées, en Piémont, en Toscane, il les remplit sans trouver un lieu qui lui remplaçât Saint-Domingue. Il languissait aussi d'une vie si tranquille et monotone après les aventures, les émotions de la grande île

où il avait vécu douze ans. Il regrettait Toussaint, quels que fussent ses torts. Il l'eût certainement visité, dans sa prison de Joux, où la destinée le mena bientôt. J'ai dit, à tort, dans *l'Oiseau*, qu'il le fit. Il ne le pouvait, étant alors en Amérique, et d'ailleurs il ne l'aurait pas obtenu. Une prompte mort vint délivrer le prisonnier.

Mon père était né pour *les îles*. Des côtes d'Italie, de Livourne, où il était, il regardait sans cesse la curieuse île d'Elbe. Une lunette d'approche permet d'y distinguer non-seulement les ports et les rouges collines, les rochers géants de granit, mais les hommes, les arbres, les lauriers, les dattiers. C'est un petit monde et de grand mystère. Inépuisable mine de fer, de cristaux, de pierreries, où le grenat, l'agate, les marbres blancs-verts surabondent. De ses pôles aimantés, elle semble attirer l'Italie. A l'époque des bains de mer, la Toscane y afflue, anime de son mouvement la charmante baie de Porto-Ferrayo.

C'était en 1811. Alors Napoléon était maître du monde. Nul n'eût deviné l'avenir. Mon père demanda et obtint d'être placé à l'île d'Elbe. Il y fut en 1812. Le gouverneur de l'île, dans une lettre que je possède, témoigne de l'estime, des regrets qu'il y a laissés. Dans ce monde sauvage, de fière indépendance, sa vivacité bienveillante s'était employée en tous sens. Il francisait ce peuple. Outre son poste de contrôleur, il professait à la chaire de français.

Mais quelle nouvelle étrange, et quelle émotion, quand cette grande puissance, qui paraissait si ferme, vint faire naufrage justement sur cet écueil de l'île d'Elbe!

On ne pouvait le croire. Ceux qui, quinze ans durant, l'avaient vu invincible, s'obstinaient à douter. L'*Empereur!* à ce mot qui remplissait la bouche, l'idée venait d'un être au-dessus de l'humanité. On peut juger du trouble de mon père qui, dans sa petite île, allait voir arriver ce personnage immense. Comment y tiendrait-il? N'étoufferait-il pas dans cet étroit espace, comme son captif mourut au fort de Joux? Sans vouloir comparer des vies si différentes, rapprocher le grand du petit, mon père, qui avait vu de

si près le spectre noir, allait donc voir aussi la face pâle du *Premier des blancs!*

Chacun sentait que rien n'était fini. Était-ce bien par inadvertance ou une cruelle prévoyance qu'on l'avait placé juste au point le plus dangereux entre l'Italie et la France? Toujours craint et toujours haï, objet constant des terreurs de l'Europe, il n'avait guère chance de vivre. Les rois avaient-ils intérêt à conserver vivant un être si redoutable, l'idole encore des plus vaillants du monde?

Chaque jour, cent mille voix déploraient la clémence qui l'avait épargné. Chaque jour les journaux invoquaient la vengeance. Mon père, tendre, imaginatif, fut saisi, conquis, se donna. La gloire, le malheur, le péril, les chances obscures de cette grande destinée, le ravirent à lui-même. Napoléon était à peine débarqué (1er mai 1814), il ne se contint pas, alla à l'Empereur.

Il ne se gardait guère dans son petit palais. Mon père put l'entrevoir par une porte. Il était blême et blanc, d'un blanc qui n'avait rien d'humain. Sa campagne étonnante de 1813 n'avait pu le briser. Mais la vue de ce roc où on prétendait le tenir l'assombrissait. Il paraissait farouche.

« Que voulez-vous? dit-il brusquement, durement, ému de trouver là un inconnu. — Vous voir, voir Votre Majesté, » dit l'homme aux yeux ardents.

Ces yeux restèrent présents à l'Empereur. Il s'informa, et ses fidèles qui avaient entrevu mon père en répondirent. Il eut l'insigne joie d'approcher l'Empereur, de recevoir de lui une mission délicate et qui impliquait confiance. Tous les jours arrivait dans l'île la masse énorme des lourds et longs journaux anglais. Chacun est un volume en petit caractère. Ces feuilles arrivaient surchargées d'un noir torrent d'encre et de haine. Il se les faisait traduire de vive voix. On ne pouvait lire tout, et l'on s'en fût gardé. Il fallait un œil bien rapide, un tact parfait et sûr, pour lire l'utile, pour écarter l'outrage. Tout cela devant lui, sous son œil sévère, curieux, qui s'inquiétait de tel silence, de telle omission, aurait voulu voir tout, dans chaque page interroger le sort.

Madame Bertrand, née Dillon, avec l'esprit charmant de sa noble famille, et le sens vif de sa race irlandaise, avait goûté mon père, son élan méridional. Elle se confiait fort à lui, l'employait près de ses enfants. Courtisan du malheur, il se multipliait, suffisait à tout.

On semblait établi dans l'île pour l'éternité. On s'y organisait pour un séjour définitif. Napoléon semblait avoir pris au sérieux son petit empire. Il y montrait autant d'activité que dans l'autre de cent millions d'hommes. Il créait des routes, exploitait les mines, ornait San Martino, son Saint-Cloud solitaire. Mais les Anglais, qui croisaient tout autour, auraient pu voir souvent certaine figure d'homme qui, debout sur un roc, sondait de son regard les espaces lointains. Son œil d'aigle embrassait la mer, de son berceau la Corse, aux Alpes berceau de sa gloire.

A Elbe, février c'est déjà le printemps. Napoléon arrive à sa villa, l'esprit plein de projets; il veut embellir ses jardins. Cependant il promène sa longue-vue sur l'horizon, sourit. Quatre heures plus tard, (dans la nuit du 27), il cinglait loin de l'île. Il allait aborder la côte de Provence au point le plus désert, près des marais d'Antibes. Qui

l'eût attendu là? Ceux qu'il laissait derrière, pouvaient à leur passage trouver plus de dangers, la grande nouvelle de la fuite répandait partout la terreur.

Mon père n'hésita pas. Le matin du 2 mars, il remit sa démission au gouverneur, M. Balbiani. Il laissa là sa douce vie paisible et se lança dans l'inconnu. Selon le vœu du maréchal Bertrand et de l'Empereur lui-même, il prit la mission hasardeuse de conduire la comtesse à Paris, si l'on triomphait, de la sauver à Londres, si tout était perdu, si Bertrand était pris, périssait avec l'Empereur.

Elle eût voulu courir la même chance et ne point les quitter. Mais traînant trois enfants, elle aurait retardé cette marche rapide du golfe de Juan à Grenoble où tout se décida. Elle devait rentrer par Marseille, chemin très-hasardeux lui-même et qui allait de nouveau être ensanglanté.

Tout fermentait déjà. Dans ces masses violentes et si nombreuses, la fureur croît par la fureur. Au débarquement même, ils sont entourés, menacés, des cris de mort s'élèvent. On est averti : « C'est Bertrand. » C'était le cas de mon-

trer du sang-froid, une grande présence d'esprit. Mon père souriait, disait : « Non... non, mes amis, vous vous trompez. » On ne le croyait pas, on ne l'entendait pas ; les plus éloignés avançaient, le cercle se serrait, animé, redoutable. Par bonheur, une femme qui arrivait de l'île d'Elbe, crie : « Mais c'est M. Mialaret ! » On l'écoute, mon père lui doit de n'être pas mis en pièces.

Le danger restait tout entier. On l'arrache violemment de la comtesse, qui sera mise au lazaret. Lui, sous bonne escorte, embarqué pour le château d'If. A ce moment suprême, où madame Bertrand crut qu'il était perdu, — perdu pour elle, — elle s'émut, détacha de son cou une chaîne de pierres gravées qu'elle portait, la lui donna. Je la possède, et je la garderai toujours en mémoire des périls et du courage de mon père.

Cet If, dans son île, sur la mer bleue, se détache d'une façon sinistre. Ce n'est pas le sombre fantastique du mont Saint-Michel à demi perdu dans les brumes. Sous le soleil de Provence, les pierres ont roussi. Le château apparaît à l'horizon fauve et sauvage. Et il ne trompe pas, il enferme de

lugubres souvenirs. Qui pouvait empêcher, un matin, les masses du port d'arriver en cent barques et de tout massacrer? Cette année de 1815 a dû être terrible, si l'on en juge par un fait significatif, la suppression de l'écrou de la prison.

Dans sa solitude, mon père ne savait rien. Il était comme au bout du monde. Grande était son anxiété. Rien de Napoléon, de sa marche si aventurée vers Grenoble. Rien de la dame restée au lazaret en plein péril. Il promenait ces pensées dans la cour du château. Un jour, une femme y pénètre, apportant des poissons. C'est celle justement qui l'a reconnu et sauvé. Elle offre ses poissons, va à lui, et, en vraie marchande : « Voyez comme ils sont frais! » elle lève l'ouie... Un billet y était caché, qui lui dit tout. Fort de cette nouvelle, il écrit à Marseille avec autorité. On n'ose les garder. Ils sont libres et sur la route de Paris.

Napoléon était déjà aux Tuileries. Mon père y fut comblé. On l'y garda et madame Bertrand ne voulut pas se séparer de lui. L'Empereur le décora, le nomma préfet. Il refusa la place. De la grande aventure, il avait voulu le hasard, le péril, rien de plus.

Ce désintéressement, dont ses enfants restent heureux, est bien marqué dans une lettre écrite à sa sœur, des Tuileries, le 18 juin, jour même de Waterloo. — Il ne veut qu'une chose, retourner au midi.

Mais le grand coup étant porté, il reste, se prépare à passer aux États-Unis avec les fidèles. On sait l'hésitation de l'Empereur à Rochefort. Il eût pu passer seul dans la barque qu'on lui offrait, joindre un vaisseau américain. Il perdit le moment.

Mon père n'alla pas à Sainte-Hélène. Désigné par le zèle des gens les plus ardents naguère pour l'Empereur, il fut condamné à la prison perpétuelle. Il échappa au Havre, où une famille le cacha. Un Américain franc-maçon, voyant à certain signe qu'il était de son ordre, le prit un soir, le mit au fond de son vaisseau, et ne le laissa remonter qu'en pleine mer.

A quarante et un ans, mon père se vit relancé par le sort vers l'Amérique, au hasard, au travail, forcé de se créer des destinées nouvelles et de recommencer la vie.

Combien on est ému, quand venant de l'Europe, on trouve au bout du monde ce charme primitif qui, dans la patrie même, s'efface, disparaît chaque jour! Nos Frances extérieures du Canada, de la Louisiane, ont gardé des côtés originaux de l'esprit de nos pères. Notre France d'ici a gagné et perdu; certaines grâces qu'elle eut ne sont plus que là-bas. Quelques portraits affaiblis qu'en donne Paul et Virginie ont ravi tout le monde. Combien ils touchent plus dans le réel!

De là surtout, je pense, l'attrait qui conduisait et ramenait toujours mon père en Amérique à tous les âges de sa vie, enfant, homme ou vieillard. Pour lui, l'enseignement y était l'amitié. En ces pays plus simples et d'intérêts moins compliqués, l'hospitalité si aimable lui fit, par ses élèves, leurs familles reconnaissantes, une vraie vie de cœur qu'il n'eût pas eue toujours chez lui.

Il y eut des bonheurs, des malheurs (qui attachent autant). Il élevait un très-charmant enfant qui devenait comme son fils. Et voilà qu'un jour, sous ses yeux, sur la savane, il est tué par un cheval. Mon père, inconsolable, quitta la contrée et dut chercher sur le Mississipi un lieu qui lui

rappelât moins cette douleur. Suivant le fleuve, il se trouva un soir, loin des villes ou villages, à la porte d'une habitation. L'étranger est si sûr d'être accueilli partout, qu'il entre sans scrupule. C'est la noblesse, le charme du pays, de recevoir ainsi le voyageur. Il eût voulu trouver la Louisiane au complet, en ses peuples et ses races, qu'il n'eût mieux rencontré. Cette famille, aimable et hospitalière entre toutes, avait triple origine, le Rhin, Londres et la France. Les Haydel du Rhin et les Anglais Becknell venus au temps de Law s'étaient par mariage unis à la famille du Français Bozonier, colonel de Provence, qu'un malheureux duel chassa de son pays.

Le Louisianais des bords du Mississipi, assis sous sa véranda, voit descendre ou remonter d'innombrables bateaux. Ils ne s'arrêtent pas, ils ne lui parlent pas. C'est l'homme qui voit le plus et qui entend le moins. L'étranger qui s'arrête est un trésor pour lui. Avidement,

il interroge, écoute. Mais combien entre tous, mon père dut être accueilli, ayant tant vu, tant fait, eu des fortunes si étranges! Avoir passé vivant les feux de Saint-Domingue, l'horreur de ses massacres, et l'antre de Toussaint, avoir couru les chances de l'aigle à son retour, l'avoir vu et touché, cet être extraordinaire dont le nom, en ce temps plus que jamais peut être, remplissait, émouvait le monde! c'était un grand attrait. Et tout cela conté avec cette ardeur de paroles, de regards, que j'ai vue encore trente ans après avec saisissement, qui chez nous suspendait tant d'âmes à la parole de mon père. L'impression fut forte. La famille fut prise et conquise, non-seulement M. Haydel, le chef de la famille, mais ses enfants, ses nièces, cercle charmant de demoiselles. M. Haydel dit : « Vous n'irez pas plus loin, et vous les enseignerez tous. » La porte se ferma et mon père dut rester.

La plus belle, la plus sérieuse des jeunes miss était Emma Becknell, encore enfant, déjà très-

éclatante et croissant d'heure en heure comme les fleurs rapides de cette étonnante contrée. Ayant perdu sa mère, régnant chez son père, chez son oncle, elle était à douze ans une dame, maîtresse de maison. Mon père l'admirait fort, mais ne la gâtait point, respectant les dons rares de gravité morale qu'elle avait dans cet âge tendre. Une sévérité passionnée faisait déjà son caractère. De nature elle était très-pure et pourtant très-émue. Elle était un peu seule, sentait le besoin d'un appui. La jeunesse légère lui allait peu. Un sens juste, rare à son âge, lui disait qu'entre ses voisins et le Français de France, on ne pouvait faire de comparaison. La douce austérité de mon père, ferme et tendre, ne l'éloignait nullement. Elle voulait un guide, qui l'aimât, mais la dirigeât.

Elle avait quatorze ans. Un jour qu'il la grondait avec l'autorité d'un maître, sans se révolter, elle dit, baissant les yeux, avec sa gravité anglaise : « J'aimerais mieux, monsieur, être grondée par mon mari. »

Mon père la regarda, elle avait fort rougi. Elle était très-charmante. Lui, resta bien rêveur.

Il songeait à son âge, trente ans de plus qu'elle.

Mais la famille entière dit qu'il ne fallait pas s'arrêter à cela. « Elle ne pouvait jamais rien vouloir que de sage. »

. . . .

Un mois après, miss Emma, voilée de blanc, revenait de l'église, la main dans la main de mon père.

VIII

SÉPARATION

VIII

SÉPARATION

On décida qu'au printemps j'entrerais en pension. La première communion en était l'occasion naturelle. En lui-même, mon père songeait que l'étude à la maison était presque impossible. Les travaux du ménage l'abrégeaient chaque jour et m'absorbaient de plus en plus.

Tout l'hiver, cette idée de séparation me fut présente, mais moins dure que je n'aurais cru. S'il fallait le quitter, la peine me paraissait moins grande de sortir la première, que de le voir partir de la maison, nous laisser ce grand vide. Dans le lointain d'ailleurs, je ne devinais pas quel en serait l'arrachement. Les pensées de mon âge faisaient diversion, l'attrait de l'inconnu. Que se-

rait cette vie nouvelle? L'enfant qui n'a rien vu, naturellement est curieux. Comment serontelles pour moi, ces petites filles que je n'ose ici approcher? Je me demandais tout cela.

Je n'avais jusque-là rien possédé au monde. Pour la première fois, j'eus quelque chose à moi. Mon trousseau, mes effets furent mis dans une petite malle. A mesure que mon linge, visité, et en ordre, y était déposé, je regardais, je m'y intéressais. Ma sœur joignait au linge des bagatelles qu'elle ne portait plus. Seule, j'aurai tout cela, ce sera mon petit royaume.

Comment dire ce que cette malle contint d'idées, d'espoir, de rêves qui se sont peu réalisés? Je l'ai toujours gardée, je l'ai encore, cette relique. Lorsque mon père partit pour l'Amérique, je le priai de la prendre avec lui, d'emporter une chose de moi. Elle revint, hélas! bien vide, nous rapportant à peine quelques pauvres débris de la vie qui fut notre vie. Elle-même avait bien souffert du voyage, restait inutile. Je ne la pris pas moins pour y cacher mes livres (mes larmes aussi). Parfois, m'asseyant bien bas près d'elle, je levais le couvercle, je plongeais du regard, et sans le vouloir, je parlais à l'invisible esprit dont

quelque chose y est peut-être encore. Elle m'a suivie fidèlement dans mes voyage de jeune fille. Personne ne savait que c'était comme une âme qui m'accompagnait, me gardait. Aujourd'hui elle enferme ce que j'ai de plus précieux, les manuscrits de mon mari. Chacun des grands labeurs qui marquent ses années, dès qu'il a vu le jour, vient se reposer là avec les souvenirs de mon père.

En entrant en pension j'étais bien décidée à être la *première*. Cela de moi à moi. Je ne lui en dis rien. Mais il put bien le voir à mon ardeur d'apprendre, dans l'hiver d'avant mon départ.

Il était convenu que ma mère me verrait le dimanche, mon père dans la semaine. Cela me plaisait fort. Il viendrait seul, je pouvais l'espérer. J'avais d'avance une vive joie de ces tête-à-tête qui seraient comme entre deux grandes personnes. Que ne dirions-nous pas ! Mon cœur aurait tant amassé !

Le 1er mars, jour gris et froid (on avait encore

du feu), nous partîmes tous deux. Nous arrivâmes à la récréation. Sombre était la maison, à voûtes basses, mais le noir corridor s'égayait de chants et de rires. Et moi, j'eus envie de pleurer.

Mon père, ému, entre dans le salon où sont toutes les dames, et il abrége la visite. « Je vous la remets, ma chère *princesse*, Mlle Clémence, aimez-la pour moi et pour elle. » Il se leva, m'embrassa et sans rien ajouter prit congé.

Je n'essuyai pas une larme, je descendis roide en classe, ma main dans celle de ma maîtresse, et sans presque rien voir du nouveau monde où j'entrai, je m'assis près d'elle.

C'était le jour de la Grâce. Ai-je vu celui de la Justice?

Le lendemain je pris rang dans l'étude, la dernière place puisque j'arrivais si tard, à la rentrée de Pâques, et que tout était occupé. Au fond de la classe où j'étais, le jour avait peine à se faire. Il venait d'un impasse étroit Malgré moi,

mes yeux se tournaient vers l'autre bout de la classe, où pénétrait un peu le soleil du matin. Hier aux champs sous la grande lumière, aujourd'hui tout à fait dans l'ombre. Grand changement de vie ! dure privation !

Le travail me soutenait. J'y portais une âpre ardeur, et sans jamais me ralentir. Heureuse ou malheureuse, j'aimais mes livres. J'y voyais des amis.

Ma maîtresse eût suffi pour me faire aimer l'étude. Mlle Clémence avait une céleste douceur. Pendant qu'elle enseignait d'une parole lucide, d'un accent angélique, je m'oubliais à contempler son pâle visage de madone, que pâlissait encore un fichu de crêpe bleu ciel, toujours croisé sur sa poitrine. D'elle aussi, nous recevions l'enseignement religieux. Aucune bouche peut-être ne fut plus digne de parler de Dieu, et nul être (je crois) aussi près de la sainteté.

Cette sainte n'avait qu'une faiblesse, de ne pas trop aimer qu'on se souvînt de sa maison, de vouloir que l'élève montrât peu le regret des

siens, c'est-à-dire se donnât et prît la pension pour famille. Elle-même s'attachait aux grandes qu'elle avait prises enfants et conduites jusqu'à leur entrée dans le monde. A treize ans, pouvais-je espérer être remarquée et personnellement dirigée? Mes souffrances même ajoutaient à ma timidité, me mettaient à part. Je n'aurais su, comme mes molles compagnes de la ville qui ne regrettaient rien, lui jeter les bras au cou, et lui dire que je l'adorais.

Seule, à ma place obscure, je me rejetais plus en moi, vers mon passé, mon père, n'ayant qu'une pensée, un désir : le revoir.

Du 1er mars au 1er avril, tout un grand mois, un siècle! mon père était souffrant, ne put venir. Mon frère aîné vint le jeudi me prendre, et sans regarder derrière moi, je l'entraînai vers la maison. En retrouvant les buissons d'aubépine tout fleuris, respirant l'air libre embaumé, j'en eus trop de joie. Il me fallut m'asseoir au bord du chemin.

Quelle fête par ce beau soleil! J'allais donc les revoir, les embrasser, passer avec eux une bonne journée!... J'arrive... Mais personne à la porte... Ils sont donc peu pressés de me revoir? Ils n'ont donc pas souffert comme moi d'une si longue absence? Je regarde mon frère, sûre qu'il va me comprendre. Il garde le silence. J'entre le cœur glacé.

Certes, mon père me sentait venir, et de lui-même eût devancé l'heure en m'embrassant sur le chemin. Mais devait-il laisser voir un excès de tendresse que l'on ne devinait que trop? A son étreinte, je reconnus son cœur.

J'arrivais bien changée. La pâleur des fièvres m'était revenue, et j'avais pris déjà le triste blanc que donne l'ombre. Je trouvais la famille au travail et m'y sentis comme en visite. Je n'avais rien à faire; personne ne faisant dimanche avec moi, ce beau jour, tant rêvé, s'écoula silencieux. A peine vis-je mon père à part quelques minutes. je n'osais le prier de parler à sa fille, de lui demander ce qu'elle faisait. S'il m'eût interrogée, il eût vu mes efforts, tout ce que j'avais appris pour lui depuis notre séparation.

Le soir, je rentrai partagée entre deux émotions,

celle d'avoir senti que ma place n'était pas restée vide, et celle (bien inattendue) de je ne sais quelle joie amère de retrouver ma pension. Là du moins, j'échappais à la réalité, je reprenais le rêve et j'arrangeais les choses selon les désirs de mon cœur.

Nous sortions une fois la semaine pour aller à l'église au bout de la rue. Les promenades étaient rares, et chose singulière, je les désirais peu. En revenant, je me sentais plus triste. Il faut voiler à l'oiseau en cage même la fugitive image de la liberté.

Point de jardin. A l'un des bouts de la longue étude, était le promenoir étroit, enveloppé de deux hauts murs. Nul regard ne tombait sur nous. Et la maison d'en face fermait encore le ciel. On la voyait l'hiver à travers les branches dépouillées de trois ormes. L'été, elle disparaissait derrière leur feuillage. Dans ma demi-prison de la ville, sans cesse je regardais vers eux. On dit que dans les steppes arides de l'Asie, sans végétation, un

arbre, si par miracle on le trouve, est pour le voyageur un dieu. Dans l'espace resserré où se mouvait mon existence, ces trois ormes étaient pour moi des personnes. Je ne les quittais guère, j'économisais l'eau de mes repas pour leur donner à boire. Si j'étais sûre de n'être pas vue, je les entourais, je les embrassais. Songeant à mes trois arbres du sauvage Aveyron, je trouvais un plaisir sans nom à imprimer sur mes bras les hiéroglyphes de leur rugueuse écorce.

Ma pension n'est plus, nos dames jouissent d'un repos mérité. Dieu me garde d'accuser les lieux ni les personnes ! Les filles de la ville s'en arrangeaient bientôt, pleuraient un peu, se consolaient. Mais j'avais plus perdu, et je tenais peut-être de ma solitaire enfance de souffrir davantage, et de creuser plus le malheur.

Certains jours, au réveil, je me sentais un état étrange, et comme une peur de moi-même. J'avais la gorge serrée à n'en pouvoir tirer un son. J'aurais voulu pleurer, je ne pouvais. A la pre-

mière heure de la classe, la récitation achevait mon supplice. Nul moyen d'articuler. On devait croire que je ne savais pas ma leçon.

J'entrai dans une période singulière. C'était un flux et reflux d'abattements profonds et de gaietés violentes, puis de retours à la tristesse. A midi, dans les jeux, un élan, un emportement peu agréable à mes compagnes, qui trop souvent me firent punir. Je revenais à mes devoirs émue, vibrante. Bientôt cette fièvre tombait, je reprenais ma rêverie. Que font-ils aux Chapitoulas? Il est six heures. On dîne. Si j'étais avec eux à table aux dernières heures du soir!

IX

LA VISITE

IX

LA VISITE

Chaque dimanche, au sortir de la messe, ma mère venait un moment. Avant tout, elle montait au salon, se faisait renseigner. J'allais la retrouver au parloir, non sans quelque effroi. Je craignais les reproches qui m'attendaient pour mes punitions de la semaine. J'ignorais le témoignage de ces dames sur leur élève, mais qu'il devait être terrible, d'après le sermon que je recevais! Au moment de faire ma première communion, être toujours en faute, et grondée comme une petite fille, quelle humiliation! On parlait même alors de m'ajourner. Je rentrais dans la classe toute en larmes. Il fallait parfois que Mlle Clé-

mence vînt m'apaiser. Je serais allée à la messe à travers les sanglots.

Autres étaient les visites rares, trop rares, de mon père. Quand mon frère m'apportait des fruits dans la semaine, je le suppliais de lui dire de venir me voir. Je me mourais sans lui. Même mes tristes visites aux Chapitoulas, je ne les avais plus. En approchant du grand jour, toute sortie était interdite. Il fallait donc qu'il vînt. Et quel bonheur plus grand de l'avoir à moi seule, sans distraction! Lui ne montait pas au salon avant d'avoir revu sa chère *princesse*. D'abord, les bras ouverts pour elle! On verrait ensuite à la sagesse.

C'était le jeudi ; je ne savais pas l'heure, et peut-être je l'aimais mieux. A partir de midi, je pouvais espérer qu'il ne tarderait pas. Nous dînions. Ai-je dîné ces jours-là ? On ne sonnait pas pour se faire ouvrir, on frappait. Chaque coup de la cloche m'eût rendue vibrante, chaque coup de marteau me tombait sur le cœur, l'arrêtait. Les yeux de mes maîtresses étaient sur moi. Elle ne savaient que trop la véhémence de mes sentiments. Je ne bougeais, j'attendais sans respirer. Une voix montait d'en bas : « Mlle Mialaret! »

— Ah ! mon père ! — Il fallait demander permission. Je l'oubliais, m'élançais, j'étais dans ses bras.

C'étaient là les bons jours. Mais il y avait ceux de mortelle attente, où les heures passaient et l'espérance. Sa pauvre santé le faisait hésiter pour ce petit voyage. Puis le cœur était plus fort, il demandait ses habits et partait, n'arrivait que beaucoup plus tard.

Depuis le dîner, je collais mon visage aux vitres de la petite porte, qui voyait sur le corridor d'entrée. Les élèves externes revenaient une à une. Le marteau tombait, se relevait, retombait. Ce n'était pas lui. Les malignes, qui voyaient ma déception, me disaient qu'il était là et qu'il allait frapper. Toujours trompée, toujours je les croyais. Au risque d'une grave punition, je courais ouvrir la porte. Le troupeau des petites folles me regardais faire, revenir, se pàmait de rire. Je souffrais quelque chose d'indicible, une mort de l'âme.

Je reprenais ma place, comptant les minutes

qui finissaient la récréation. C'en était fait, il ne viendrait pas. Au coup de cloche, je m'asseyais à mon bureau, cachant ma peine avec quelque fierté. Des compagnes plus légères que méchantes, si mes yeux rougissaient, prenaient un air de pitié, me disaient : « Moi, je ne me ferais pas tant de mal si mes parents ne m'aimaient pas. » Ces mots amers m'étaient comme un fer rouge Je ne répondais pas. Je cherchais des yeux s'il manquait encore quelques élèves. Je me tenais sur mes gardes pour ne pas tressaillir aux coups de marteau qui frapperaient encore. La classe complète, le marteau s'arrêtait.

Nous nous tournions alors du côté de la maîtresse pour la lecture à haute voix. Toute perdue que je fusse d'ombre, il venait assez de lumière de l'autre bout de la classe, pour éclairer mon visage, le détacher du fond noir de mon bureau. Ce jour faible sur mon visage pâle ajoutait à son air de souffrance, et la curiosité des regards me poursuivait ; les miens restaient fixes sur mon ouvrage. Intérieurement je priais, je demandais à Dieu de faire venir mon père.

Mais un coup sec, frappé d'une main ferme, retentit. Toute la classe s'émeut... Non, ces cœurs

d'enfants, de jeunes filles, n'étaient pas mauvais. Ils avaient fini par attendre aussi avec le mien. Cette fois je ne regardais pas la première au carreau. Une élève impatiente ouvrait le rideau et s'écriait : « C'est lui. »

Moitié brisée, moitié joyeuse, je demandais la permission de sortir.

Mon père voyait tout du premier regard, et la longue attente et l'épuisement de l'émotion. Il s'excusait du retard, me tenait embrassée, touchait mes joues pour les faire redevenir roses. Moi, je le considérais presque sans parler, ni penser. C'était un délicieux apaisement. Quand il m'avait vue une bonne heure, bien à son aise, il montait, lui aussi, s'informer. Mais je n'en étais pas troublée. Les plaintes étaient moins fortes, presque timides. S'il l'on avançait quelque mots sur le retard possible de ma première communion : « Non, non, disait mon père, ne l'ajournez pas pour quelques vivacités de nature. Je la connais, ma chère *princesse*, elle ne peut faire des choses bien terribles. »

Je fis en effet ma première communion et dans une si grande ferveur ! Dieu était avec moi.

L'enseignement religieux m'avait fort absorbée. Mes études en avaient souffert. Je me trouvais, deux mois avant la distribution des prix, à peu près la dernière de ma classe. En outre, je ne pouvais avoir aucune notion de ce qu'on avait appris six mois avant mon arrivée d'octobre à Pâques. Il fut donc décidé que je ne prendrais aucune part aux examens publics. En tout cela, rien qui fût contre moi. Les circonstances seules avaient fait l'obstacle. Je n'en eus pas moins un chagrin très-vif. J'essayai en dehors des classes de tout réparer et de répondre sur l'enseignement complet de l'année. Mlle Clémence me loua et me découragea en même temps, jugea la chose impossible. Je ne pris plus conseil que de ma seule volonté, et sans perdre une minute, je me mis au travail. — Rude était vraiment la tâche, insurmontable, à certains jours où la défaillance physique était extrême. Je passais par les alternatives les plus opposées. Dès trois heures, en juillet, je tirais mes livres de dessous l'oreiller, et dans la fraîcheur du matin, j'apprenais tout avidement, l'amusant, l'ennuyeux. Je ne voyais pas l'objet, mais le but. A cinq, je descendais, j'apprenais la géo-

graphie sur les cartes, je me posais des problèmes d'arithmétique, et sans guide j'arrivais à les résoudre. A la fin de juillet je pensais être prête et demandai à subir l'épreuve. J'échouai. Il fallait répéter mot à mot des centaines de pages. Ma mémoire n'était pas assez forte. En pleurant je repris mes livres. Il ne restait que vingt-cinq jours. Je tâchai encore de mettre en moi ces choses arides.

J'étudiai sans détourner les yeux, pas même vers mes Chapitoulas. A ce moment un coup me fut porté, si violent que j'en fus atterrée.

Le dimanche soir, après souper, la récréation se prolongeait. J'étais sur l'escalier avec deux ou trois pensionnaires; je leur peignais la joie qu'aurait mon père de me voir répondre le jour des examens. Je voyais pour récompense des vacances plus heureuses que mes jours de sortie. J'avais là un moment de détente et d'enfance; je m'y laissais aller. Mes cousines passaient la soirée chez nos maîtresses. Elles vinrent à moi dans un si grand sérieux, que je me levai toute droite, sans savoir ce que je faisais. Puis je me rassis sans plus de raison. J'avais vu ma mère le matin aussi contenue que d'habitude.

Rien ne m'avait alarmée. Était-ce de mes examens qu'il s'agissait? L'attente ne fut pas longue. «Nous allons, ma pauvre Athénaïs, te donner une triste nouvelle ; ton père est venu hier arrêter son passage pour la Nouvelle-Orléans. Dans un mois, il te fera ses adieux. Ton frère aîné part avec lui.» Là-dessus, des baisers, beaucoup d'effusion mêlée de larmes... Je ne sentis pas la douceur de cette pitié. Tout mon sang s'était écoulé de mon cœur. J'en suis sûre, j'étais hors de la vie. Les nerfs seuls avaient leur action. Ils se roidissaient, et j'avais une sensation étrange, je me sentais grandir. De toute cette hauteur fantastique, je voyais à mes pieds le vide d'un précipice... C'était l'escalier que je dominais.

On hâta quelque peu le coucher, dans l'idée que le sommeil invincible de l'âge apaiserait ce trouble extrême dont je n'avais moi-même guère conscience, mais dont on était effrayé.

Je passai dans la chapelle, je m'agenouillai, je suivis mes compagnes au dortoir. Aucune d'elles ne me parla, par un respect craintif de ma douleur muette. Ainsi je traversai la grande épreuve de ma destinée; ni cris, ni pleurs, rien qui me soulageât.

Le plus terrible fut le réveil. Cette aube dorée qui tous les matins avait soutenu mes pénibles efforts d'un rayon d'espérance, revint la même, et je n'en fus que plus désolée. Si le ciel eût été gris, triste, en communion avec moi, alors peut-être j'aurais pleuré, parlé, laissé voir mon angoisse, trouvé consolation.

Une chose amère sur laquelle je revenais sans cesse, c'était le silence de ma mère à sa visite du matin. Pourquoi n'avait-elle rien dit, rien laissé paraître? D'où venait que je fusse instruite par des parentes plutôt que par les miens? Et mon père qui n'était pas venu me voir!

Tout fut fini pour moi, et je ne pus jamais en revenir. Ce jour-là trancha dans ma vie. Jusqu'alors chez l'adolescente, l'enfant restait parce qu'il n'avait pas eu son heure. L'âge est comme la saison, il ne faut pas que le ciel manque à son développement complet. Ce ciel aurait été le regard d'une mère qui tempère, adoucit les plus tristes réalités. Cela manquant au moment décisif, je fus frappée, tout s'arrêta soudain. Je n'eus point le progrès naturel, harmonique. J'avais quatorze ans presque, et je gardai cet âge. Mais dans cette âme ainsi fixée, entra la raison posi-

tive, inexorable et froide, qui creuse les blessures.

Une grande semaine allait-elle se passer sans voir personne? Ne voudrait-on pas savoir comment je prenais la peine commune? Ah! si j'avais été une de ces enfants idolâtrées!... Si je l'avais été, il n'y aurait eu ni verrous, ni barrières, je serais partie, tombée au milieu des miens.

Une chose me sauva d'un vrai désespoir, la pensée de mes examens. Maintenant que mon père partait, il fallait lui donner cette preuve d'un attachement si fort qu'il vaincrait tout obstacle. Sans élan, j'étais trop brisée; avec une passion sombre, dans ma cage étroite où j'en venais à ne plus respirer, je repris le travail, et de jour et de nuit. Quand tout dormait, je me levais sans bruit, j'approchais mon livre de la veilleuse, et péniblement, j'étudiais les lignes qui flottaient sous la clarté tremblante. Et j'arrivai. Il était temps. Je n'avais même plus la force d'être joyeuse de mon succès.

Le grand jour venu, je mis pour la seconde fois la robe blanche de ma première communion,

et je m'avançais pour saluer le public, lui adresser le compliment d'usage. Il fallait savoir le dire dans une certaine grâce. La cour était comble des familles et des curieux. On attendait impatient. Je n'avais pas de rôle dans les pièces qui devaient se jouer, à cause de l'acte religieux que je venais d'accomplir. Pour être agréable à mon père, qui serait au premier rang, on m'avait donné à réciter ce petit discours. Vous le savez, je n'avais pas l'aisance facile des petites filles qu'on fait poser en toute occasion. Me trouver seule sur la scène en avant de mes compagnes, me troubla fort. Je dis mon compliment d'une voix altérée et sourde. J'aurais échoué sans mon attitude souffrante et la trace des fatigues qu'on ne voit guère sur le visage d'un si jeune enfant. Beaucoup me connaissaient et savaient le fatal départ. Il y eut un mouvement sympathique pour le père et la fille, si près l'un de l'autre aujourd'hui, si loin demain, et à mille lieues peut-être.

Les examens suivirent. J'y fus favorisée par ma mémoire, complimentée, mon père bien davantage. Il nageait dans la joie. Doux éclair dans un ciel si sombre ! Dans le flot de la foule, nous pûmes à peine nous parler. Des amis le suivaient,

lui disaient : « Nous vous voyons si peu! nous allons faire avec vous un bout de la route. » Il partit en me promettant de revenir le lendemain pour la distribution des prix. Si j'avais une couronne, je voulais la tenir de lui. Il ne vint pas. Ma mère et ma sœur devaient avoir leur tour. Elles craignaient d'ailleurs moins que mon père de ne pas m'entendre nommer. Je le fus trois fois, contre mon attente.

Quand tout fut fini et que les mères vinrent une à une demander leurs filles, j'interrogeai la mienne du regard. Allait-elle aussi m'emmener? C'était autant une fête de partir que d'avoir beaucoup de prix. Après toutes les émotions de ces deux journées, il en fallait d'autres et plus douces, celles du retour dans la famille.

Personne n'étant là pour reprendre mes effets, je dus rester, attendre au lendemain. Quelle tristesse s'attachait maintenant à ces murs silencieux, hier encore pleins d'échos! quelle solitude dans ces longs dortoirs où je dormis seule! Laissée à moi-même, je me promenais partout, cherchant, écoutant. Je n'entendais que le bruit de mes pas sous les voûtes des corridors. Je regardais de la fenêtre dans la rue déserte si quel-

qu'un n'y paraîtrait pas pour moi. Je mettais pour la vingtième fois en ordre ma petite malle, comme si Jean eût été là pour l'enlever. Puis, j'allai m'appuyer sur le rebord d'une croisée étroite qui plongeait dans une petite cour sombre, de quelques pieds carrés. Un malheureux singe, captif comme moi, y faisait de constants efforts pour regarder en haut et voir un peu le ciel de l'obscurité de son puits.

X

LE DÉPART

X

LE DÉPART

Le soir enfin on vint me prendre. J'arrivai au milieu d'un véritable déménagement. Dans de vastes caisses on emballait toute la bibliothèque de mon père. Les rayons déjà presque vides donnaient à son cabinet un air pauvre et dévasté. Par un cruel contraste, à l'animation de la famille, aux voix qui s'appelaient, se répondaient, aux échappées des enfants à leur bruyant retour, on eût dit une fête. La fièvre du travail donnait un moment d'oubli. Mes larmes eussent fait un dur réveil. Je sus les refouler. Si grandes étaient les préoccupations à la veille d'un tel voyage, que mon père, toujours attentif, ne me félicita point

de mes prix. Et pourtant je les lui rapportais, les tenais à la main.

Au matin, nous n'eûmes pas ce doux moment où nous nous retrouvions seuls, quand tous dormaient encore. La maison fut levée au point du jour. Je me sentis effrayée de mon vide et de mon isolement; six mois d'absence m'avaient faite presque étrangère. Ma mère avait perdu l'habitude de m'employer, de me nommer. Elle se faisait servir par ses garçons. J'allais à elle, lui disais : « Que voulez-vous que je fasse? — Rien. N'as-tu pas ton bas à tricoter? » Ce m'était impossible. Comment rester immobile près d'une si grande agitation? Je revenais m'offrir. Je cherchais à deviner, à prévenir. Mes frères, plus au courant de tout, toujours me devançaient. Mon père, tout entier aux affaires, au rangement des papiers et à mille autres soins, n'était plus calme à son bureau. On ne savait où le saisir. Mon frère aîné, penché sur sa valise, qu'il faisait, défaisait, ne semblait déjà plus avec nous. Il ouvrait par moments de grands yeux; on eût dit qu'il voyait l'infini des horizons de la mer. Dans les moments de halte, mon père et ma mère, avaient des entretiens; le plus souvent ma sœur

restait, entendait tout. C'était peut-être naturel, et cependant, n'être de rien, ni des préparatifs, ni des conversations, cela me troublait, m'irritait. Aux repas seulement je me sentais plus calme. J'avais repris mon ancienne place près de mon père. Je le servais, je l'écoutais parler. Il s'agissait toujours de la Louisiane, de ses paysages grandioses et immenses, de son fleuve rapide aux bords duquel il allait vivre, de la sombre forêt qui s'étendrait derrière l'habitation déjà si ombreuse sous ses énormes pacaniers. Alors son âme s'échappait dans le passé, il regardait ma mère, lui disait : « Vous souvenez-vous? chère miss Emma! » Elle restait silencieuse, sans oser lui rendre son regard.

Les caisses se fermèrent et partirent. On n'attendit plus que l'avis du capitaine. Dans le calme qui succéda au bruit du marteau d'emballage, chacun sentit renaître les émotions assoupies. On ne se parlait plus, de peur de se trahir. Cette attente était mortelle. Mon père

dans l'inaction reprenait le poids de ses pensées. Ma mère, sourdement agitée, revoyait dans les malles, partait pour la ville, achetait encore. Ma sœur, dans un trouble égal, la suivait. Alors il me prenait de folles envies de décharger mon cœur, de supplier mon père de me prendre avec lui. J'arrivais la parole sur les lèvres, j'allais parler, son regard m'arrêtait. Je n'y trouvais plus cette douceur pénétrante qui tant de fois m'avait émue. Sa contenance était plutôt sévère. Je restais interdite. Tout allait donc me manquer.

La veille du départ, je crus recevoir le dernier coup de celui qui me semblait moi-même. « Ma chère Athénaïs, me dit-il en m'asseyant au bord de l'étang, tu sais que je pars pour un grand voyage, et Dieu seul sera maître de ma destinée. Que vas-tu faire quand je ne serai plus là? — Vous pleurer, » répondis-je en me roidissant. — « Ce n'est pas ce que j'attends de toi, dit-il avec effort, je laisserai après moi ta mère désolée; tes frères entreront au collége. Vous serez seules, ta sœur et toi, pour lui adoucir mon absence. Que seras-tu pour elle?... Voyons, réponds-moi. Il faut que je sache de toi tes pensées.»

J'eus le vertige. «Ah! prenez-moi, m'écriai-je,

ne me laissez pas en arrière, papa! Mon cher papa! je vais mourir sans vous... — C'est impossible, reprit-il, en me repoussant faiblement. Ta mère n'y consentirait pas. Elle n'est pas contente de toi, de tes fiertés. Tu n'es encore qu'une enfant, qu'il faut diriger, punir même. Et toi seule te révoltes sous sa main. Quand je ne serai plus là pour te soutenir (parfois, à tort car tu n'es pas parfaite), je vois d'avance ton visage contracté, tes yeux qui semblent me chercher... Eh bien, si tu veux que je t'aime et que mon cœur reste avec toi, promets-moi, non de me pleurer, mais d'être toute à ta mère. Elle te sera indulgente, elle me l'a promis. Tu as en toi de quoi te faire chérir. Ne reste pas morne et froide, laissant croire que tu n'as jamais aimé que moi... Chère enfant, sans doute je te quitte à regret, mais avant toi, il y avait en moi d'autres affections. Celle dont j'emporte la pensée, peut par son témoignage ajouter à ma tendresse pour toi, ou l'éteindre...» C'était assez. Je n'entendais plus, ou plutôt, je me croyais dans un mauvais songe, et je me débattais pour trouver le réveil. Mon père sentit aussi que c'était trop. Il voulut m'attirer dans ses bras, faire couler mes larmes. En vain. Je ne

sentais que l'aridité sèche, la terreur d'avoir trop aimé.

Ce furent tous nos adieux. Rien ne me consola. Ah! si j'avais pu deviner que ces froides paroles me cachaient un excès de tendresse!

Le lendemain au soir, à cinq heures, il fallut s'arracher. Ma mère ne le pouvait. Elle allait du mari au fils, ne se connaissant plus. Mon père, dans une angoisse extrême, allait devant. Mais il fallait encore revenir vers ma mère, la raisonner, lui dire qu'on reviendrait.

Ce fut pis pour mon frère. Nous pensâmes la voir mourir d'un excès de douleur. Avec nous, pauvres enfants bien troublés, les adieux s'abrégèrent. Ma sœur aussi s'en alla, avec eux. Ma mère était sur la porte immobile, comme inanimée. Nous, à distance, nous suivîmes encore, et tous les animaux qui avaient tant aimé mon père. Ils sentaient que le malheur était entré sous ce toit, restaient dehors, inquiets, effarés.

L'âme de la maison en était partie pour n'y

plus revenir. Ceux qui restaient semblaient avoir perdu la leur. Ma mère se coucha dès le départ, et ne pouvant parler, elle nous donnait ses ordres par des signes. Nous comprîmes qu'il fallait aussi nous coucher. Il faisait grand jour encore. Tirer tous les volets sur cette lumière qui venait comme une consolation, semblait cruel pour nous. Ma mère préférait les ténèbres. J'allai fermer avec Jeanneton. Je ne pus entrer dans le cabinet de mon père. Elle en ressortit tremblante, et crut l'avoir vu au fond de l'alcôve. Je lui saisis les mains, lui dis: «Voyez encore! —Il n'y est plus,» fit-elle. Et moi, toute la nuit, je l'eus devant les yeux.

Ma mère se leva le lendemain sans défaillance, mais on voyait à la pourpre de ses joues que la fièvre la dévorait. Elle envoya Jeanneton à la ville prendre des nouvelles. Au retour, cette fille s'échappa dans une joie naïve, conta que mon frère était gai, qu'il faisait des emplettes. Elle croyait nous consoler. Ma mère la regarda irritée, puis se laissa tomber sur une chaise, cacha sa tête, et dit d'une voix étouffée : « Je suis seule à souffrir. »

———

Les plus tristes sont ceux qui restent. Chaque place est un souvenir, chaque souvenir un déchirement. Les murs vibrent autour, réveillent des échos. On croit entendre, on reconnaît le pas. « Ils sont là et on va les voir ! » Fugitive illusion qui dilate le cœur pour le contracter plus encore. — Et ces habits, ces chaussures oubliées, on ne s'attendait pas à les trouver... Le pied n'y est-il pas? On tressaille, on recule.

Aux repas, nouveau trouble. La table est incomplète et des places sont vides. De grosses larmes échappent, quoi qu'on fasse. Ainsi, à tout instant, l'âme, le cœur se cherchant voudraient se ressaisir.

Telle fut l'impression de ces premiers jours d'isolement. Ma mère souffrait une agonie, mais sans la trahir par des plaintes. Ces douleurs concentrées, farouches, sont terribles.

Ma sœur ne revint qu'après avoir vu le départ pour Bordeaux. Elle avait bien pleuré, on le voyait à ses yeux. Mais cela l'avait soulagée. La destinée lui était moins sévère. Elle lui gardait ce qui console un jeune cœur. Et puis, elle devait écrire tous les jours à Bordeaux, tant que l'on y restait. Quand elle souffrirait, pleurerait, mouille-

rait le papier de ses larmes, ce serait encore du bonheur.

Avec quel frémissement intérieur je voyais arriver les lettres de mon père! Le navire restait à l'ancre retenu par les vents contraires. Toute sa consolation était de savoir ce qu'on devenait à la maison, de soutenir les courages, de nous bénir encore. Ma mère, aveuglée de ses larmes, ne pouvait lire, elle en chargeait ma sœur. Elles s'enfermaient alors toutes deux, et nous ne savions ce que contenaient les lettres. On nous disait seulement qu'ils allaient bien et qu'on attendait le vent d'est pour prendre la mer. Je regardais avec anxiété la girouette. Elle grinçait sur son pivot, et tournait inconstante à tous les points de l'horizon. J'aurais voulu qu'elle fît toujours ainsi; mon père se découragerait, et nous les verrions revenir. Un matin, je la trouvai calme et fixe au levant. Je sentis que tout était fini.

Alors nous restâmes cinq grands mois sans nouvelles, dans toutes les anxiétés de l'attente.

Ma mère usait de ses yeux, de ses pleurs, les lettres qu'elle possédait. Je brûlais de savoir ce que lui disait mon père, et s'il était parlé de moi. Lorsque j'ouvrais l'armoire et que je voyais l'écriture, j'éprouvais tous les supplices de la tentation. Éblouie, j'étendais la main, je sentais venir le papier, je l'attirais à moi, j'allais lire... Non, je sus résister...

Ce n'est qu'au bout de vingt ans que j'ai eu à moi ce trésor, que j'ai dévoré ces lignes presque effacées, et que j'ai su de quel cœur nous étions aimés.

L'automne se passa dans la solitude profonde de notre campagne. La maison fut plus vide encore. Deux de mes frères entrèrent au petit séminaire. Le plus petit de tous resta, et je fus son maître d'école, l'enseignant à écrire, décliner, conjuguer. Ma mère et ma sœur étaient toutes aux préoccupations d'un grand changement de vie. Si l'on ne vendait encore la maison, on allait du moins la quitter pour l'hiver. Mon père l'a-

vait écrit : « Ne restez pas dans cette pauvre maison. Vous y seriez trop seules et peu en sûreté. Vous y mourriez d'ennui. »

Le jour, nous échappions encore. Mais dans les soirées lentes et mornes, quel retour sur soi-même, quel assombrissement ! Tout alarmait, les moindres bruits, l'aboiement des chiens dans les fermes. Si le chat-huant traînait autour du colombier sa voix lamentable, il nous semblait entendre la plainte d'un naufragé. L'année fut terrible d'orages. Les arbres, autour de nous, rompaient sous la tourmente. « Où sont-ils maintenant ? disait ma mère. Ne dirait-on pas les combats des mâts, des vergues d'un navire en détresse ? »

Le soir, les yeux sur notre ouvrage, nous trouvions tous ces bruits plus sinistres encore. Le vent agitait, ébranlait les portes mal fermées, passait dessous avec d'affreux sifflements de vipère. Après de faux apaisements, venaient des réveils brusques, où l'on eût dit que tout s'abîmait, que la maison tremblante serait emportée et rasée.

Des femmes seules, sans protection, pouvaient bien craindre aussi pour elles-mêmes, en ces nuits maudites. Mais nos pensées n'étaient plus à nous. Comme ma mère, nous disions : « Où

sont-ils? » Quand le vent s'engouffrait dans la cheminée, ou descendait en longs gémissements, mon émotion redoublait! S'ils étaient là, près de nous, si nous les entendions gémir! Mon père nous avait dit pour ces engouffrements du vent : « Ce sont les âmes des morts qui pleurent. » Ce mot me revenait. Je ne pouvais tenir en place. J'allais comme éperdue dans le dortoir obscur, je me jetais à genoux près de mon lit, et, serrant les barreaux, je croyais ressaisir mon père.

XI

LA MORT

XI

LA MORT

Octobre finissait. Ma mère décida que, jusqu'au retour de mon père, je serais à la pension. J'en bénis Dieu. Dans ces longues vacances, j'avais trop vécu de mes tristesses. Les doigts s'arrêtaient peu, mais l'occupation monotone laissait l'esprit libre d'errer dans un flux et reflux de pensées troubles et amères. Il me fallait un labeur absorbant, la règle, et les obstacles à vaincre. Je ne repris pas mes livres mollement, mais dans une âpre joie, affamée de travail, en voulant toujours davantage.

Le 1er novembre, ma mère, allant à la messe, me reconduisit. Jamais je n'avais assisté à l'office de la Toussaint ni à celui des Morts. Je n'en con-

naissais pas les lugubres cérémonies. Jusque-là, la mort, en elle-même, ne m'avait pas troublée. Sa vague image flottait pour moi dans les ombres, les fleurs de notre petit bois.

Mais quand je l'aperçus, fixée dans son image étrange, quand je vis ces longues et lourdes larmes de métal qui tombaient une à une sur le deuil des tentures, je fus saisie. Je ne le fus pas moins de voir les prêtres se dépouiller, prendre de noirs habits, l'autel s'éteindre, et d'entendre tout à coup des voix sourdes et caverneuses entonner le chant des trépassés. De cette obscurité d'en bas, à notre tribune élevée, près des combles, montaient les voix : on eût dit d'un sépulcre.

Je ne les savais pas, ces chants, j'écoutais et j'y sentais comme un glas qui refroidit le cœur et peu à peu l'arrête. La vision cruelle de ma fièvre revint... Je frémis. N'était-ce donc pas assez de l'absence? Autour de moi, je cherchais où me prendre... En vain. Les chants pleuraient, et les cloches sonnaient : « Il ne reviendra plus. »

Au départ de mon père, la nécessité d'aller à la ville avait été, pour cette pauvre maison, une désolation première. Nous emportions les meubles. Mais ce que nous ne pouvions emporter, ce qui restait au seuil, c'était cette famille d'animaux domestiques, d'amis, de nécessiteux, que nos miettes renvoyaient contents.

Mon père avait demandé, dans ses lettres, qu'on eût pitié, au départ, surtout des infirmes rebutés de tous, même de leur espèce. Beaucoup avaient senti, dès le jour de la séparation, que le paradis se fermait, et volontairement s'étaient exilés. Le chien surtout ne peut vivre sans maître. Chassé et ne sachant où se donner, il cherche vainement à se faire à la vie sauvage. Ses yeux tout humains vous demandent grâce. Il voudrait mourir à vos pieds. Le nôtre, qui pourtant était de la famille, tous les soirs s'en allait sur la route qu'avait suivie mon père, hurlait et revenait.

Le plus désolé, le plus à plaindre était le chat Moquo, refoulé dans l'ombre du chaie, égaré, n'osant se montrer. Quelques jours il attendit dans sa solitude, puis vint regarder la place vide. Enfin, il prit son parti, s'enfuit aux bois, sans que nous pussions jamais le rappeler. Il reprit la vie

errante et sauvage. Il y périt sans doute, et de regret, autant que de misère.

Je la revis, notre maison, bien peu changée encore, un an presque après le départ. De la ville ma mère nous envoya une après-midi pour y chercher quelques fruits.

Ce beau lieu, dans son abandon, me parut encore plus adorable. Les mêmes ombrages mélancoliques nous attendaient. Les rayons du soir, brisés dans un feuillage déjà d'automne, y faisaient une chaude lumière. Ce lieu, plein de silence, était aussi plein d'amour.

Et la pauvre maison ! J'avais beau la savoir vide, une invincible illusion me restait ; je croyais trouver au seuil les bras de quelqu'un pour me recevoir. J'attendis un moment, n'osant entrer me détromper !. . Hélas ! la porte restait close. J'ouvris d'une main tremblante, ne trouvai pas même son ombre. Sa petite table noire, pauvre relique de famille, restait là seule. La bibliothèque craquait, attaquée par le ver rongeur. La

chambre avait déjà un air antique. Un monde obscur, ennemi de la lumière, s'en était emparé. Ces hôtes étrangers me donnèrent une impression trop douloureuse. Je m'échappai. Au dehors tout était calme et recueilli comme autrefois. La première brume se mêlait aux derniers rayons. Nos grands arbres pensifs me donnaient le salut du soir.

La séparation cependant pesait trop à ma mère. Elle voulut l'abréger et partir. Mon père avait des difficultés pour régler nos affaires, il aurait fallu des années. Il n'osait dire : « Venez, » mais ses lettres parlaient.

L'été, tandis que nous étions en pension, ma mère avait préparé le départ. Quand je rentrai pour les vacances, je trouvai un atelier d'ouvrières. Tout cela me plut fort. Rien n'allait plus à mes désirs. J'oubliai les pressentiments. Je m'élançai, de tout mon jeune cœur, vers ce que j'aimais.

La maison ne semblait pas triste. Ce n'étaient

que projets, mouvement et visites. Les parents, les amis, venaient demander des nouvelles. Avions-nous la réponse du capitaine? Quelle serait notre route? Irions-nous à la voile ou à la vapeur? Ne fallait-il pas craindre les vents de l'équinoxe? Mille questions me passionnaient. J'avais eu peur des orages, quand mon père était en route. Pour aller le rejoindre, je ne les craignais plus.

Comment me trouverait-il? Était-ce présomption? je me croyais embellie. Je n'étais plus (il me semblait du moins) la petite *bergère*. La souffrance m'avait affinée et l'âge me donnait un rayon. On y songeait, mes toilettes étaient un peu moins négligées. Il y avait parmi, une robe de mousseline, qui cette fois s'harmonisait à mon teint pâle, à ma démarche plus légère. Je n'avais aucune vanité de jeune fille. Je songeais à mon père : pour lui, je voulais être belle.

Nous étions à la mi-octobre, et il fallait partir. Le ciel triste, orageux, ne nous invitait pas.

Mais on n'y songeait guère. Ce n'était presque plus notre ciel. Déjà notre âme était ailleurs.

Je travaillais près de Guillemette, notre ancienne couturière, et lui disais : « Vous le voyez, c'est sûr, dans dix jours nous serons partis. Que de fois j'ai eu la crainte de voir manquer tous nos projets ! Mais le moment approche. J'ai un poids de moins sur le cœur. » Elle me regardait d'un air de reproche qui voulait dire : « Vous ne regrettez rien? — Si, si, ma bonne Guillemette. Mais ce sera si bon de l'embrasser !... Mon Dieu, ce sera trop de joie ! »

Des pas lents montaient l'escalier. Je regardais. C'étaient nos cousines. Elles ne me sourirent pas. Ma mère les vit aussi, alla au-devant. Quel étonnement !... Aucune parole, des regards mornes, un geste désespéré qui dit : « Tout est fini. » — Quoi ?... Après ?... Que voulez-vous dire ? Ma mère reculait égarée. « Il est mort ! » Je n'entendis que ce mot, et je l'entends encore aux heures où le passé m'enveloppe de

ses ombres. — Cette nouvelle, donnée en plein espoir, fut une chose écrasante. On n'y pouvait croire. Les yeux noyés de larmes priaient, suppliaient, demandaient qu'on fît grâce. Ma sœur allait de l'un à l'autre, disait : « C'est impossible, il vit, il nous attend. » Elle jetait des cris, étouffait. Ma mère, étendue, semblait morte. Une lettre était dans sa main. Cette lettre racontait le fatal événement. Mon père, dans sa sollicitude pour mon frère, l'avait mené lui-même au Nord, à Cincinnati (500 lieues de la Nouvelle-Orléans). Il l'avait mis là, au collége, pour qu'il n'y parlât que l'anglais. La maison était en vacances à quinze lieues de la ville, dans la crainte d'une épidémie. Mon père y conduisit l'enfant, puis resta encore, pour avoir des nouvelles avant de redescendre le fleuve. Il ne pouvait se détacher. Les adieux avaient été fort tristes. Il parla comme s'il prévoyait sa fin.

Huit jours après la séparation, mon frère rentrait à l'hôtel, malade de la fièvre. Il y trouvait mon père atteint du typhus. Il avait le délire, et pourtant il le reconnut, eut un vif élan, le tint serré, pleura. Ce fut le dernier éclair de l'âme. L'agonie vint, la nuit il expira.

Un an plus tard, mon frère le ramena à la Louisiane, descendit le fleuve avec le cercueil. Mon père avait voulu reposer à Saint-Jean-Baptiste, près du père de sa femme, qu'il avait beaucoup aimé.

. . . .

Le coup de grâce fut la vente de cette maison où j'aurais voulu cacher ma douleur. Il y avait vécu, nous avions grandi là, autour de lui. Elle restait pleine de lui, de son esprit.—Elle devait périr aussi. — Ce fut mourir deux fois.

L'acquéreur n'y vit qu'un champ de produit. Sans respect de cette âme qui planait encore sur la chère maison, sur ces allées silencieuses, il passa partout la charrue. Le beau verger devint un champ d'avoine. Nos vieux arbres fruitiers, des poiriers centenaires qui avaient vu tout de ce lieu, les joies et les douleurs, disparurent. On n'épargna pas les chênes. On coupa leurs grands bras. Leurs troncs nus, tortueux, avaient l'air de se tordre, de se plaindre au ciel.

Les beaux ombrages de l'étang, avec leurs trois

ceintures d'ormes, de peupliers et de saules, tombèrent aussi, et tout perdit son mystère, les eaux, le jardin, la prairie. La petite maison, basse comme un nid, tapie sous ces ombres, resta nue, sans voiles, sous la lumière dure et ardente du midi.

L'asile mystérieux du bois fut tout troublé. Ce petit carré sombre où j'entrais si émue, et son épais rideau de charmille, furent livrés au grand jour. On effaça les tombes. La terre rasée n'en dirait plus rien, sans les petits rosiers que mon père y planta et qui n'ont pas voulu mourir.

FIN

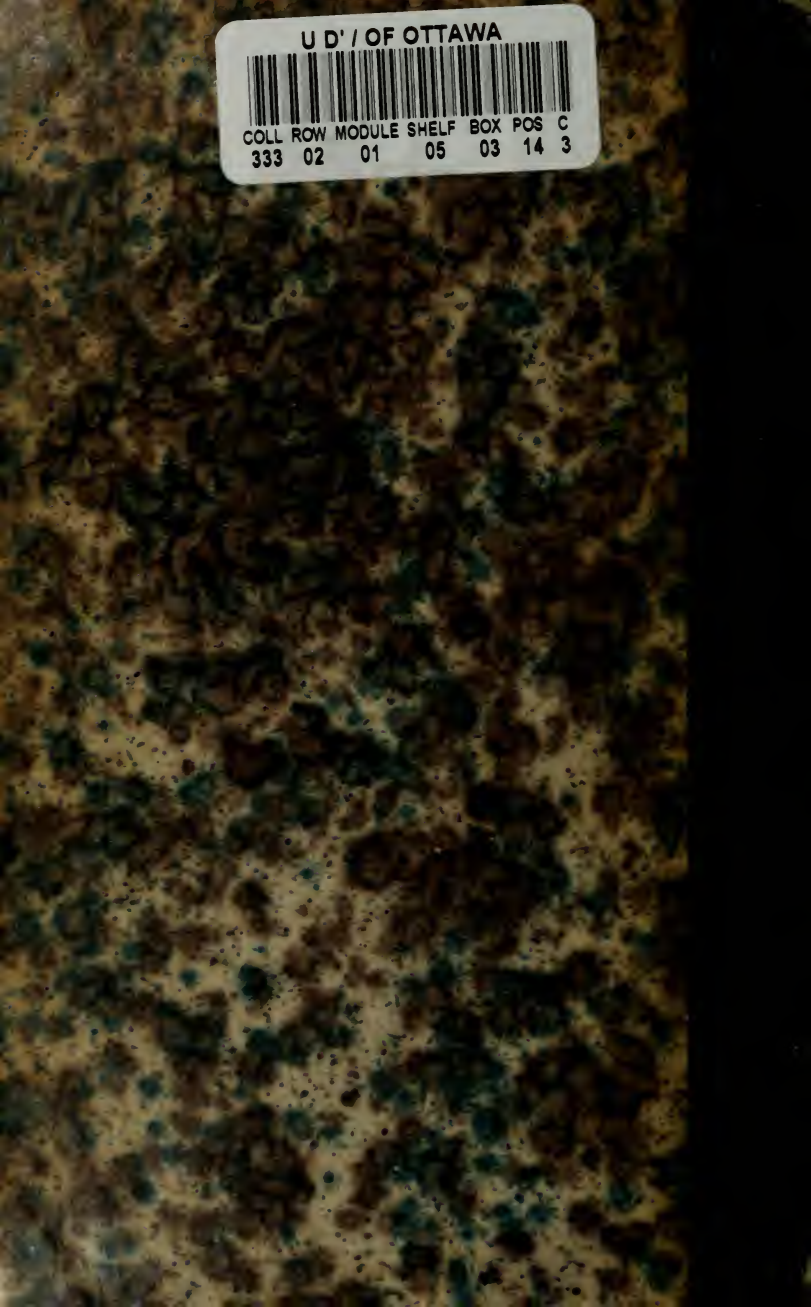
TABLE

LIVRE III

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 01 05 03 14 3